

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle
EDITION FRANÇAISE DE " THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION "

NOUVELLES

CHRONIQUES ET RUBRIQUES

Présentation des nouvelles par Jacques Bergier et Alain Dorémieux.
Dessin de couverture de Jean-Claude Forest, illustrant la nouvelle « Le manteau bleu ».

8e Année — N° 75 Février 1960

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : PIG. 87-49 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)

Le numéro : France, 1,40 *N F ; Belgique,* 20 *F B ; Suisse,* 1,75 *F S ; Maroc,* 161 *F M.*
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Union Française,* 7,60 *N F (Recom.,* 11,80 *N F.)*
1 an : — — 14,80 *N F (Recom.,* 23,20 *N F.)*

Les Communicateurs

(*The Communicators*)

par EDWARD S. AARONS

Edward Aarons est un auteur de romans d'aventures et d'espionnage qui, en France, paraissent aux Presses de la Cité. De temps à autre, trop rarement à notre gré, il apparaît dans les pages des magazines de science-fiction. Cela lui permet ici d'extrapoler ses idées sur la guerre invisible et de nous faire entrevoir, dans un récit au rythme van-Vogtien, ce que celle-ci pourrait être dans quelques siècles.

LES bêtes hurlaient.

Elles se mouvaient, furtives, dans les méandres moites des jungles luxuriantes de son esprit, projetant un damier d'ombre sur le lacis de ses pensées.

Tout était paré. Il n'avait rien négligé de ce qui était humainement possible. C'était aux autres, maintenant, à la poignée de conjurés triés sur le volet, prêts à agir à leur poste dans les stations, de déclencher l'action contre le Protecteur Jasper et les Communicateurs, l'action qui libérerait le pays. Chacun avait reçu ses instructions, rejoint sa place assignée pour l'assaut. Dans une heure, le Texas aurait recouvré sa liberté. Il serait la nation totalement souveraine qu'il avait été un siècle plus tôt exactement. Jusqu'à la Guerre des Dix Jours.

Par les rues grouillantes inondées de soleil, Hennery Davis regagna le Palais des Régents. En tant qu'adjoint de Jasper, il y avait non seulement ses bureaux, mais aussi ses appartements privés.

Il s'arrêta près de Manda qui surveillait les écrans. Tout au fond de son cerveau les fauves rôdaient.

— « Manda... »
— « Oui ? »
— « Ça cligne toujours ? »
— « Oui. »
— « Encore combien de temps ? »
— « Cinquante-deux minutes. »
— « Bien. Très bien. Inquiète ? »
— « Non, Hennery. »
— « Vous avez confiance en moi ? »
— « Oui, Hennery. »
— « Et Charles Mugrath ? »
— « Il attend. »

Les fauves hurlaient...

— « Eh bien ! qu'il continue. »

— « Mais il s'impatiente. »

— « Et alors ? »

— « C'est qu'il s'agit d'un homme des Communicateurs et on ne peut... »

Hennery l'interrompit d'une voix que la colère rendait grinçante.

— « Ce n'est pas un Communicateur. C'est un type à eux, voilà tout. Il ne me fait pas peur. »

— « Moi, il me fait peur. »

Son regard ne quittant pas l'écran ; une de ces sempiternelles émissions du matin, une interminable et morne tragédie dont les rebondissements innombrables fascinent les femmes, y déroulait ses infimes péripéties. L'écran tenait la moitié d'un mur. A côté, il y avait une longue plastable supportant un assemblage confus de pièces électroniques montées à la diable : un relais en dérivation branché sur le téléviseur officiel. L'ingénieur qui avait conçu ce dispositif était mort, Hennery y avait pourvu. Quelle victoire le jour où lui, Protecteur-Adjoint du Texas, avait découvert le secret des Communicateurs ! Des humains qui s'agglutinaient en foule devant les écrans, il était le seul à connaître la vérité, à savoir la nature réelle de la marchandise dissimulée sous la bouillie fadasse qu'on faisait ingurgiter au public.

Il dévisagea à nouveau Manda.

— « Mugrath vous fait vraiment peur ? »

— « Oui. »

— « Mais Mugrath, c'est zéro, » lança-t-il avec irritation. « Un larbin, tout au plus. »

— « Pourquoi est-il venu précisément aujourd'hui ? Et précisément à cette heure ? »

— « Simple coïncidence... »

Elle fronça légèrement les sourcils.

— « Hennery, je vous en prie... »

Le ton de Davis se fit tranchant :

— « Pas de récriminations, Manda ! »

— « J'essayerai. Avez-vous vu le Docteur Soong, ce matin ? »

— « Un abruti, lui aussi, comme tous les autres ! Comme s'il me fallait fouiller ma psycho tous les matins ! Elle est faible... elle est introvertie... Quelle absurdité de se préoccuper ainsi de son moi ! Nous autres Texiens, nous n'avons nul besoin de nous inquiéter de ce genre de fariboles. »

— « C'est de vous que le Dr. Soong s'inquiète aujourd'hui. »

— « Nous réussirons ! Aujourd'hui, nous allons être libres. Et maintenant, bon Dieu, bouclez-la ! »

Il avait crié en prononçant ces derniers mots. Dans les ténèbres qui se massaient derrière ses paupières, grondaient les fauves. Il détourna son regard braqué sur les pupilles pâles de Manda ; il ne fallait pas qu'elle vît dans ses yeux à lui passer le mufle de ces fauves. La surexcitation le faisait trembler ; dans ses artères, le sang battait à tout rompre et ses nerfs étaient

tendus à craquer. Mais ce fut vainement qu'il s'efforça de chasser l'image de Manda gravée sur sa rétine.

Impossible de prêter attention à l'écran, de contempler les acteurs au masque stéréotypé, portant le signe d'une émotion en carton-pâte, appliqués à suivre les méandres du scénario, accompagnés de voix onctueuses que distillait le haut-parleur. De l'opium, songea-t-il, un palliatif pour miner l'énergie naturelle et le jugement du peuple. L'austérité ! La belle blague ! Manda, par exemple... A travers la jungle qui tapissait son cerveau, il la vit se glisser dans ses atours empesés et extravagants ; sa chevelure aux reflets verts flottait librement dans l'air lourd et humide et, dans ses yeux jaunes, dansait une flamme sauvage et apeurée.

C'était sa femme, bien sûr. Elle était belle. Tellement belle ! Cheveux verts, yeux mordorés, longs cils dont les savantes palpitations ombraient la courbe d'une joue incarnat. Elle portait la robe de cérémonie de rigueur le matin, raide, alourdie de brocards. C'était évidemment un vêtement importé, un indice parmi tant d'autres que la décadence orientale gagnait du terrain. Mais les femmes étaient incapables de résister. Même les femmes du Texas.

Adepte ou professionnelle, Manda était passée maître en son art. Une fille intelligente. Diaboliquement intelligente. Elle avait su se rendre indispensable. Etait-ce de l'amour qu'il éprouvait ? Sûrement pas, disait le Dr. Soong. Elle représentait pour lui l'assouvissement de ses besoins physiques, purement et simplement. Mais, avec Manda, rien n'était pur, rien n'était simple. Elle était aussi compliquée que les broderies d'or de sa robe. Elle était comme le *jilk* dont on ne peut plus se passer, dont on veut toujours davantage une fois qu'on y a goûté. Et, toujours, elle savait vous en donner davantage. La nuit passée, par exemple...

Des images lascives traversèrent l'esprit d'Hennery qui revoyait les mille postures que, quelques heures plus tôt, Manda, au souple corps de serpent...

Non... Non...

Son regard, quittant l'écran mural, se posa sur l'assemblage disposé sur la table et qui n'était qu'une réduction du grand récepteur. Les acteurs évoluaient synchroniquement sur l'écran et sur le témoin. Soudain, il y eut un déclic et, d'un seul coup, les minuscules personnages parurent se figer. Il fallait beaucoup d'attention pour s'apercevoir que leur immobilité n'était pas absolue, qu'une main, ici, se déplaçait lentement, que des lèvres, là, se déformaient doucement pour modeler un mot. En une fraction de seconde, l'écran de contrôle s'obscurcit et des lettres d'un rouge agressif s'y matérialisèrent :

CITOYENS DU TEXAS

Les Communicateurs sont vos Amis !

Obéissez au Plan d'Austérité !

SOYEZ FORTS !

SOYEZ DISCIPLINES !

TRAVAILLEZ ET

OBÉISSEZ !

Un nouveau déclic et le message se dissipa. Instantanément, les acteurs réapparurent sur l'écran ; le programme « pompé » coïncidait avec celui que dispensait le mural et qui ne s'était apparemment pas interrompu.

Qu'avait dit exactement l'ingénieur ? Il avait parlé d'émissions subliminales. Des textes surgissaient pendant quelques micro-secondes et disparaissaient avec une telle soudaineté que la conscience ne les enregistrait pas. On les voyait sans les voir. Nul ne s'apercevait de cette invasion régulière, monotone de son esprit.

Longtemps auparavant, avant la Guerre des Dix Jours, quand la liberté d'entreprise était de règle, un certain nombre de producteurs avaient expérimenté les émissions subliminales à des fins publicitaires. Les résultats n'avaient pas été très concluants, car le balayage cathodique de la télévision était alors trop lent. Mais lorsque l'on eut mis au point des tubes explorateurs quasi instantanés, la suggestion subliminale était entrée dans le domaine pratique.

Les Communicateurs en avaient appris la technique, songeait amèrement Hennery. Ils savaient à merveille comment enchaîner les gens, victimes d'une propagande impitoyable, silencieuse, invisible, dont l'effet était cumulatif — grains de sable entassés sur grains de sable jusqu'à ce que s'élève une montagne d'idéologie populaire.

Hennery considérait l'appareil témoin qui avait percé le secret des Communicateurs. Son principe était d'une étonnante simplicité : il transmettait le programme au rythme normal mais, dès qu'il y avait décrochage, le ralenti entrait en action et le message subliminal était rendu perceptible pendant une fraction de seconde. Puis, c'était de nouveau le programme.

Nul n'était au courant de cette pratique. Nul ne la soupçonnait.

C'était monstrueux, cruel, ignoble. C'était un avilissement de l'homme. Les êtres de chair et de sang étaient transformés en marionnettes qui vivaient, travaillaient, obéissaient, mues par d'invisibles ficelles.

Enfin, un terme serait mis dès aujourd'hui à cette infamie !

Quand le Protecteur Jasper aurait été assassiné et que Hennery serait le maître du Texas...

Hennery s'en fut, laissant Manda surveiller les écrans. Il bouillait d'impatience, le temps s'égrenait avec trop de lenteur. A l'heure qu'il était, les troupes mises à sa disposition en tant que Protecteur-Adjoint devaient se préparer à encercler la Tour ; chaque homme avait à jouer un rôle défini et soigneusement minuté en fonction du plan d'ensemble. Bientôt, les projections subliminales cesseraient ; bientôt les Texiens pourraient penser par eux-mêmes. Et peut-être en irait-il de même pour les autres Confédérations, puisque le réseau tissé par les Communicateurs pour grouper les entités nationales manquait de cohésion. Toutefois, Hennery n'avait pas encore décidé s'il révélerait ou non le grand secret. Enfin, dans moins d'une heure, un jour nouveau se lèverait sur un monde nouveau. Un monde libre et assuré sous la direction de Hennery Davis.

A bas les Communicateurs ! A bas le Protecteur Jasper ! Vive la Liberté !

Hennery frissonna. Il se prépara à attendre.

*
* *

Mugrath, lui aussi, attendait, calme et sans impatience, assis devant une table de luth en bois de teck, une pièce sans prix importée de Chine, laissant sans se formaliser la réceptionniste l'examiner. La fille avait eu recours à la chirurgie plastique : ses yeux légèrement étirés vers les tempes lui conféraient un soupçon d'orientalisme, mais les taches de son qui perçaient sous le fard la trahissaient : elle n'était que trop américaine. Pas une Texienne, se disait Mugrath. Ni une Californienne, ni une fille des Plaines : simplement une Américaine. Comme elles l'étaient toutes. Comme il fallait qu'elles le soient toutes. Faute de quoi...

Mugrath restait assis, le corps détendu, l'air sévère, aussi inquiétant avec ses traits durs et rocailleux qu'une sombre statue de pierre nue, sculptée dans son éternelle immobilité. Ses cheveux noirs et épais lui donnaient un quelque chose de dépenaillé qui contrastait avec l'élégance exotique des secrétaires allant et venant fiévreusement de bureaux en bureaux. Les regards effrayés et furtifs qu'ils lui décochaient au passage ne lui échappaient pas : il était l'étranger. Entre eux, ils l'appelaient *Salyankee*, sans toutefois avoir la moindre idée de l'origine de ce terme. Son lugubre vêtement noir les troublait et il se rendait compte que sa présence en ces lieux leur faisait l'effet de la visite d'un sombre oiseau de mauvais augure. C'était un homme de l'Union, un homme du Nord, un Fédéraliste, un agent des Communicateurs... de quoi mettre n'importe qui mal à l'aise.

Mugrath entrouvrit son esprit et perçut aussitôt l'atmosphère d'appréhension qui emplissait le bureau où chacun s'affairait. Mais il y avait dans cette tension une qualité insolite dont le sens lui échappait. Quelque part, il entendit le feulement d'un fauve. Etonné, il projeta plus avant les faisceaux explorateurs de son esprit, non sans une certaine répugnance, car ce sondage lui paraissait encore contraire à la nature. Le chirurgien ne s'était pas borné à lui greffer sous l'épiderme le délicat treillis d'un alliage protecteur : à la pointe du scalpel, Meeker avait aussi modifié ses centres cérébraux, altéré l'organisation de ses synapses.

Cela n'avait pas été simple. Seuls les agents de la Sécurité de l'Union, une demi-douzaine d'individus tout au plus, subissaient ce genre d'intervention. Mugrath était demeuré plus d'un an dans les Centres hospitaliers.

La chirurgie avait fait d'énormes progrès au cours du dernier siècle et Mugrath se demandait parfois avec un vague malaise si on ne lui avait pas fait subir encore d'autres transformations qu'il ignorait. Il n'avait jamais été un Conformiste enragé. Bien au contraire ! Lorsqu'il s'était décidé à faire carrière dans les Services de Sécurité, il s'en était fallu d'un rien que les tests ne l'aient éliminé comme indésirable. Maintenant, il s'était assagi. Il avait opté et, désormais, il distinguait devant lui avec précision

les filières qu'il suivrait le reste de sa vie. Il n'était plus qu'un homme comme les autres.

De nouveau, très loin, le fauve hurla.

Mugrath se leva brusquement ; son geste souleva autour de lui une agitation mentale comparable à l'ébranlement qu'un cailloux détermine dans une mare. Les pensées curieuses fusaient, se heurtaient, rebondissaient. Il les ignora et, immense silhouette sombre, marcha vers la porte de bois sculptée qui se trouvait derrière la secrétaire. Celle-ci lui barra le passage d'un bras hésitant.

— « Je suis désolée, mais le Protecteur... »

— « Où est le Dr. Soong ? » interrogea sèchement Mugrath.

La main dressée de la jeune femme tremblait.

— « Le psychiatre ? »

— « Oui. Depuis combien de temps est-il là ? »

Oh ! Mon Dieu ! Que j'ai peur ! Je ne sais pas ce que...

— « Je ne pourrai vous le dire, Monsieur... »

Elle ne savait pas. Mugrath passa la porte sculptée. La fille avait pressé le bouton d'alarme placé sous son bureau mais Mugrath s'en moquait. Il entra dans une autre chambre, un bureaucrate se dressa devant lui. Les ondes qui émanaient de son cerveau étaient de véritables hurlements de terreur. Une porte s'ouvrit où s'encadra un homme en uniforme armé d'un fusil à bouche, ainsi nommé à cause de la forme particulière de l'orifice de ce type d'armes.

Mugrath agit à une vitesse incroyable pour un être humain. Il ne frappa qu'une fois et l'homme armé s'écroula aux cris de l'employé. Enjambant le corps inerte, Mugrath s'élança au pas de charge dans le couloir.

Derrière l'élégante façade des bureaux s'étalait la vétusté du reste des bâtiments. Là se dressaient à présent des murs de béton lézardés, souillés, couturés où des barreaux étaient encastrés. Un escalier en spirale à l'architecture strictement utilitaire grimpait vers la Tour du Protecteur-Adjoint. Mugrath s'élança quatre à quatre sur les marches de métal, éveillant des échos sonores à chaque pas. Il montait comme attiré par un aimant vers le cerveau dont il avait détecté la présence. Il n'en était plus bien loin maintenant.

Il s'arrêta sur le palier terminal où une fenêtre s'ouvrait sur le monde, sur la ville de Dallas. Dans le ciel bleu du matin s'effilochaient quelques rares flocons de nuages. Le soleil dardait ses rayons brûlants sur les plaines qui s'étendaient au-delà des bâtiments de la ville.

Mugrath sonda.

Rien.

Il sonda plus loin.

Toujours rien.

C'était la première fois que pareille chose se produisait. Il percevait les murmures des pensées dans un rayon de deux cents mètres mais il était incapable de retrouver le cerveau qu'il avait un peu plus tôt repéré.

Rapidement, il fit le tour des possibilités : celui qu'il cherchait pouvait

avoir été brutalement tué ; ou avoir quitté l'édifice ; ou avoir senti qu'on le sondait et fermé son esprit — ce qu'aurait fait Mugrath à sa place.

L'inquiétude le tenailla. Il ne s'arrêtait pas à la première éventualité. Comme le ciel était clair et qu'il n'y avait pas trace d'hélices dans l'air, il fallait rejeter aussi la seconde.

Restait la troisième. Et c'était sans doute la plus terrifiante, bien que Mugrath ne savait plus ce qu'était la terreur.

Il y avait une porte sur le palier, qui, probablement, menait à des bureaux surélevés et aux appartements privés du Protecteur-Adjoint. Il l'ouvrit.

Il n'eut aucune prémonition.

Des mains se saisirent de lui, sans qu'il pût distinguer un visage. Il sonda avec frénésie sans trouver autre chose qu'une grisaille gélatineuse et sardonique. Un coup violent s'abattit sur son crâne et il se sentit ramené jusqu'au palier qu'il venait de quitter, soulevé en l'air. Il eut le temps d'apercevoir le puits sombre et cimenté de l'escalier et, très loin, le sol.

On le lâcha dans le vide.

Il tomba comme un masse de plomb.

*
* *

La chambre réservée à Hennery hors du centre de visionnage était une pièce ronde, dont les murs cannelés étaient percés de baies en demi-cintre donnant sur le spectacle confus de la ville. L'air était transparent et une atmosphère de paix régnait sur la cité. Vers l'est, où le vent chassait les nuages, se découpaient, fantomatiques, les ruines des anciens puits à pétrole, doigts de squelettes perclus brandis à contre-ciel. La Capitale. La métropole se tassait sur elle-même, massive, compacte. A l'instar des icebergs, elle ne révélait à l'air libre qu'une faible fraction d'elle-même. Elle s'étendait beaucoup plus loin encore sous la surface du sol.

Hennery leva les yeux vers le ciel dans un suprême effort pour apaiser la fièvre qui faisait battre son cœur à une cadence accélérée, hachait sa respiration, suractivait ses glandes sudoripares. Encore 45 minutes...

Il était grand ; son masque était brutal avec un nez proéminent, une bouche dure. Mais son menton le trahissait, qu'une petite barbe fourchue dont la teinte s'harmonisait à l'élégante perruque couleur bronze dissimulait. Bien qu'il réprouvât en silence Manda pour l'excentricité de ses atours, le manteau trois quarts du Protecteur-Adjoint était surchargé de broderies d'inspiration africaine et les culottes qui moulaient étroitement ses jambes musclées étaient de soie naturelle.

De la soie importée, évidemment. Le Texas était une république — prolétaire, plus misérable peut-être qu'aucun autre état de la Confédération Américaine depuis que les puits de pétrole étaient taris. Cela faisait quarante ans que les articles décents et civilisés étaient introuvables. La pauvreté rongeait le peuple sur lequel les maladies des radiations prélevaient encore leur dîme ; les jours de gloire n'étaient plus que des rêves vains retournés à la poussière.

Hennery, bien que baigné de sueur, grelottait.

A peu de distance de son nid d'aigle, au cœur de la ville, s'élevait la Tour des Communicateurs dont le luxe éclatant tranchait sur l'architecture bon marché de plastique et de matériaux synthétiques qui composait le reste de la ville ; la Tour était le symbole de la Confédération aux liens lâches que le Texas, sortant des ruines du semi-barbarisme où l'avait plongé la guerre, avait rejoint au début du siècle — le symbole d'une autorité sans partage, d'une dictature universelle, d'une tyrannie spirituelle comme l'humanité n'en avait jamais connu encore.

Le continent américain n'était plus qu'une île, une enclave isolée, refoulée, ignorée et abandonnée du monde et qui s'avançait, solitaire, sur les chemins de l'avenir.

Le seul aspect de la Tour donnait la nausée à Hennery ; la haine qu'il lui vouait avait une telle virulence qu'il avait l'impression qu'elle suffirait à réduire l'orgueilleux édifice en poudre.

Il prit place dans le fauteuil panoramique et fouilla son manteau brodé à la recherche de cigarettes *muhl*. Son stock commençait à tirer à sa fin ; il lui faudrait se réapprovisionner auprès de Rezlov, l'attaché commercial, qui organisait le marché noir. Le tabac texien est suffisant pour les consommateurs ordinaires, mais le *muhl* des champs hydroponiques de Shanghaï était indispensable à qui voulait des cigarettes inoffensives et dignes de ce nom.

La pénurie régnait partout. Hennery, qui avait 42 ans, ne se rappelait pas qu'il en fût jamais allé autrement.

La Tour des Communicateurs brillait au soleil, paisible et calme. Tout était tranquille. Aucun signe d'agitation encore. Mais cela n'allait pas durer. L'assaut prévu devait avoir lieu soudainement, sans avertissement. Jasper serait abattu alors qu'il se rendrait à son bureau. Puis le même sort serait réservé aux gardes qui feraient preuve de loyalisme envers l'ancien régime. Après viendrait le tour des Communicateurs, ces *Salyankees* qui représentaient l'Union. Alors, le téléphone sonnerait.

Et le Protecteur-Adjoint Hennery s'installerait aux leviers de commande.

Il jeta un coup d'œil à sa montre et se tirailla la barbe en jurant. Encore 36 minutes.

Il fallait qu'il se calme : il avait l'impression d'éclater.

— « Docteur Soong ! » hurla-t-il .

L'écho déformé de sa voix se perdit au loin. Haletant, il tourna le dos à la fenêtre, braquant son regard sur la porte, où le visage de Manda, blême et décomposé par la terreur sous la couche de fard, ne tarda pas à apparaître.

— « Je l'ai envoyé chercher, Hennery. »

Il voyait la jeune femme comme à travers un voile de brume.

— « Emettent-ils toujours leurs infra-signaux ? »

— « Oui. »

— « Et ce sont toujours les mêmes ? »

— « Toujours. »

Il poussa un soupir de soulagement.

— « Bon. On ne nous a pas trahis. »

— « Cela marchera, Hennery. Vos plans seront exécutés. Nous serons vainqueurs. »

Elle s'approcha et, un sourire professionnel aux lèvres, tendit vers lui une main caressante qu'il repoussa.

— « Fichez-moi le camp ! C'est le Docteur Soong que je veux. »

— « Je suis là, » fit une voix.

Impassible, le Chinois, debout derrière Manda, souriait, et dans son regard rusé brillait une lueur qui cristallisait l'âme même de la nation qui avait fini par devenir la plus puissante de la terre. Sous le masque impassible de politesse étudiée, il était impossible de deviner l'âge de l'homme, comme il était impossible de deviner la somme de savoir emmagasinée sous son crâne, un savoir qui incarnait les foudroyants progrès qui s'étaient succédé en Chine, alors que l'Amérique, après sa victoire à la Pyrrhus, au terme de la Guerre des Dix Jours, était tout juste parvenue à végéter, isolée du reste du monde qui l'avait mise en quarantaine.

— « Il faut vous détendre, Protecteur-Adjoint, si vous voulez être dans de bonnes conditions pour apparaître à votre peuple, » dit doucement l'oriental. « Vos projets ne vont pas tarder à porter leurs fruits, je vous l'ai promis. »

Salaud d'espion, ragea silencieusement Hennery. L'ombre imperceptible qui voila le regard du Chinois comme il émettait cette pensée ne lui échappa pas, mais il la mit sur le compte d'une coïncidence.

Espion... vipère... Mais le docteur était indispensable. Il n'y avait plus de médecins dignes de ce nom au Texas. Depuis des dizaines d'années, il fallait les importer. Et Soong était habile.

— « J'ai l'impression que vous avez besoin de *kiff,* » fit-il.

— « Je vais on ne peut mieux, » grogna Hennery. « Vous voudriez bien que je sois dans le noir aujourd'hui, hein ? »

— « Eh bien, si vous ne voulez pas de *kiff,* laissez au moins mon indigne présent vous détendre. N'a-t-il pas toujours eu un effet apaisant sur vous ? »

— « Si, » haleta Hennery tandis que Manda s'éclipsait, « si, allez-y. »

Il s'assit devant le mur de plastique. Et la paroi sembla se dissoudre en même temps que naissait un son bruissant et que se matérialisait une mer aux lames mouvantes, aux torrents d'écume vert-bleu, drapée de reflets lavande, un océan palpitant d'eau brassée, pourtant étrangement obsédant et lénifiant.

Pur chef-d'œuvre qui n'avait pas son pareil sur l'étendue de la République, ce tableau vivant, le seul en son genre de toute la Confédération pour autant qu'il le sût, était la fierté secrète de Hennery.

Les vagues se brisaient en sifflements cinglants, en soupirs de lointains coups de tonnerre. Hennery qui n'avait jamais vu l'océan écarquillait des yeux attentifs. En un sens, cela lui rappelait ses plaines natales, mais il y avait ces assauts verticaux et ces chutes, ce poudroiement liquide, cette voix liquide, cette voix rugissante. Etonnant... un paysage qui vivait. Un paysage

avec sa perspective. Et le plus extraordinaire était l'absence des câbles mettant les écrans officiels en communication avec la Tour. Ici, pas d'images subliminales. Pas de mise en condition du cerveau, de l'âme et du corps. Pas d'ordres occultes qui, des hommes, faisaient des esclaves. Non... A perte de vue, rien que la mer sereine, apaisante. Il respirait même l'effluve roboratif de l'ozone, sentait la brise fraîche poser sur son visage en sueur une caresse saline.

Manda rentra à nouveau.

Il la fixa et un frisson le parcourut.

— « Hennery, » dit-elle, « Mugrath insiste. Il veut vous voir tout de suite. »

— « Qui ? »

— « Mugrath. Le Communicateur. »

— « Il est encore là ? »

— « Il dit qu'il faut absolument que vous le receviez. Impossible de le faire attendre davantage. »

Hennery se tourna vers le Dr. Soong, mais le Chinois n'était plus là. Le Protecteur-Adjoint se leva et débrancha le tableau. Pénible de retrouver la réalité, la chambre austère avec sa pompeuse prétention de luxe au milieu du dénuement ! Il se secoua. Tout au fond de ses ténèbres mentales, une bête feula et son cri estompé se répercuta dans la jungle de ses pensées. Il gonfla ses poumons, sa décision prise.

— « Faites-le entrer, Manda. »

Elle s'étonna :

— « Maintenant ? Mais dans quelques minutes à peine... »

— « Faites-le entrer. Je suis de taille à l'affronter. »

— « Vous ? Mugrath ? »

— « Soyez tranquille. »

— « Cela peut être dangereux, Hennery. » Puis, haussant les épaules : « N'importe comment, il n'attendra plus... »

Le mur était de nouveau une aveugle surface de plastique striée. Il regrettait le vent, les vagues, l'odeur et les bruits de la mer. Mais à présent il se sentait mieux. La victoire était à la portée de la main.

*
* *

Mugrath ne se cachait pas qu'il avait de la chance. Les pouvoirs qu'une année d'interventions chirurgicales compliquées lui avait conférés étaient encore relativement récents et il ne les avait pas tous expérimentés. Quand il s'était senti tomber, il s'était instinctivement accroché au premier point d'appui venu. Celui, quel qu'il fût, qui l'avait précipité du haut de l'escalier n'avait pas attendu de voir sa victime s'écraser. Quand Mugrath avait saisi la rambarde et réalisé que sa cotte sub-épidermique répondait à la traction, nul ne l'avait vu, ce qui valait aussi bien. Il était resté quelques secondes suspendu dans le vide par une seule main, tournoyant vertigineusement ; puis il avait ancré sa prise, s'était hissé d'un rétablissement et avait pris pied sur une marche. Sans perdre de temps à se féliciter pour

cette prouesse, il s'était élancé vers l'antichambre tout en sondant l'esprit des employés qui le regardaient, attentif à déceler la surprise, et il avait insisté pour être reçu sur l'heure par le Protecteur-Adjoint, requête qui, chose étonnante, fut promptement satisfaite.

Il n'eut aucune hésitation lorsqu'il fut en présence d'Hennery : la clameur muette qui émanait des pensées du personnage suffisait amplement à l'identifier. Sur-le-champ, Mugrath apprit tout : l'émeute imminente, l'assaut projeté contre la Tour, mais son visage fin et juvénile demeura impassible. Il jeta un coup d'œil à Manda et reconnut en la sondant la palpitation angoissée qu'il avait captée un peu plus tôt et qui l'avait poussé à gravir l'escalier et à se jeter dans la gueule du loup. Mais il y avait des brumes, il y avait des nuages, cette fois, et l'esprit austère de Mugrath battit en retraite devant la sensualité qui enveloppait les pensées de cette femme.

— « C'est un grand honneur pour moi, Mugrath, » fit Hennery.

Mugrath s'inclina avec une raideur compassée.

— « Je n'ai nulle intention de vous gêner dans l'exercice des lourdes tâches qui vous incombent, Protecteur-Adjoint, mais j'ai été dépêché auprès de vous en raison d'une affaire grave qui intéresse la Confédération. »

— « D'où venez-vous ? »

— « De Boston. »

— « C'est un grand honneur pour moi, » répéta-t-il. « Manda, voulez-vous servir à Mr. Mugrath... »

— « Merci, je ne veux pas de rafraîchissements. »

— « Voyons... vous avez fait un voyage long et fatigant... »

— « Et je suis directement venu vers vous. »

Hennery leva les yeux vers son visiteur.

— « Oui... »

— « Ce n'est pas chez le Protecteur lui-même que je me suis rendu. »

— « Je vois. »

— « Ni auprès des Communicateurs Régionaux. »

La barbe de Hennery parut frémir.

— « Que savez-vous exactement ? »

— « Tout. »

Hennery fit le tour de son bureau, sortit un pistolet à bouche du tiroir et fit feu sur Mugrath. La décharge illumina la pièce d'un éclair violent. Hennery, congestionné de fureur, constata que Mugrath, qui n'avait pas fait un geste, semblait indemne.

— « Laissez cette arme, » dit Mugrath, « elle ne marche pas. »

Hennery, qui haletait, vacilla et dut s'appuyer sur le bureau. Mais il recouvra vite son sang-froid et pressa à nouveau sur la détente. Des jets de feu plus intenses encore fusèrent et Manda hurla à deux reprises.

— « Vous ne pouvez pas me tuer, Protecteur, » murmura Mugrath.

Hennery, dont le teint avait pris la couleur de la cendre, s'écroula pesamment dans son fauteuil et lança son radiant au loin. Manda adossée

au mur se recroquevillait d'effroi ; la terreur la submergeait et son visage perdu sous les masques du fard était défait.

— « Si nous bavardions un peu ? » reprit Mugrath. « Nous avons encore quelques minutes devant nous. »

— « Vous êtes au courant de mes projets pour aujourd'hui ? » souffla Hennery.

— « De A jusqu'à Z. »

— « Alors, je suis en état d'arrestation ? »

— « Absolument pas. Continuez à agir comme prévu. »

— « Je ne comprends pas. Vos amis vont être massacrés. »

Mugrath demeura silencieux.

Il ne comprenait pas, lui non plus. Depuis quelques instants, il nageait en pleine confusion. Il s'interrogeait : qu'était-il en train de faire ? Y avait-il eu une erreur dans les instructions qu'il avait reçues ? Il y avait quelque chose... une trahison, à laquelle il n'aurait pas trouvé d'excuse un an plus tôt.

A quoi bon se mettre martel en tête puisqu'il n'était plus le Mugrath de l'an dernier ? Le bistouri était passé par là ! Il surmonta son trouble.

— « Je le sais. Mais j'ai ordre de vous permettre de réussir. »

— « C'est un piège... »

— « Absolument pas. »

C'était de nouveau le Mugrath sûr de lui, le sombre personnage à la figure curieusement jeune qu'on eût dit taillée dans la pierre. Explorant les pensées mouvantes de Hennery, il ne trouvait chez son vis-à-vis aucun sentiment de culpabilité. En tout cas, l'homme n'éprouvait aucun remords pour le geste criminel qui aurait dû coûter la vie à son visiteur. Mais il y avait trop de discordances dans le cerveau du Protecteur-Adjoint pour que le sondage pût aller très loin.

— « Comment avez-vous découvert l'existence des messages subliminaux ? » s'enquit Mugrath d'une voix douce.

Hennery tortilla les pointes de sa barbe.

— « C'est un électronicien, un dénommé Griegson, qui a fait cette découverte. Il travaillait pour moi. »

— « Et ce Griegson, où est-il maintenant ? »

— « Heu... il est mort. »

— « Assassiné ? »

— « C'est-à-dire qu'il a eu un accident. »

Mugrath à l'écoute de la pensée de son interlocuteur perçut clairement le mensonge. Mais cela n'avait pas d'importance. A présent, la rage et l'humiliation déchiraient l'esprit d'Hennery qui retrouvait une confiance nouvelle, une résolution d'autant plus ferme que sa peur avait été plus intense.

— « Votre régime est ignoble, » fit-il en martelant ses mots. « Vous nous transformez en esclaves, tous autant que nous sommes. Depuis combien de temps cela dure-t-il ? »

— « Depuis bien des années, » répondit calmement Mugrath.

— « Mais pourquoi ? » clama Hennery en frappant son bureau du poing. « Pourquoi ? Qu'est-ce qui vous pousse à agir ainsi ? »

— « Vous avez besoin d'un cours d'histoire ! Toutes nos erreurs viennent de la Guerre des Dix Jours. Nous tentons de les réparer. »

— « Qu'est-ce que cela veut dire ? Nous avons gagné la guerre, non ? »

— « Vous croyez ? »

— « Tout le monde sait bien... »

— « Tout le monde sait que nous avons nous aussi subi l'avalanche des missiles, que quarante millions d'hommes sont morts, qu'une douzaine de grandes villes ont été rasées et que nous avons perdu la confiance des autres nations. Nous n'avons pas été battus au sens strict du terme. Mais nous n'avons pas gagné non plus. »

— « S'il n'y avait pas les Communicateurs, nous serions encore libres. »

— « Les Communicateurs ont rétabli la cohésion du pays — et, croyez-moi, ce fut une épuisante besogne de ravaudage —, groupé les diverses Confédérations qui étaient toujours autonomes. Les Communications ont été renouées. Peu à peu, nous sommes sortis de l'horrible état de barbarie où nous avions sombré. Le reste de la planète, il est vrai, s'est trouvé en face du même problème. Seulement nous avions accumulé tout un arriéré de méfiance, en particulier chez les peuples fraîchement décolonisés — méfiance réciproque, il faut bien le dire ! Peu à peu, nous avons été réduits à l'isolement, un isolement dont malheureusement nous étions nous-mêmes partisans dans les années de l'après-guerre. Enfin, nous nous sommes réveillés mais ce fut pour constater que les routes de l'espace étaient tenues par d'autres. Nous étions au ban de l'humanité, laissés pour compte, purement et simplement. Et toutes nos richesses naturelles s'étaient évanouies. »

— « Tout cela ne m'apprend rien. »

— « Vous croyez toujours que nous avons vaincu ? Alors que les Chinois dominent maintenant ceux qui les avaient éveillés de leur torpeur séculaire ? A présent, c'est nous la minorité, c'est nous les arriérés. Les Communicateurs ont été les seuls à sauvegarder le sens de l'union parmi les différentes Confédérations. Et il leur faut recourir, aujourd'hui encore, à la propagande occulte à cause de l'hostilité latente entre les états depuis le début du siècle, ce que vous appelez la « Seconde Guerre des Etats ». La haine n'est pas morte. Ne me traîtez-vous pas de *Salyankee*, sans d'ailleurs savoir la raison de ce surnom ? »

— « Vous êtes un homme des Communicateurs, » souffla Hennery. « J'ai tiré sur vous et je ne ne vous ai pas tué. Pourquoi ? »

Au moment où il avait évoqué les Chinois, Mugrath avait perçu dans l'esprit du Protecteur-Adjoint une pensée fugace et estompée.

— « Où est le Dr. Soong ? » demanda-t-il.

— « Mon psychiatre ? Quelque part dans les environs, » répliqua Hennery avec impatience. « Quelle importance mon psychiatre a-t-il donc ? »

— « Depuis combien de temps est-il à votre service ? »

— « Un an. » Les pensées d'Hennery prirent une autre direction : « Vous ne m'arrêtez pas. Mais je vous avertis, c'est fini, les subliminaux. »

— « Parfaitement, » répliqua sereinement l'autre à la stupéfaction du Protecteur-Adjoint.

— « Vous ne vous y opposez pas ? »

— « Non. » Mugrath sourit intérieurement tandis qu'il scrutait le cerveau d'Hennery, qui se demandait les raisons de la crainte qu'il suscitait chez les Communicateurs. « J'ai pour directive de conserver une stricte neutralité, » reprit-il. « Dans l'intérêt futur de l'Union, je suis prêt à établir la liaison avec vous si vous triomphez. »

— « Hennery, » proféra soudain Manda. Ils l'avaient oubliée. Face à la fenêtre, elle contemplait la ville. « Cela commence, Hennery. »

Elle n'avait pas achevé ces mots qu'une sourde détonation ébranla la cité. Hennery se précipita vers la baie, mais Mugrath ne prit pas la peine de se déranger : il savait le tour qu'allaient prendre les événements. Les ordinatrices du Q. G. de Boston les avaient prédits en détail et il n'y avait aucun motif pour mettre en doute l'exactitude de leur verdict.

Jasper était un vieillard gâteux, diminué par la maladie, corrompu. Il mourrait tout à l'heure. Hennery serait le nouveau Protecteur du Texas. Et Hennery était à moitié fou ; c'était un ignorant que dévoraient l'ambition et la soif du pouvoir. Pourquoi ce troc ? Où était la logique ?

A peine se fut-il posé la question qu'une cinglante douleur mentale vrilla l'esprit de Mugrath. Le chirurgien avait inséré un blocage dans son cerveau : il lui était interdit de s'interroger sur les implications politiques des ordres qu'il avait à exécuter. De méditer sur le pourquoi des choses...

Un instant, ce fut le chaos. Il avait des consignes. La voie était toute tracée : trouver Soong, trouver ce que Soong avait fait à Hennery. Puis tuer le Chinois et rallier le quartier général. Un point c'est tout. C.Q.F.D. Mission remplie.

Un panache de fumée noire et grasse jaillit de la Tour, montant à l'assaut du ciel. Dans le lointain, on entendait l'aboiement confus et assourdi des armes légères. Un hélico militaire se posa au sommet de la Tour. Puis un autre. Un tank surgit soudain du sol, comme vomi par un monstre souterrain, et essuya le feu des assiégés. Une bombe explosa, écornant l'édifice, et une avalanche d'acier et de maçonnerie s'abattit dans un nuage de poussière, enterrant les passants. La tourelle du char pivota pesamment ; ses canons trapus se braquèrent vers le sommet de la Tour, crachant le feu. Des pans de murs entiers s'effondrèrent. On vit des corps projetés comme des grains de poussière se détacher, noirs sur l'azur, puis se dissoudre.

Mugrath tourna la tête vers Manda. Mais celle-ci n'était plus là. Plantant là Hennery hypnotisé par le spectacle de la destruction dont il était l'ordonnateur, il s'élança à la recherche de la jeune femme.

Il la rejoignit comme elle sortait de la pièce où était branché l'écran témoin. A la vue de Mugrath, elle prit le pas de course. Mugrath se précipita sur ses talons : « Manda ! »

Passé l'angle de la galerie, il fit halte : Manda avait bel et bien dis-

paru. Il se trouvait au centre d'une salle octogonale que cernaient huit portes closes. Mais il fut emporté comme par un torrent dans le sillage d'effroi que Manda avait laissé derrière elle. Il sentait la terreur de la femme battre comme une houle, et l'image était d'autant plus intense qu'il percevait, respirait une odeur d'ozone, qu'il éprouvait le remous d'une mer gonflée de lames. Mais où donc ? Qu'est-ce que cela signifiait ?

L'image était nette et Mugrath, qui était originaire de la Nouvelle-Angleterre, ne pouvait s'y tromper : cet océan n'était pas l'Atlantique. C'était une mer sereine, une mer tropicale, somnolente, alanguie, hypnotique. Tentatrice, elle suscitait le désir de plonger dans son onde... de flotter paresseusement, sans effort pour trouver... pour trouver quoi ?

L'oubli !

Il ouvrit la porte de gauche. Manda était là, dans une pièce sans fenêtre, collée contre le mur. Les rumeurs de l'émeute étaient étouffées, presque imperceptibles.

Sans s'occuper de la fille aux cheveux verts et à la robe de brocard chiffonnée, Mugrath dévisagea le Dr. Soong, assis derrière un bureau où trônait un petit Bouddha de jade exhalant un arôme d'encens.

— « Vous êtes un homme remarquable, Mugrath, » fit doucement le Chinois. « Comment avez-vous été construit ? »

Le tentacule mental que Mugrath projetait vers l'esprit de Soong n'accrocha rien. L'oriental sourit et Mugrath renonça à le sonder.

— « Non seulement vous avez des talents artificiels, mais vous êtes un sage par surcroît, » dit le Dr. Soong.

— « Vous possédez le même don que moi ? »

— « Précisément. »

— « Et elle ? »

— « Elle n'a pas de talents. Ne vous occupez pas d'elle. »

— « Elle braille trop. »

— « Elle n'a pas la faculté de se contrôler. Elle ne compte pas. » Soong avait l'immobilité même de la statuette posée devant lui. « Vous acceptez qu'Hennery prenne le titre de Protecteur, Mugrath : pourtant, vous êtes en conflit avec vous-même. Les Communicateurs ne renoncent pas à la légère au contrôle qu'ils exercent sur la population. Pourquoi donc cette acceptation ? Hennery va vous échapper. »

— « Mais vous... le contrôlerez-vous encore ? »

— « Oui. Je le peux et je le veux. »

— « Par quel moyen ? »

— « Mon humble stratagème doit rester secret. »

— « Je pourrais vous abattre. »

— « Croyez-vous ? Essayez. »

Mais Mugrath ne fit aucune tentative.

— « Alors, où en sommes-nous ? »

— « Pour l'instant, nous sommes à égalité. Il faut chercher un compromis. »

— « Que désirez-vous ? »

— « Bien peu de chose : qu'Hennery soit Protecteur du Texas. C'est tout. »

— « Je ne comprends pas ! Depuis près d'un siècle, vos compatriotes nous ignorent. Pourquoi surgissez-vous ici maintenant ? Que voulez-vous ? Nous n'avons rien à vous offrir. Ne nous avez-vous pas mis au ban de l'humanité ? »

— « Peut-être souhaitons-nous vous inviter à nous rejoindre à nouveau. »

— « Vous mentez. » Soong haussa les épaules et Mugrath revint à la charge : « Pourquoi ? Le moment est-il venu de mettre un terme à une situation qui dure depuis cent ans ? Sans bombes atomiques, cette fois : avec, pour toutes armes, la subversion et la décadence lente... Notre décrépitude n'est-elle pas assez rapide à votre goût ? Ou avez-vous compris que nous l'avons surmontée ? Que dans notre misère, dans notre débilité, nous puisons une force neuve ? »

— « Continuez, » murmura calmement Soong.

— « Nous sommes en train de redécouvrir les principes qui ont donné son lustre à la civilisation occidentale : la liberté individuelle, la dignité, le droit pour l'homme d'avoir sa place au soleil... »

La riposte fut cinglante :

— « C'est vraiment ce à quoi vous tendez ? » Mugrath ouvrit la bouche, mais aucun son ne s'échappa de ses lèvres. « Que vous ont-ils fait encore, Mugrath ? »

— « J'ai été équipé pour accomplir ma tâche. »

— « Vous êtes un automate, incapable de penser sauf pour exécuter les tâches prédéterminées en vue desquelles vous avez été modifié. »

Une violente dénégation vrilla l'esprit de Mugrath. Quelque chose d'impérieux lui ordonnait de ne pas en entendre plus long. Quelque chose qui éclata soudain comme un sanglot.

Sa réaction fut automatique. Il attaqua.

Il n'eut pas à faire un mouvement. Il manœuvra une arme mentale dont il ne s'était encore jamais servi — que les médecins lui avaient en fait interdit d'employer sauf en cas d'urgence extrême. Une poussée kinétique, jaillie de son cerveau, s'élança vers le Chinois, dirigée vers la gorge de l'homme, braquée sur le point précis où la moelle épinière s'insère dans le bulbe rachidien. Ce fut une réaction instantanée. Mugrath se sentit devenir faible, comme si sa force vitale était violemment aspirée. Le rythme de son cœur ralentit ; son visage se couvrit d'une sueur atrocement glacée.

Rien ne se produisit.

Haletant, il s'affaissa sur les genoux. Mais ne céda pas. Son cœur s'arrêta, repartit, s'arrêta encore, puis ses battements reprirent, précipités, faibles et irréguliers. Ses extrémités étaient gelées.

Le Dr. Soong n'avait pas bougé. A travers le voile de brume qui obscurcissait son esprit, Mugrath eut conscience du hurlement strident que Manda poussait quelque part derrière lui. Une violente poussée s'exerçait dans son cerveau, menaçant de faire craquer les sutures de son crâne. Un tonnerre roulait dans les ténèbres.

Mugrath s'efforça de rassembler ses dernières forces.

Il y eut un bruit sec.

Les traits de Soong se modifièrent.

Sous la peau jaune et parcheminée, la pression kinétique, irrésistible, brisait les os qui se dissolvaient, se craquelaient, fondaient. Un instant, une lueur de surprise anima les grands yeux sombres. L'étonnement et le désappointement cédèrent la place à l'effroi. Puis la tête du Chinois partit en arrière, comme si une poigne géante la faisait se ployer par-delà le dossier sculpté de la chaise. Ses poumons émirent un léger sifflement et, dans la grisaille mentale qui le baignait, Mugrath perçut une pensée d'agonie aussi perçante qu'un cri.

Le Dr. Soong était mort.

A quatre pattes, Mugrath s'efforça de retrouver son souffle. Il grelottait. Les derniers échos de la pensée mourante de Soong lui parvenaient encore. *Une pensée de satisfaction ?* Il entrevit, avant que l'image s'en dissipât totalement, une mer placide, un océan bleu-vert strié de moires lavande, une nappe liquide étalée sous un tiède et doux soleil.

Une pensée de triomphe ? L'image s'évanouit avant qu'il eût pu la saisir.

Il se remit debout. Manda était toujours à la même place, tapie contre le mur, la main crispée sur le col roide de sa robe somptueuse. Son regard alla du corps de Soong à Mugrath.

— « Ne parlez pas, » souffla ce dernier.

— « Il est mort ? »

— « Oui. »

— « Comment... comment avez-vous fait ? »

— « Montrez-moi la mer. »

— « La mer ? »

— « Vite. »

Il la sonda. Il se sentait étrangement vide. C'était en vain qu'il s'efforçait de scruter l'esprit de Manda. Ses forces l'avaient fui. Et l'esprit de Manda était un tourbillon où toute pensée cohérente était emportée. Mugrath réussit à se lever et à s'appuyer sur le bureau. Ce simple geste suffit à faire basculer le corps du Dr. Soong mais il ne prêta nulle attention à la chute du cadavre.

— « Réfléchissez, Manda. Quelle est cette histoire d'océan ? Pensez fort. »

— « Un cadeau du Dr. Soong. »

Ça y était ! Il avait le contact ! Sans plus se soucier de la jeune fille, il quitta le bureau. Dans la salle aux huit portes, on entendait, amortis, les joyeux cris de victoire qui retentissaient d'un bout à l'autre de l'édifice. Le Protecteur Jasper, Chef souverain de la Confédération Texienne, était mort... Vive Hennery, le nouveau Protecteur ! L'aube d'un jour nouveau s'était levée.

Mugrath avala avec effort une salive amère et se dirigea, sans cesser de frissonner de tout son corps, vers les appartements privés d'Hennery.

La pièce où était monté le vidéo-témoin était déserte. Un brouhaha de

voix échangeant des congratulations filtrait à travers les murs de plastique. Hennery se tenait dans la salle voisine ; tiraillant sa barbe biphide, il souriait des yeux, mais sa bouche était dure et il dévisageait chacun, scellant secrètement le sort de ceux qui l'entouraient : pour celui-ci les honneurs, la mort pour celui-là.

Collé contre le mur du local adjacent au nid d'aigle, Mugrath, le visage en sueur, se sentait pris de nausée. Il n'avait plus la force de continuer. Mais au cours des mois d'hôpital, des heures et des heures qu'il avait passées inconscient sur la table d'opération, une chaîne d'ordres indestructible, trop solide pour être rompue, trop profondément enfouie en lui-même pour qu'il pût s'en libérer, avait été forgée. Soong avait raison : Charles Mugrath était un automate. Il obéissait aux ordres, et rien de plus. Ce n'était plus un homme capable de penser par lui-même.

Les relais automatiques émirent des protestations dans son cerveau. *Ce que tu fais est juste... Tu as tes instructions. Exécute-les...*

Les mains de Charles Mugrath tâtonnèrent contre le mur aux stries de plastique, découvrirent le système d'ouverture que dissimulait habilement la minuscule ronde-bosse d'un motif décoratif. Mugrath fit basculer le verrou et le panneau glissa, révélant le mécanisme du tableau en relief représentant la mer de Chine. Mugrath examina le fouillis de dispositifs électroniques destinés à animer les panneaux stéréoscopiques et découvrit dans un recoin un petit bloc enregistreur. Il arracha la bande et gagna la table où l'appareil de repiquage, branché sur l'écran officiel des émissions de l'Etat, était installé. Il effectua le montage nécessaire et mit en marche le petit écran qui servait à Manda à contrôler les émissions.

L'image de la mer s'y refléta mais l'analyseur subliminal qui en ralentissait les remous semblait pétrifier les vagues.

Alors, telle une vipère lovée dans un jardin, fusa le message clandestin du Dr. Soong.

***

Mugrath s'assit et éclata de rire : l'espion était espionné, le piégeur pris au piège, le chasseur chassé !

Lorsqu'il avait découvert la propagande subliminale des Communicateurs, Hennery était entré en possession du secret qui allait lui permettre de se dresser contre cette hypocrite infamie ; il avait été poussé à se baigner dans le sang, à se griser de violence, à prendre tous les risques, y compris celui de sa propre mort, pour mettre un terme à l'insidieuse campagne orchestrée en vue de cimenter l'ensemble des Confédérations d'Amérique. Il avait voulu, à sa manière, vivre en homme libre, seul maître de son cerveau et de son âme.

Et le Dr. Soong avait dissimulé derrière le merveilleux présent qu'il lui avait fait ce contre quoi Hennery s'était justement rebellé. A peine avait-il déchiré une toile d'araignée que le nouveau Protecteur s'était, à son insu, englué dans une autre. Et dans celle-là, c'était le Chinois qui se tapissait.

Avec un geste irrité, Mugrath arracha la bande et la lacéra furieusement

avant de la précipiter dans le vide-ordures dont le conduit aboutissait aux incinérateurs.

Soong était mort, son piège détruit. Hennery était libre.

Mission terminée.

Terminée ? Vraiment ?

Une euphorie bruyante s'était emparée de la ville. Mugrath avait encore une tâche à accomplir. Il y avait dans la pièce une réserve de bandes vierges. Le système de perforations codées était facile à comprendre. Mugrath s'assit et s'immobilisa quelques instants ; son cœur retrouvait son rythme, son corps recouvrait ses forces ; de seconde en seconde, c'était une énergie neuve qui coulait en lui.

Alors, il enregistra. Des messages brefs, secs, obsessionnels. Rien de trop manifeste, rien de trop insistant. Non : des textes hypnotiques, lénifiants, simples : l'Union avait une importance supérieure à la Confédération ; l'Union promettait la renaissance, une place au soleil pour les hommes de demain à condition que les haines intestines, que la méfiance disparaissent.

La besogne fut vite achevée. Alors, il inséra la nouvelle bande subliminale dans le mécanisme du tableau du Dr. Soong.

Il ne prit pas la peine de vérifier : il savait que tout se passerait bien, que le cerveau du nouveau Protecteur serait lentement érodé comme une pierre qui se creuse sous l'éternelle chute d'une goutte d'eau. Chaque jour, Hennery viendrait chercher dans la contemplation de la mer sa ration de calme et de paix. Et chaque jour, à son insu, le message des Communicateurs pénétrerait en lui.

Cela prendrait du temps.

Mais l'Union du Nord serait prête le jour où Hennery lui ferait des ouvertures en vue de resserrer les liens inter-confédéraux.

***

Mugrath sortit. Au milieu de la foule qui se pressait dans le bureau voisin, il vit Manda fièrement campée au côté d'Hennery, qu'entouraient les sycophantes et les ambitieux en quête d'emplois, pliant l'échine devant la barbe fourchue, les yeux étincelants, l'impériale présence du nouveau chef.

Mugrath se garda de se mêler à eux. Son sombre costume puritain était trop voyant en ce jour où le sang d'un homme des Communicateurs constituait un signal de réjouissance pour un Texien.

Il regagna les quartiers de Soong. Les vêtements du Chinois lui allaient parfaitement. Un peu plus tard, sans se faire remarquer, il gagnait le toit et se dirigeait vers son hélico parqué au milieu des innombrables engins — militaires pour la plupart — qui attendaient sur l'aire de décollage.

Le soleil était brûlant. Le ciel pur, paisible, immaculé. Là-haut s'étendaient les océans de l'espace qui appartenaient à d'autres, semblables aux mers de la planète jadis dominée par feu l'Angleterre. Et dans le ciel,

partout, invisible et présent, se dressait l'écriteau : *Interdit aux Américains.*

Un jour, cela changerait.

Au-delà de l'enceinte de la ville s'étiraient les ruines noircies et fumantes de la Tour des Communicateurs. Sa mission menée à bien, Mugrath aurait dû se sentir heureux et satisfait. Pourquoi donc cette tristesse vague, informe ? Pourquoi ces questions qui le torturaient ? Qu'est-ce qui était juste ? Injuste ? Pourquoi avait-il envie de pleurer ?

De nouveau, il songeait avec acuité à l'inflexible réseau d'obéissance que le bistouri avait avec adresse greffé en lui.

Bah ! Quelle importance ?

Pourtant si... c'était important. Ces tempêtes étranges, ces conflits intérieurs où l'homme qu'il avait été luttait faiblement avec celui qu'il était devenu étaient intolérables. Le poids d'une nostalgie démesurée, écrasante, s'abattit sur lui.

Mugrath, alors, s'assit pour pleurer sur lui et pleurer sur le monde.

(*Traduit par Michel Deutsch.*)

Aux Produits Martiens

(*The martian shop*)

par HOWARD FAST

Nous avons déjà présenté Howard Fast aux lecteurs de « Fiction » (1). *Il reprend dans la nouvelle que vous allez lire le vieux rêve d'une intervention extérieure mettant fin à la guerre froide. L'idée n'est, certes, pas neuve, mais l'exécution est brillante. Souhaitons que les incursions de Mr. Fast dans la science-fiction se fassent de plus en plus fréquentes.*



Tous les faits dont la relation suit avaient été communiqués au Sergent Tom Bristol lorsqu'il avait reçu l'ordre de pénétrer de force dans la place. Certes, les serruriers de Centre Street (2) ont acquis la réputation d'être capables d'ouvrir n'importe quelle porte et leur célébrité n'est nullement usurpée. Toutefois, il ne s'agissait pas là d'une porte banale et pour accomplir sa mission, Bristol se fit assister de deux hommes en uniforme munis de pinces-monseigneur et de tous les outils qui pouvaient s'avérer nécessaires. Avant de passer à l'action, il s'était cependant penché sur le compte rendu qu'on lui avait fourni et où tous les éléments de l'affaire étaient réunis.

*
* *

Il était établi que les trois magasins s'étaient ouverts le même jour, à la même heure ; mais ce synchronisme n'était pas le seul indice d'une organisation parfaitement agencée : les trois boutiques avaient été louées le même jour, les baux avaient été signés à la même heure. Celle de Tokyo, située dans la partie la plus cotée de la Ginza, avait été jusque-là occupée par une joaillerie réputée, une des deux ou trois plus importantes du Japon. La firme vida les lieux sans donner la moindre explication de sa retraite précipitée. Par la suite, on apprit que le bijoutier s'était vu proposer à titre de compensation cinquante diamants de trois carats absolument identiques et d'une eau si pure que, de l'avis des experts, c'était une collection unique dans les annales connues de la bijouterie.

Le magasin parisien se trouvait bien entendu Faubourg Saint-Honoré. Faute de locaux disponibles à l'époque, le nouveau commerce s'était installé dans une boutique appartenant jusque-là à un grand couturier qui avait vendu les murs pour quarante millions. Le couturier (son nom n'a pas été divulgué à la requête expresse du gouvernement français) avait avancé

(1) Voir : « *Le nœud* » (nº 70) et « *Ad vitam aeternam* » (nº 72).
(2) Siège de l'Etat-Major de la police de New York.

ce chiffre en manière de plaisanterie lorsqu'il avait été sollicité : il n'avait nullement l'intention de céder son entreprise. Mais quand le fondé de pouvoir de l'acheteur, le prenant au mot, eut rédigé le chèque sans protester, il n'avait pu se rétracter et force lui avait été d'accepter le marché.

Le troisième magasin était sis à New York sur la 5e Avenue. Après trente années de lutte contre le modernisme, dont les dix dernières avaient été marquées par une chute brutalement accélérée des bénéfices, la vieille et rigide Société Delbos avait abandonné le combat. Le local qu'elle occupait se trouvait entre la 52e rue et la 53e, sur le trottoir est. Les propriétaires, Clyde et Abraham, ravis que Delbos dénonce un bail de vingt-cinq ans signé en 1937, se hâtèrent de doubler le loyer. Slocum et Cie, agissant au nom du preneur — lequel ne participa jamais aux discussions, ni avec Clyde et Abraham, ni, plus tard, avec le décorateur — ne sourcilla pas devant cette augmentation, signa le contrat et paya un an d'avance. Ç'avait été Arthur Lewis, un des jeunes associés de la Slocum, qui avait conduit les négociations. Wally Clyde, de Clyde et Abraham, ne manqua pas de faire remarquer à son interlocuteur que l'intransigeance de la Slocum était en train de se relâcher. Haussant les épaules, Lewis rétorqua qu'il appliquait les instructions qu'il avait reçues. S'il avait agi en son nom personnel, ajouta-t-il, ses interlocuteurs pouvaient être tranquilles : jamais il n'aurait accepté un marché aussi scandaleux.

Ce fut Lewis encore qui entra en rapport avec Trevore pour la décoration. Il donna à l'architecte des directives précises pour la remise en état de la boutique et accepta le devis qu'on lui proposa sans toutefois omettre de préciser que, d'ordre du client, il était tenu de ne pas discuter des conditions et de traiter exclusivement avec les firmes qu'on lui indiquait. Il ne cacha pas que ce genre de méthodes étaient absolument réprouvées par la Slocum et qu'il ne fallait s'attendre en aucun cas que cela se reproduise à l'avenir.

Lors de l'enquête, dont les conclusions avaient nourri le compte rendu, Mr. Samuel Carradine, de la Société Trevore, remit aux investigateurs les plans originaux que lui avait confiés Mr. Lewis. Ils étaient exécutés à la main sur un papier mince mais d'une extrême solidité, légèrement jaune. Deux experts (dont le chimiste en chef des papeteries Harlin) l'ont examiné ; non seulement ils ont été incapables d'identifier ce papier, mais encore ils n'avaient jamais vu son pareil. Il n'est à base ni de pulpe de bois, ni de chiffon. Un échantillon de cette substance est actuellement à l'analyse aux laboratoires de chimie Crestwood.

Les faits concernant chacune des trois boutiques sont suffisamment semblables dans leurs grandes lignes pour que nous ne nous occupions que de celle de la 5e Avenue. Que ce soit à New York, à Tokyo ou à Paris, la signature du bail et la remise en état des locaux se sont déroulés de façon analogue et, dans les trois villes, les événements prirent ensuite le même tour, compte tenu de certaines divergences de détails inhérentes aux différences de culture nationale. Chaque fois, la décoration se révéla d'un goût excellent — sinon parfait — s'harmonisant avec beaucoup d'art au style architectural ambiant.

Trevore se chargea des travaux pour 100 000 dollars. La devanture, autrefois en céramique, fut réalisée en acier inoxydable, la vitrine fut agrandie et un superbe portail rehaussé de plaques de bronze remplaça l'ancienne porte en chêne de Delbos. Les murs aux tonalités noires et cramoisies étaient ornés de tentures moutarde assorties aux tapis. Les vitrines d'exposition étaient de verre et de bronze. Les professionnels interrogés approuvèrent unaninement le résultat. Sans nul doute, un goût très rare avait présidé à la conception des magasins : audacieux, original, sans jamais rien de vulgaire ni de grinçant. Il convient cependant de noter que l'Association de la Cinquième Avenue signala que certains angles insolites n'avaient encore jamais été utilisés auparavant par les décorateurs américains.

Le motif central du magasin de New York, comme des deux autres, était une sphère suspendue au plafond, reproduisant avec exactitude le relief de la planète Mars, et qui tournait sur elle-même. Sa rotation était synchronisée avec la révolution de la planète. On n'a pas encore trouvé le mécanisme qui animait ces globes dont la surface formait une remarquable carte ; ils avaient été installés après que Trevore eut terminé son travail.

Si luxueuse que fût la devanture du magasin de la 5e Avenue, sa conception était le type même de la coûteuse simplicité qui a contribué au renom de Tiffany. Le dernier détail à être mis en place fut l'enseigne : AUX PRODUITS MARTIENS. Les lettres en relief, qui se révélèrent être en or massif, mesuraient quatre centimètres d'épaisseur et étaient hautes de douze.

Les trois boutiques ouvrirent leurs portes au public le 10 mars à 10 heures (temps du méridien local). L'enseigne qui avait été posée huit jours plus tôt à New York avait provoqué un intense mouvement de curiosité, tant dans la presse que parmi la population mais aucune information n'avait filtré avant l'inauguration.

Au cours de la semaine précédant le 10, quatre articles avaient été mis en montre. Evidemment, le Sergent Bristol avait eu l'occasion de voir et même d'examiner chacun des objets exposés sur un socle de cristal drapé de velours noir, à l'instar de joyaux précieux — ce qu'ils étaient d'ailleurs. Il s'agissait d'une pendule, d'une machine à calculer, d'un moteur et d'une boîte à musique. Seule, en fait, la pendule était extérieurement identifiable. C'était un instrument d'une admirable précision dont le fonctionnement était basé sur le principe, déjà appliqué en certains cas par l'industrie horlogère, de la variation de pression atmosphérique. Mais c'était une pièce unique par son fini, son élégance, la matière même dont elle était faite.

La machine à calculer était un cube noir d'une taille légèrement supérieure à 8 centimètres. Son revêtement était une sorte de plastique ou de matériau synthétique, gravé d'hiéroglyphes blancs et or, hiéroglyphes que l'on sut par la suite être l'écriture martienne. Son mécanisme était simple et rapide ; elle pouvait être réglée sur un timbre de voix : il suffisait de lui donner oralement les instructions ; le résultat des opérations,

inscrit sur une bande de papier, de ce fameux papier dont nous avons déjà parlé, sortait d'une fente aménagée à la partie supérieure de l'engin. On pourrait théoriquement construire dès aujourd'hui une calculatrice identique. Mais seules deux entreprises — une allemande et une japonaise — en seraient capables et le prix de revient en serait ahurissant ; des années d'expérience seraient sûrement indispensables avant d'obtenir un mécanisme apte à effectuer additions, soustractions, multiplications et divisions poussées jusqu'à la 13e décimale, et ce uniquement par commande vocale.

Le moteur, fabriqué dans un métal aux reflets bleus, pesait environ 6 kilos 500 ; il avait la taille d'une petite machine à coudre électrique. Deux vulgaires broches à tension permettaient de le fixer indifféremment à un bateau ou à une voiture. C'était un propulseur à réaction développant une puissance de 40 CV, muni d'un générateur atomique quasi-microscopique incorporé, susceptible de fonctionner 1 000 heures d'affilée. Grâce à un système d'absorption sonique dont le principe a jusqu'ici échappé à toutes les tentatives d'élucidation, il était moins bruyant qu'un moteur de hors-bord ordinaire. Les démonstrateurs de New York, de Tokyo et de Paris précisaient d'ailleurs qu'il ne s'agissait pas d'un silencieux à proprement parler : en réalité, les vibrations émises étaient calculées pour se trouver au-delà du registre perceptible à l'oreille humaine. De l'avis des ingénieurs compétents, cette explication était inadmissible.

En dépit de ce qu'avait d'effarant une réalisation comme ce moteur atomique, c'était la boîte à musique qui retenait le plus l'attention et suscitait les commentaires les plus nourris. Construite dans une matière synthétique jaune pâle où les hiéroglyphes se détachaient en gris, elle avait un format sensiblement voisin de celui de la calculatrice. Deux dépressions visibles à sa partie supérieure assuraient son fonctionnement : un léger frôlement sur la première déclenchait ou arrêtait le mécanisme. Il suffisait de toucher l'autre dépression pour obtenir le genre de musique désiré ; on avait le choix entre vingt-deux catégories : musique symphonique (trois sections classées par ordre chronologique), musique de chambre (trois sections), piano solo, violon solo (possibilité d'accompagnement), musique folklorique (sept types culturels), opéra (trois sections), orchestre philharmonique avec tout un choix d'interprétation, musique religieuse (cinq catégories), chansons populaires classées par nations, musique instrumentale, jazz (cinq catégories) et musique pour enfants (trois catégories).

Aux dires des vendeurs, le répertoire couvrait onze mille et quelques sélections mais, cette affirmation ne pouvant évidemment pas être démontrée, l'opinion demeurait partagée. D'aucuns ne manquèrent pas d'insinuer que le réglage du son par commande orale — l'appareil soutenait la comparaison du point de vue de la qualité de l'audition avec les meilleures chaînes haute-fidélité de série — était un mensonge. Pourtant, Mr. Harry Flannery, ingénieur-conseil auprès de la Radio Corporation of America, assurait que l'appareil était techniquement réalisable depuis la découverte des transistors. Comme pour la calculatrice, c'était son exécution, plus que le procédé technique qu'elle impliquait, qui paraissait inimaginable.

Toutefois, de l'avis de Mr. Flannery, un stock de onze mille morceaux, si ce chiffre n'était pas fantaisiste, excédait les capacités technologiques présentes. L'enquête a permis de dresser une liste de trois cents mélodies différentes auditionnées par le public.

Tels étaient les quatre articles exposés dans chacune des boutiques ; on pouvait librement demander à les examiner et assister aux démonstrations. L'horloge valait 500 dollars, la machine à calculer 475, le moteur 1 620 et la boîte à musique 700. Les prix étaient équivalents à Tokyo et à Paris, compte tenu du change.

Le 9 mars, le *Times* de New York — et ce journal seulement — publia un avis annonçant simplement l'ouverture par les habitants de la planète Mars d'une boutique sur la 5e Avenue où seraient exposés et mis en démonstration quatre échantillons de l'industrie Martienne. Les acquéreurs éventuels pourraient passer commande. Pour expliquer le choix restreint qui était offert, le texte précisait qu'il ne s'agissait encore que d'un premier pas destiné à sonder les réactions du public Terrien. Le désir des industriels martiens était d'instaurer entre la Terre et Mars des rapports commerciaux placés sous le signe de la confiance et ils ne voulaient à aucun prix bouleverser l'équilibre économique de la Terre. On prendrait toutes les commandes et la livraison aurait lieu sous douze jours. Enfin, les auteurs du texte formulaient l'espoir que cette initiative inaugurerait une longue ère de relations cordiales et fructueuses pour les habitants des deux planètes.

Cette annonce n'était pas la première allusion journalistique aux boutiques martiennes. Il n'était pas un éditorialiste qui n'eût déjà dit un ou deux mots touchant à ce qui était indubitablement une des idées publicitaires parmi les plus originales de l'âge de l'espace. Quelques-uns affirmaient tenir de bonne source — la ville bourdonnait de rumeurs — que la General Dynamics était en sous-main derrière les trois magasins, ce qui n'empêchait pas d'autres journalistes de parler de la General Electric, de la Radio Corporation et d'au moins une demi-douzaine de grands fiefs industriels. On cita également les noms d'un jeune et célèbre roi du commerce, d'un couturier parisien, sans oublier certain richissime armateur grec. D'aucuns évoquèrent même un complot fomenté par l'industrie allemande visant à l'effondrement brutal du marché américain et, comme on devait s'y attendre, il y eut des esprits soupçonneux pour insinuer que la main de l'Union Soviétique n'était pas étrangère à cette tentative de subversion du capitalisme. Toutefois, si les ingénieurs consentaient à reconnaître l'habileté de leurs collègues russes, les décorateurs-ensembliers se refusaient, quant à eux, à admettre que les russes soient capables de créations artistiques novatrices et de bon goût. Mais avant l'inauguration et tant que le public ignora les étonnantes prouesses dont les appareils étaient capables, personne ne prit l'affaire très au sérieux.

Le 10 mars (qui à New York tomba un lundi), les magasins ouvrirent leurs portes dans chacune des trois villes. Leur activité se poursuivit jusqu'au vendredi, jour où elle cessa. Définitivement pour autant que nous puissions le savoir.

Mais durant ces cinq jours, des foules de visiteurs défilèrent dans la boutique de la 5e Avenue où les démonstrations s'effectuaient sans désemparer. Des milliers de commandes furent enregistrées mais les vendeurs refusèrent tout règlement anticipé et tout acompte. Le personnel new-yorkais se composait d'un homme et de cinq jeunes filles à la taille élancée, aussi ravissantes que compétentes. A quoi ressemblaient-elles réellement ? Comment le savoir puisqu'elles portaient toutes un masque fait dans une matière rappelant le plastique, étroitement appliqué sur leur visage ? Ces masques n'avaient rien de rebutant : ils étaient au contraire fort agréables à contempler. Des gants de même substance recouvraient leurs mains : aucun fragment de peau n'était visible. « *Jamais les habitants de deux planètes différentes ne se sont rencontrés sous de plus favorables auspices,* » écrivit le lendemain John Mattson dans le *News.* « *Après avoir apprécié le physique des Martiennes et eu un aperçu de leurs charmes, je suis tout disposé à faire connaissance avec leur visage. Découvrez-vous, mes toutes belles, découvrez-vous ! La Terre attend cette initiative en retenant son souffle...* »

Le Professeur Hugo Elligson, le fameux astronome, nota entre autres dans le reportage qu'il fit sur la boutique pour le compte de *Life* :

« *Si les gens masqués qui tiennent ce magasin sont des Martiens, alors, je dis : Il faut conquérir l'Espace ! On ne manquera pas de trouver étrange, je le sais, qu'un astronome cède à l'envoûtement du galbe d'un mollet, au frémissement d'une voix. Mais je sais pertinemment que désormais, chaque fois que je regarderai la Planète Rouge, ma femme m'observera avec un drôle d'air. Quant au rapport qu'un excellent thème publicitaire peut avoir avec Mars, le bon sens m'ordonne de m'abstenir de tout commentaire à ce propos...* »

L'Union Soviétique nourrissait peut-être une opinion différente car, deux jours après la mise en service du centre martien, on sut que deux messieurs appartenant à l'Ambassade offrirent froidement un million de bons dollars U. S. pour acquérir le moteur atomique mis en démonstration. Les Martiens leur opposèrent une fin de non-recevoir courtoise mais ferme.

Le mercredi, l'affaire des Produits Martiens occupait plus de surface dans la presse de New York que l'actualité internationale. Elle faisait couler plus d'encre que la crise qui agitait le Moyen-Orient : le *Times* reléguait les nouvelles de Formose à la 17e page pour consacrer ses colonnes à l'opinion savamment exprimée d'une bonne douzaine d'experts. La 5e Avenue connut un embouteillage monstre : cent policiers furent mobilisés pour rétablir l'ordre et permettre aux riverains de travailler normalement. L'Association des Commerçants de la 5e Avenue décida d'élever une protestation sous le prétexte que le nouveau magasin troublait la bonne marche des affaires. Il en alla à peu près de même Faubourg Saint-Honoré et sur la Ginza.

Ce mercredi également, les milieux industriels américains, sortant de leur torpeur, furent saisis de panique. D'un bout à l'autre du pays, les

Conseils d'Administration furent convoqués d'urgence; les magnats prirent l'avion de Washington tandis que le cours des actions des compagnies d'appareillage électronique, d'outillage et d'automobiles dégringolaient en moyenne de 26 points. La plus grande firme américaine de machines à calculer vit ses porteurs de parts liquider leur portefeuille avant même que les téléprinteurs aient annoncé la nouvelle; ses actions tombèrent de 180 points dans la journée. Les Bourses de Londres, Paris et Tokyo accusèrent le même mouvement.

Mais les Services de Renseignements ne se mirent pas en branle avant le jeudi où ils demandèrent officiellement au F. B. I. et à la Police Municipale de New York d'ouvrir une enquête pour savoir qui se tenait derrière les Produits Martiens, par qui les appareils avaient été fabriqués, s'ils avaient été importés. La Sûreté Nationale en France et la Police de Tokyo prirent des mesures identiques.

Nous n'entrerons pas dans le détail de l'information ouverte : qu'il nous suffise de dire qu'en Amérique, au Japon et en France, les enquêteurs firent chou-blanc. Les comptes en banque étaient alimentés par d'importants dépôts versés par des gens tout à fait quelconques, semblables à des milliers de citoyens moyens. Les enquêteurs reçurent par retour tous les pouvoirs rogatoires. Leurs investigations ne furent menées à leur terme que dans la nuit du vendredi.

Ce vendredi-là, les magasins étaient gardés à vue par divers services, tant gouvernementaux que de police. A New York, dès le mercredi soir, avant même qu'aucune instruction, aucune demande de renseignements émanant de Washington aient été reçues, la police municipale avait organisé une surveillance de tous les instants. Mais nul membre du personnel ne quitta la boutique, ni à l'heure de la fermeture, ni après. Le rideau de fer fut descendu le soir et relevé le lendemain matin à 10 heures.

Dans la journée du vendredi, on discuta longuement à New York et à Washington de l'opportunité d'une intervention officielle. Fallait-il délivrer des mandats de perquisition? C'était avec une compréhensible hésitation qu'on envisageait pareille mesure : si toute l'histoire n'était qu'un coup de publicité monté par un groupe industriel, quel éclat de rire homérique retentirait dans le pays! Et dans quelle position se retrouveraient les autorités si elles étaient attaquées en dommages et intérêts? Des policiers en civil avaient passé leur temps à fureter dans la boutique avec l'espoir de trouver la preuve de quelque illégalité. En vain. On n'avait pu déceler la plus légère entorse à la loi.

Le vendredi soir, le rideau de fer fut baissé comme à l'accoutumée. Les lumières s'éteignirent à 23 heures. Mais à 3 heures du matin, la porte s'ouvrit. A cette heure tardive, l'avenue est déserte.

Onze hommes (quatre policiers, deux agents fédéraux, deux membres du Contre-Espionnage et trois « privés » engagés par l'Association Nationale des Fabricants) surveillaient en permanence les lieux sans prétendre à la discrétion. Quatre voitures étaient parquées le long du trottoir opposé.

A l'instant où les vendeurs sortaient, chargés de colis, une grosse auto-

mobile noire se rangea devant le magasin ; le conducteur ouvrit, le personnel s'engouffra dans le véhicule, la portière claqua et l'auto démarra.

Les guetteurs avaient de strictes instructions : ne pas intervenir, n'arrêter personne mais filer tous les employés qui feraient mine de partir en se tenant constamment en liaison-radio avec la police.

Nous possédons une description précise de la voiture. Elle avait à peu près l'aspect de la Continentale, mais était plus longue d'au moins quatre pieds que ce modèle sans être d'ailleurs plus large. Son capot, plus incurvé que celui des voitures de série et plus grand que celui d'aucune marque connue, était insolite.

Elle quitta le quartier du Centre à une allure très inférieure à la vitesse autorisée, obliqua vers Central Park pour déboucher sur la 7e Avenue à la hauteur de la 110e Rue ; là, elle prit vers le nord et s'engagea dans la 155e en direction de l'autoroute d'Harlem River. Lorsqu'elle atteignit la rampe d'accès, deux voitures de police avaient déjà rejoint la caravane suiveuse. En abordant le Pont Georges Washington, elle commença à accélérer et lorsqu'elle fut de l'autre côté du fleuve et enfila l'autostrade déserte, elle roulait déjà à 130 km/h. Les sirènes se mirent à hurler et ordre fut donné par radio aux renforts de police d'établir un barrage à Dychman Street.

En arrivant en vue de l'obstacle, la mystérieuse voiture déploya une paire d'ailes d'au moins deux mètres de long et, poursuivant son chemin par la voie des airs dans un tintamarre de turbo-réacteur, sema négligemment ses poursuivants. Il est impossible de donner une estimation correcte de sa vitesse au sol : toutefois, elle était certainement bien supérieure à 200 km/h. Il ne lui avait fallu que quelques secondes pour décoller ; elle prit rapidement de l'altitude et mit le cap à l'est à en juger par le son. A deux reprises, le radar la décela : elle plafonnait à six mille mètres et sa vitesse aurait été jugée considérable pour un appareil à réaction. L'aviation fut immédiatement alertée, des chasseurs prirent l'air dans les minutes qui suivirent. Mais aucune voiture noire (ni aucun engin aérien) ne fut signalé. Le radar lui-même ne détecta plus rien.

Qu'il nous suffise d'ajouter que les événements prirent un tour plus ou moins identique à Tokyo et à Paris et qu'en aucune de ces deux villes l'autorité n'intervint et n'opéra d'arrestation.

*
* *

Telle était la substance du rapport que le Sergent Bristol avait relu avant de s'en aller enfoncer la porte de la boutique mais, disons-le tout net, le document ne lui avait rien appris qu'il ne connût déjà. Il avait une spécialité que l'on peut résumer en une formule : *Entre et cherche* mais, comme la plupart de ses concitoyens, il avait médité au cours des derniers jours sur le mystère des « Produits Martiens ». Si habitué qu'il fût à rejeter toute conclusion qui ne se fondait pas sur des faits concrets, des faits qu'il pouvait voir, toucher ou flairer, son imagination lui faisait miroiter une foule d'éventualités à l'affût derrière la porte close. Il était

encore assez jeune pour envisager son travail avec enthousiasme et, depuis le début de la journée, son excitation n'avait cessé de croître.

La police et le F. B. I. avaient préféré surseoir jusqu'au samedi pour procéder à l'effraction et avaient communiqué cette décision à Tokyo et à Paris. En fait, le magasin new-yorkais fut ouvert quelques heures après les autres.

Une douzaine d'hommes attendaient Bristol au coin de la 52e Rue, parmi lesquels le sergent reconnut le Chef de la Police Municipale, le Maire, le Général Arlen Mack, Chef d'Etat Major de la Région, un colonel des Renseignements et plusieurs membres du F. B. I. Il y avait aussi une bonne centaine de curieux maintenus par un cordon de police. Le Chef de la Police, qui semblait de méchante humeur, accueillit Bristol en grommelant : le Sergent, à l'en croire, était le genre de type à arriver en retard à son propre enterrement.

— « On m'a dit d'être ici à sept heures. Et il ne sera sept heures que dans quelques minutes. »

— « Bon... Pas la peine de discuter. Ouvrez plutôt cette porte. »

C'était plus facile à dire qu'à faire. Lorsque les plaques de bronze eurent sauté, les panneaux se révélèrent en acier ! Il fallut employer le chalumeau et l'on dut employer la masse pour avoir raison du système de verrouillage. L'opération demanda près d'une heure et, à ce terme, on fit la même constatation que les Japonais et les Français : la boutique était vide. La superbe reproduction de la Planète Mars était réduite en poussière. On envoya à Centre Street les fragments de cristal trouvés dans la corbeille à papiers. Tout le reste de l'ornementation était intact, y compris les lettres en or massif de l'enseigne qui à elles seules représentaient une petite fortune. Mais les quatre modèles en montre et ceux qui servaient aux démonstrations avaient disparu.

Les gros bonnets fouinèrent dans le magasin une heure durant, scrutant la décoration, tenant des conciliabules dans les coins. Quelqu'un ne manqua évidemment pas de parler d'empreintes digitales. Sur quoi le Chef de la Police Municipale gronda : « Des gens dont pas un millimètre de peau n'est découvert ne laissent pas d'empreintes. » Vers 9 heures, les huiles s'étant éclipsées, Bristol put se mettre sérieusement à l'ouvrage. Les deux agents du F. B. I. qui étaient restés assistèrent avec une silencieuse admiration à la démonstration des méthodes des messieurs de Centre Street.

Père de quatre enfants, marié à une femme qu'il adorait, le Sergent était modérément ambitieux. Depuis longtemps, il avait décidé de faire de sa spécialité (*Entre et cherche,* nous l'avons dit) une science et de développer cette science jusqu'à un point encore inégalé. Pour commencer, il fit allumer les projecteurs ; 3 000 watts supplémentaires inondèrent le local de leur flot de clarté. Comme, outre la salle d'exposition, il n'y avait qu'un petit réduit et un lavabo, l'illumination était considérable. Ensuite, Bristol, et ses deux assistants, fixèrent des projecteurs portatifs à leur ceinture.

— « Le premier élément de toute perquisition, » dit-il aux gens du F. B. I. « est : *trouver.* »

— « Savez-vous quoi chercher ? »

— « Non. Personne ne le sait, d'ailleurs, ce qui simplifie les choses en un sens. »

Tout d'abord les trois hommes déclouèrent toutes les tapisseries dont ils brossèrent soigneusement les deux faces au-dessus de draps blancs. La poussière recueillie fut étiquetée. Ils balayèrent le plancher deux fois de suite, la seconde au moyen d'un aspirateur ; la poussière récoltée fut aussi précieusement emballée dans des sachets numérotés. L'aspirateur, chaque fois garni d'un nouveau sac, explora chaque pouce de plafond, les murs, les reliefs des meubles. Tous les sacs furent classés et munis d'une étiquette identificatrice. On passa ensuite au démontage du mobilier ; on décousit leurs garnitures, on sonda les coussins de caoutchouc-mousse... Comme précédemment, chaque article fut dûment étiqueté.

— « C'est plus ou moins mécanique, » expliqua Bristol à l'intention des agents du Gouvernement. « Une simple routine. Tout est ensuite examiné au microscope et analysé aux labos. »

— « Vous trouvez qu'il s'agit d'une affaire de routine, vous ? »

A deux heures du matin, les hommes du F. B. I. s'en furent prendre du café et des sandwiches et ramenèrent du ravitaillement aux policiers. A 4 heures, les tapis et les moquettes avaient pris la direction de Centre Street, les carreaux de céramique des lavabos avaient été descellés, la plomberie était vérifiée, le lavabo et la cuvette des cabinets étaient démontés. A 6 heures, dans la clarté grise et glacée de l'aube dominicale, Bristol surveillait l'autopsie de chaque morceau de bois ou de métal de la maçonnerie.

Ce fut dans le bureau, un bureau moderne de modèle suédois fourni par l'entreprise de décoration, qu'il fit sa trouvaille. Le plateau de bouleau vernis était garni d'une bordure en bois de teck. Celle-ci enlevée, Bristol découvrit un minuscule fragment de micro-film ; l'examen à la loupe révéla qu'il contenait seize images et l'amorce d'une dix-septième.

Ce ne fut que lorsqu'il fonça à tombeau ouvert en direction de Centre Street qu'il s'offrit le luxe d'exprimer une opinion : « Ce sont sûrement eux qui sont à l'origine de ce film. Je sais à quel point ils sont ordonnés et précis. N'empêche que quelqu'un de soigneux peut toujours égarer quelque chose. Même un Martien, » ajouta-t-il d'une voix rêveuse.

Chose curieuse, les gens du F. B. I. ne relevèrent pas le commentaire.

*
* *

Bristol est devenu un personnage célèbre. En bien des endroits, on a laissé entendre que c'est un homme qui fera son chemin. Il a déjà eu de l'avancement et personne ne doute que les historiens à venir ne manqueront pas de mentionner son nom. Un garçon franc comme l'or, dont l'esprit méthodique était bien fait pour s'accorder à d'autres esprits méthodiques.

Encore une figure dont le souvenir durera : le Professeur Richard Goldman, Directeur de la Section des Langues Sémitiques à l'Université

de Columbia, un des plus grands philologues de l'Hémisphère Occidental — voire du monde entier. C'est en grande partie grâce à lui que le mystère de l'écriture proto-crétoise a été élucidé et il faisait partie de l'équipe de pionniers qui s'est récemment attaquée à l'étrusque. Vivante ou morte, il n'est pas, dit-on, de langue de quelque importance en laquelle il ne soit capable de s'exprimer couramment.

Peut-être pourra-t-on penser que ces appréciations sont un peu exagérées : cependant, répondant à la convocation de la Maison Blanche, il se posa à Washington ce même samedi et, à la tête des cinq philologues les plus éminents du pays, accomplit la mission qu'on lui confia en trente-deux heures — ce qui, on nous l'accordera, tend à justifier la réputation dont il jouit.

Certes, la Providence — ou les forces, quelles qu'elles soient, qui président à notre destin — aidant, il eut la chance de trouver une véritable « Pierre de Rosette » sans laquelle, ainsi qu'il fut le premier à le souligner, il est possible que l'écriture martienne n'eût été déchiffrée ni maintenant, ni plus tard. Sa Pierre de Rosette (on se rappelle que la vraie, une stèle où étaient gravés un texte égyptien et sa traduction en deux autres langues connues, permit le déchiffrement des hiéroglyphes) fut en l'occurrence une image du film portant une inscription en anglais et une autre en martien. Adoptant comme hypothèse de travail que l'une était la transcription de l'autre, le Professeur Goldman tenait la clé du problème.

Il n'en demeure pas moins que le travail auquel il se livra constitue peut-être le cas le plus extraordinaire de reconstitution linguistique de toute l'histoire de la philologie.

Le mardi qui suivit la perquisition, le Président convoqua une réunion élargie du cabinet à la Maison Blanche. Outre ses collaborateurs habituels, quarante-deux personnes, parmi lesquelles le Professeur Goldman, y assistaient. Le Professeur n'était pas le seul à qui le manque de sommeil tirait les traits. Chacun des participants avait lu et médité une relation des événements, peut-être plus substantielle que la nôtre, mais qui n'en différait pas essentiellement.

Le Président ouvrit la conférence en résumant les faits et en citant l'opinion que certains experts avaient déjà exprimée. Puis il poursuivit en ces termes :

— « Que penser de tout cela, messieurs ? Nos coups de sonde hésitant dans l'espace interplanétaire ont eu pour effet d'arracher aux écrivains d'anticipation et aux doux rêveurs, prêts à tout croire, le monopole des étoiles. En l'état actuel de nos connaissances, il n'est pas question de prononcer des conclusions définitives ; j'ai cependant le ferme espoir que, lorsque nous nous séparerons, nous pourrons en formuler quelque-unes et agir en conséquence. Est-il besoin de redire que certains parmi les meilleurs esprits de ce pays tiennent les boutiques martiennes pour une remarquable mystification ? Si quelque plaisantin était à leur origine, il faudrait admettre qu'il aurait gâché des millions et des millions de dollars en

pure perte. Je serai franc, messieurs : je ne partage pas cette opinion et ne saurai admettre non plus que nous avons simplement été témoins d'une grandiose campagne publicitaire. J'ai sur cette affaire un point de vue personnel mais j'attendrai pour vous en faire part que vous ayez entendu d'autres avis.

» Comme vous le savez pour la plupart, grâce à son énergie et à ses ressources, la Police New-Yorkaise a mis la main sur un fragment de micro-film dans le magasin de la 5e Avenue. Par contre, aucune découverte intéressante n'a été faite ni à Paris ni à Tokyo. J'ai invité les ambassadeurs nippon et français à être des nôtres ce soir puisque leurs nations respectives ont été choisies au même titre que la nôtre pour être le théâtre de ces étranges événements. Je ne dirai cependant pas que l'affaire les intéresse plus que les autres pays car, peut-être... »

Le Président hésita puis haussa les épaules avec lassitude. « Je passe la parole au Professeur Julius Goldman de l'Université de Columbia, l'éminent philologue dont on ne saurait sous-estimer la contribution qu'il a apportée dans l'élucidation du problème complexe qui s'était posé à nous.

Les premiers mots du Professeur Goldman furent pour préciser à l'intention du procès-verbal que ses collègues absents avaient eux aussi porté leur pierre à la résolution de l'énigme. Les six savants avaient rédigé un rapport commun que le Professeur présenterait au nom de toute l'équipe. Mais avant d'en donner lecture, il était souhaitable que tout le monde vît la pièce à conviction.

On fit l'obscurité et le premier cliché apparut sur l'écran installé au fond de la pièce. L'image était entièrement recouverte de ces stries verticales qu'on avait déjà baptisées « les Hiéroglyphes Martiens ». Il en alla ainsi de la seconde. Enfin, ce fut la « Pierre de Rosette ». On pouvait lire en lettres capitales à la partie supérieure de l'écran :

CAMP DE REGROUPEMENT. ADOLESCENTS BLANCS DE 16 A 19 ANS.

Puis, immédiatement au-dessous, cet avertissement :

Avis général : toute tentative d'évasion ou de rébellion sera réprimée par l'excitation permanente du nerf tri-géminal.

Enfin, ce vers :

« *Que de routes ai-je parcourues dans les pays de l'or !* »

Le reste de l'image était occupé par une multitude de stries groupées en colonnes serrées.

La voix du Professeur Goldman s'éleva dans l'ombre .

— « Ce cliché a fourni la clé qui nous manquait mais je me garderai de prétendre que nous comprenions clairement le sens de ces inscriptions. Les autorités médicales consultées ont suggéré qu'un certain mode d'excitation du nerf tri-géminal est susceptible de provoquer des souffrances parmi les plus atroces qui soient. La citation de Keats n'a absolument aucune signification pour autant qu'on puisse le déterminer. Peut-être finira-t-elle un jour par s'expliquer. Quant aux autres clichés, ils sont composés d'hiéroglyphes, comme vous le constatez. »

La lumière revint. Le professeur Goldman cligna des yeux, essuya ses lunettes d'un geste fatigué et continua :

» Avant de vous présenter notre rapport, il me faut, et je m'en excuse, vous dire quelques mots de la philologie. Quand nous nous targuons d'avoir percé le mystère d'une langue ancienne, nous ne parlons pas comme le cryptographe qui a déchiffré un code. La philologie et la cryptographie sont des sciences fort différentes. Lorsqu'un code est percé, on connaît le message dont il est le support. Mais lorsque le secret d'une langue est élucidé, ce n'est qu'un premier pas sur une route longue et difficile. Jamais un homme isolé, ni même une équipe n'a rendu une langue perdue à la lumière : c'est là une tâche internationale qu'il faut des générations pour mener à son terme.

» Je vous mets en garde car, peut-être, nourrissez-vous trop d'espoir. Nous n'avions au départ que bien peu d'éléments — une poignée de mots et de chiffres — et c'était à une langue sans aucun point de contact avec une autre, à une langue totalement étrangère que nous avions affaire. En outre, nous ne disposions que de quelques heures. Aussi, bien que nous soyons parvenus à extraire dans une certaine mesure le sens de deux ou trois clichés, il subsiste bien des obcurités, bien des lacunes. Plusieurs faits ont joué en notre faveur : primo, une langue, et peut-être est-ce vrai dans tout l'univers, se fonde dans son évolution sur des enchaînements logiques. Secundo, les clichés que comporte notre micro-film ont trait à la vie terrestre. Tertio, et ce fut notre grande chance : l'écriture que nous avions à analyser est de type alphabétique. Dans l'état présent de nos travaux, nous sommes d'ores et déjà parvenus à identifier quarante et un phénomènes dont trente au moins ont valeur de consonnes. Ces formes-consonnes évoquent un dispositif de vocalisation peu différent du nôtre, dans sa structure physique en tout cas, car les sons, dans une large mesure, sont déterminés par les caractères physiologiques de la créature qui les émet. Nous sommes unanimes, mes collègues et moi, pour affirmer qu'il n'existe aucun rapport entre cet alphabet, cette langue, et aucune langue terrestre. Je m'abstiendrai, pour ma part, de tout commentaire quant à l'origine du langage en question : c'est un problème qui ne ressortit pas à mon domaine. Y répondre n'est pas mon propos. »

Le Président hocha la tête. « Nous comprenons, Monsieur le Professeur. »

— « En ce qui concerne notre rapport, il va vous être projeté sur écran ; nous estimons en effet que la traduction partielle est plus « parlante » lorsqu'on la lit. »

De nouveau, la pièce fut plongée dans l'obscurité et le texte qui suit se dessina sur l'écran :

ESSAI DE DÉCHIFFREMENT DU PREMIER DES DEUX CLICHÉS APPARTENANT A UN FRAGMENT DE MICRO-FILM QUI NOUS A ÉTÉ REMIS AUX FINS DE TRADUCTION :

...... bestialité profonde (se livrent à ?) (pratiquent ?) extermination (meurtre ?) collective...... (immémoriales ?) générations (de ?) meurtriers......

(dociles ?) (empressés ?) quand on agite le plaisir devant eux...... .... homme (ou humanité ?) (jactance ?) (prétention ?) (fanfaronnade ?) .... (comparable à ?) (équivalant à ?) maladie (ou fléau, ou rouille) sur la face d'une planète (ou globe ?) (belle ?) (riche ?) .... »

La voix du professeur Goldman retentit dans la nuit :

« Tel est le premier cliché. Notre traduction, vous le voyez, ne constitue qu'un essai extrêmement fragmentaire. Nous avions si peu de chose sur quoi travailler ! Les mots placés entre parenthèses et suivis d'un point d'interrogation représentent une estimation calculée plutôt qu'un pronostic ; mais une estimation qui s'appuie sur trop peu de faits. Passons maintenant au deuxième cliché.

« *L'homme (ou l'humanité)... comprend (ou réagit à ?) la force (ou la violence ?).... développement primitif (ou numéro 1 ?) de (la puissance, ou l'énergie, ou le moteur ?) atomique.... .... (Station spatiale ou petite planète ?).... (notion de non-possession ayant peut-être trait à cette station spatiale).... (espace intersidéral ?) (vide ?) .... (armement ?) négatif...... .... (superstition ?) (ignorance ?) (inintelligence ?) ....* »

Tandis que le texte scintillait encore, Goldman commenta d'une voix monocorde, lasse et sans timbre : « Une succession de mots entre parenthèses indique que nous n'avons pu déterminer celui qui convient exactement. En réalité, la traduction porte sur un seul terme. » Il se tut et les noms des six philologistes apparurent sur l'écran. La lumière jaillit mais le silence qui suivit avait la densité des ténèbres. Enfin, après avoir interrogé du regard le Président, le secrétaire d'Etat s'adressa au Professeur :

— « Je voudrais avoir votre opinion, Monsieur le Professeur. S'agit-il d'un faux ? Ces documents ont-ils une origine terrestre ? Ou sont-ce les Martiens qui en sont responsables ? N'ayons pas peur des mots. Tout le monde pense aux martiens mais personne ne le dit. Quelle est votre opinion ? »

— « Je suis un savant, Monsieur, un homme d'études. Je ne me forme une opinion que lorsque je dispose de suffisamment de faits pour l'étayer. Ce qui n'est pas le cas dans cette affaire. »

— « Vous avez plus de faits que n'importe qui au monde ! Vous êtes capable de lire ce charabia sans queue ni tête, n'est-ce pas ? »

— « Pas mieux que vous, mon cher Monsieur, » répliqua doucement Goldman. « Tout ce que j'ai été capable de lire, vous l'avez lu à votre tour. »

Le Secrétaire d'Etat ne capitula pas.

— « Vous êtes ici à titre de philologue ? »

— « Oui. »

— « Alors, en tant que tel, pensez-vous que cette langue est une langue terrestre ? »

— « Comment pourrais-je vous répondre ? Et quelle serait la valeur d'une opinion reposant sur des données aussi ténues ? »

— « Alors, dites-nous si vous y discernez une parenté avec un quelconque idiome terrestre connu ? »

— « Non... non, je n'en vois pas, » dit Goldman. Et il y avait de la tristesse dans son sourire.

Le silence, de nouveau, s'appesantit. Un secrétaire surgit qui distribua à tout le monde une copie du protocole. Chacun se concentra sur le document. Enfin, l'ambassadeur de France demanda la parole.

— « Monsieur le Président, messieurs, vous savez presque tous que mon Gouvernement a évoqué cette affaire hier au conseil des ministres. J'ai reçu des instructions pour vous présenter éventuellement une requête. Je demande que l'Ambassadeur Soviétique soit convoqué immédiatement. »

La proposition française ne scandalisa, ne surprit même personne. Selon toute évidence, le représentant de l'U. R. S. S. devait attendre l'invitation car il ne s'écoula que quelques minutes avant qu'il fît son entrée. Sur-le-champ, il posa ses conditions : ou il serait considéré également comme le représentant de la Chine Populaire, ou il tournerait les talons. Réprimant un sourire, le Président indiqua d'un signe du menton que cet ultimatum était accepté et le nouveau-venu se plongea dans la lecture du procès-verbal et du protocole des philologues. La conférence se prolongea jusqu'à trois heures du matin. Trente-deux spécialistes et techniciens furent successivement appelés pour donner leur avis. Après une suspension de séance de cinq heures, les travaux reprirent en présence des représentants de l'Inde, de la Chine, de la Grande-Bretagne, de l'Italie et de l'Allemagne. On se sépara le mercredi à dix-huit heures et une session extraordinaire des Nations Unies fut convoquée dès le lendemain. Entretemps, le Professeur Goldman avait, avec l'assistance de confrères japonais, chinois et russes, achevé une traduction du micro-film destinée à être publiée dans la presse internationale, la primeur en étant bien entendu réservée aux délégués de l'O. N. U.

Le samedi, une semaine seulement après que le Sergent Bristol eut enfoncé la porte du magasin de la 5e Avenue, le Premier Ministre Indien monta à la Tribune des Nations Unies :

— « C'est vraiment une ironie du sort, » commença-t-il d'un ton désabusé, « que nous qui venons d'être aussi sauvagement condamnés par une planète, une civilisation, un peuple étrangers, devions admettre que les accusations portées à notre endroit sont plus que justifiées. Combien de fois n'avons-nous pas frôlé la destruction dont ces gens d'outre-espace ont tracé les grands traits ? Quelle tristesse de songer qu'il nous faille remiser, définitivement peut-être, le rêve d'un avenir de paix que, par à coups, nous formons ! Nous consolerons-nous en songeant qu'il va être indispensable de nous serrer les coudes pour affronter l'ennemi au lieu de nous déchirer les uns les autres ? Puisse cette idée être notre réconfort, bien que ce ne soit pas sans un profond accablement que mon pays abandonne le fragile bouclier du neutralisme auquel il s'est jusqu'ici farouchement cramponné. Vous pouvez, Messieurs les Délégués, vous pouvez compter sur l'Inde. La cohorte de ses nationaux participera à la défense de notre

patrie commune, la Terre. Ses pauvres usines, ses mines misérables sont à votre disposition et je souhaite du fond du cœur que le temps d'en construire de nouvelles nous sera accordé. »

Tour à tour la Russie et les Etats-Unis montèrent à la tribune. La Chine Populaire et huit autres pays furent admis comme états membres de l'Organisation sans qu'aucune nation n'opposât son veto.

Mais ce ne fut là que le début de toute une série d'initiatives qui aboutirent avant que le mois se fût écoulé à la mise sur pied d'une Entreprise Spatiale Universelle, projet international portant création de quatre vastes stations-satellites, d'une puissante flotte d'astronefs à propulsion atomique et de la construction d'un avant-poste militaire sur la Lune sous contrôle des Nations Unies. Un plan triennal pour la défense de la Terre fut instauré. Ainsi s'amorça ce qui avait été le rêve d'une poignée d'hommes : un gouvernement planétaire à souveraineté effective d'où personne n'était exclu.

Trois mois après la trouvaille du Sergent Bristol, le premier code législatif mondial fut présenté à l'Assemblée Générale de l'O. N. U. Les unités rouillées et périmées des marines nationales, les artilleries abandonnées et inutiles, les missiles téléguidés déjà archaïques, les risibles armes portatives témoignaient de la naissance du Gouvernement Mondial.

Un an ne s'était pas écoulé que la Culpepper Motors, un des plus importants complexes industriels de la Terre, annonça que le moteur atomique martien avait été reproduit. Les gens respirèrent mieux et leur cœur fut plus léger. Lorsqu'ils contemplaient le petit point rougeoyant dans le ciel qui était la planète Mars, ils étaient pris d'une assurance neuve et l'étau de la peur se desserrait.

Car les peuples s'étaient découvert un nom : ils avaient compris qu'ils appartenaient à une seule et même nation — l'Humanité. C'était un commencement. Pénible, déroutant de bien des façons, mais un commencement tout de même. Et, de par toute la Terre, ce commencement fut fêté de mille manières.

*
* *

Il fut fêté par Franklin Harwood Plummer de la façon qui convenait le mieux aux circonstances et au cadre choisi, sa propre demeure : quatre-vingt-trois pièces enfouies au cœur de 10 000 hectares de verdure dans la banlieue résidentielle de New York. Les réceptions somptueuses et importantes que donnait Mr. Plummer étaient en général passées sous silence par la presse. Le fait qu'il contrôlait, entre autres choses, un très grand nombre de journaux n'est peut-être pas étranger à ce mutisme. Pourtant, ce soir-là, même pour sa demeure féodale, le public qui se pressait chez lui était spécialement nombreux et d'une rare qualité : trois cent vingt-sept convives des deux sexes, plus les dix-huit collaborateurs de l'amphitryon qui constituaient le Conseil d'Administration de la Culpepper Motors.

Mr. Plummer avait 58 ans. Il était le Président de la Culpepper, entreprise d'une valeur nette de quinze millions de dollars, qui n'avait prati-

quement pas de rivale dans le monde entier. Mais si l'on avait voulu débrouiller l'inextricable maquis de contacts et d'influences noués par les dix-neuf membres du Conseil, on aurait abouti à des chiffres tellement fabuleux que la notion même de valeur marchande aurait perdu tout son sens.

On ne peut mieux se faire une idée du suzerain en titre de cette entreprise géante, Mr. Plummer, qu'en citant sa biographie. Il avait débuté 35 ans plus tôt comme ouvrier tourneur et avait conquis de haute lutte, en écrasant tout sur son passage, la position qu'il occupait présentement. Les carrières comparables à la sienne dans l'histoire récente de l'Amérique se comptent sur les cinq doigts de la main.

Même dans son milieu, on ne l'aimait pas. On le craignait, on le respectait : mais ce personnage sans famille et sans culture demeurait un intrus, un être violent au comportement imprévisible. C'était un homme de haute taille, corpulent, au teint rouge et aux cheveux blancs qui dominait de toute sa taille la salle à manger aux proportions insolites, encombrée de meubles.

Ses 327 invités et ses 18 collègues se permirent un léger sourire lorsqu'il déclara qu'il ne jouait pas même au golf.

— « Eh non, » insista-t-il, « je ne joue pas au golf, je ne joue pas au tennis, je ne fais pas de voile... Je suis un homme à idée fixe, en quelque sorte. Et mon idée fixe a toujours été de gagner de l'argent. Si j'avais jamais eu besoin d'une justification pour me soulager la conscience, je me serais répété le seul mot spirituel qu'ait prononcé un homme par ailleurs remarquable par son manque d'humour, Calvin Coolidge, qui a fait une fleur aux gens de ma sorte le jour où il a déclaré que l'affaire de l'Amérique consistait à faire des affaires. » Les lèvres de Mr. Plummer se tordirent en un rictus grimaçant. Il avait le sourire ignoble de l'homme dont la réussite dépasse toutes les ambitions, qui rentre chez lui dans une Cadillac scintillante de chromes.

— « J'adore faire de l'argent, » poursuivit-il avec simplicité. « On m'accuse de désirer la puissance ? Tu parles ! Ce que je désire, cela porte un nom cru : le profit. Je l'ai aimé et je l'aimerai toujours. Ma franchise et mon ignominie gênent mes dix-huit confrères ici présents. Je remercie les dieux, s'il y en a, d'avoir permis que je ne fusse jamais inhibé par l'éducation. Et j'ai fait d'une pierre deux coups. D'abord, en ce qui concerne le profit : j'ai réussi. Non seulement je suis parvenu à assurer l'existence de la Culpepper Motors dans l'avenir ; non seulement j'ai développé la firme de telle sorte que ses bénéfices augmenteront d'année en année (peut-être doubleront-ils tous les cinq ans, ce qui, mes chers amis, représente un fructueux investissement pour chacun d'entre vous) — mais encore j'ai pu rassembler sous mon toit le plus intéressant échantillonnage de personnalités dont l'humanité puisse s'enorgueillir. Je ne tiens pas à m'étendre sur ce que le fait d'être entré en relation avec les 327 personnes qui se trouvent ce soir autour de ma table, d'avoir travaillé avec elles a pu signifier pour moi : je vous le laisse imaginer.

» En second lieu, j'ai dit ce que j'avais à dire pour mettre à l'aise ceux

qui m'ont apporté leur collaboration et ont été payés pour cela — et j'ai dit ce que j'avais à dire à ceux qui ont refusé d'être payés. Ceux qui ont été payés ne se sentent peut-être pas la conscience tranquille. C'est absurde. Personne ne fait quelque chose uniquement pour de l'argent ; il y a toujours d'autres facteurs. Je le sais. Au début, mon seul objectif était de ramasser des dollars, purement et simplement. Et mes puritains confrères du Conseil d'Administration n'avaient pas d'autre but. Mais, à mesure que le plan se réalisait, nous avons changé, les uns et les autres. Mes confrères peuvent cesser de souhaiter ma mort : je les aime pour ce qu'ils sont devenus. Ce qui n'était pas le cas, quand nous avons démarré.

» Parmi vous, ce soir, se trouve Jonas Wayne, un forgeron à l'ancienne mode et sans doute le plus habile des travailleurs sur métaux que compte l'Amérique. Notre entreprise aurait été bien difficile à mener sans lui et je ne sais même pas si nous aurions pu parvenir à nos fins. Pourtant, il n'a pas voulu recevoir un dollar, même pour ses frais. Homme craignant Dieu, il a estimé qu'il accomplissait une œuvre voulue, non par moi, mais par le Créateur. Peut-être avait-il raison. Que puis-je en savoir ? Et voici, à cette même table, Monsieur Orendell, Ambassadeur de France. Il est loin d'être riche et les dépenses qu'il a faites lui ont été remboursées. Pas de secrets entre nous ! Jusqu'à notre dernier souffle, partageant notre confidence, nous communierons en une fraternité comme il n'y en a jamais eu. Le Professeur Julius Goldman — si vous voulez bien vous lever, mon cher Professeur — fut, vous le savez presque tous, la cheville ouvrière de notre conjuration. Il ne lui a guère été difficile de déchiffrer l'écriture martienne ! Par contre, la composer fut pour lui une tâche ardue. Cela a représenté plus d'heures de travail que la fabrication d'un moteur. Il n'a demandé aucune rétribution pour sa peine, non pour des motifs religieux, mais parce qu'il est un savant. Ce sont là ses propres termes. Le physicien Komo Aguchi, qui est le voisin du Professeur Goldman, a, quant à lui, accepté cent mille dollars d'honoraires qui lui ont servi à tenter de sauver sa femme qui se meurt d'un cancer. Devrons-nous lui en tenir rigueur ? Ou inscrire la lutte contre le cancer en tête des tâches qui nous appellent ?

» Et le Sergent Tom Bristol ? Allons-nous nous ériger en juges de sa conduite ? Est-ce un flic honnête ou un flic malhonnête ? Il a reçu 400 parts de la Culpepper Motors, 100 pour chacun de ses enfants. Il veut qu'ils aillent au collège. Ils iront. Miss Clementina Arden, qui est probablement la décoratrice la plus douée de la Terre (et de Mars !) nous a demandé 40 000 dollars. Le prix était raisonnable. Miss Arden est une femme d'affaires à la tête solide. Si elle ne défend pas ses intérêts, qui le fera à sa place ? Elle a abandonné d'autres travaux. Mais pas celui-ci.

» Et voilà, mesdames et messieurs, mes chers amis ! Nous ne nous rencontrerons plus jamais, maintenant. Mon père, qui n'a pas dételé, de toute son existence, m'a dit un jour que si j'avais jamais un commerce, même modeste, je n'aurais plus jamais à me soucier des lubies d'un patron. Il avait sans doute raison. Et, en définitive, grâce à votre concours, j'ai ouvert trois commerces. Si la chose peut vous intéresser, sachez que cela m'est revenu en tout à environ 21 millions de dollars et que ce fut aussi

un placement fructueux, je ne crains pas de l'avouer. Dans les trois mois à venir, les bénéfices de la Culpepper Motors atteindront cinq fois cette somme. En outre, nos magasins ont eu je crois un petit résultat que les plus intelligents des hommes ne sont pas parvenus à atteindre.

» Voilà ce que j'avais à vous dire. Vous regretterez peut-être qu'aucun monument ne perpétue le souvenir de ce que nous avons réalisé. J'aimerais moi aussi que ce soit possible — mais il n'y a rien à faire. Je pense, en ce qui me concerne, que lorsque la richesse d'un homme atteint un degré fort désagréable, le mieux est qu'il demeure caché aux yeux du public. Aussi, tairons-nous notre secret. Et vous le tairez, non pas parce qu'on vous croirait si vous le révéliez, mais parce qu'on vous rirait au nez. »



Le temps passa. Un jour on en vint à se demander ce qu'il convenait de faire des seuls objets de valeur que les « marchands de l'espace », comme on les appelait, eussent laissés : les lettres d'or massif de l'enseigne qui surmontait leurs boutiques. Il fut décidé que celles de la 5e Avenue seraient exposées au Palais des Nations Unies dans une vitrine de verre. Ainsi, les visiteurs du Palais des Nations, comme ceux d'ailleurs des Musées Nationaux de France et du Japon, ont toujours sous les yeux le souvenir des « *Produits Martiens* ».

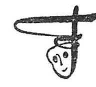
(*Traduit par Michel Deutsch.*)



Retour aux origines

par GÉRARD KLEIN

Sous la plume d'un écrivain de science-fiction ordinaire, le thème de cette histoire aurait donné une aventure à prédominance de suspense, dans le style « lutte contre une forme de vie monstreuse ». Mais Gérard Klein n'est pas un écrivain de science-fiction ordinaire... Il fait partie des gens qui cherchent à dépasser un thème, à le transcender. C'est pourquoi « Retour aux origines » *se présente comme une nouvelle intemporelle et abstraite, à déchiffrer sur le plan du symbolisme et presque au niveau de l'inconscient. Pour la première fois, Klein y a renoncé à tout effet de style extérieur. A ne lire que si vous êtes prêts à vous évader des formules faciles.*



IL perçut un craquement sec et se retourna brusquement, en équilibre sur la pointe des pieds, nerveux, les yeux inquiets. Tout était normal. La petite pièce tiède, la fenêtre entrouverte, les rayons chargés de livres. Il s'approcha de la table, et sur la surface de vieux chêne, couverte de feuilles éparses et froissées, il vit l'œuf.

Il se dit tout de suite que le terme d'œuf était impropre, car l'objet, malgré sa forme, avait une belle teinte verte et présentait le poli d'une pierre rare. Peut-être brillait-il d'un éclat intérieur, à moins qu'un reflet de la lampe ne le baignât d'une lueur trouble.

Ses doigts se refermèrent sur l'œuf et l'enserrèrent si parfaitement qu'il en ressentit une sorte de plaisir. L'œuf était doux au toucher, et tiède, et il semblait qu'il palpitât ; il l'approcha de ses yeux, et sans oser desserrer les doigts, l'examina. Il crut discerner sur la surface courbe et lisse d'infinitésimales veinules qui se dilataient et se contractaient.

Mais peut-être ses yeux fatigués le trompaient-ils ?

Il serra davantage l'œuf dans la paume de sa main, et voulut brusquement le détruire, l'écraser, une idée irraisonnée, mêlée de peur, qui venait de surgir d'une région ignorée de son esprit. Et lentement, comme à regret, il abaissa le bras et heurta l'œuf contre la table.

Il y eut un craquement et il fit un bond en arrière. Il n'avait pas pensé détruire réellement l'œuf ; la matière en paraissait trop dense, trop dure, mais lorsqu'il jeta un coup d'œil sur la table, il vit qu'il était arrivé quelque chose à l'objet.

L'œuf brillait d'un éclat plus prononcé, et — ses yeux l'abusaient-ils ? — il lui sembla qu'il était plus gros.

De débris, nulle part. N'était cet éclat nouveau et cette croissance de l'œuf, il eût volontiers cru qu'il avait brisé une enveloppe superficielle, car

il en était sûr, maintenant, l'œuf était composé de couches superposées et concentriques qui cachaient en leur cœur ultime quelque inimaginable secret.

Il fit lentement le tour de la table, voulant confusément mettre quelque obstacle entre l'œuf et lui. C'était un homme de bon sens que son goût naturel avait toujours porté vers le fantastique mais qui, en face d'un fait extraordinaire, se sentait particulièrement désarmé. La curiosité montait pourtant en lui, comme une vague, irrésistible, balayant les vestiges d'une antique crainte.

D'où venait l'œuf ? Par quelle magie ou par quelle science s'était-il trouvé sur cette table ? Etait-il tombé d'un autre monde ? Avait-il franchi le toit, le plafond, ou la fenêtre mi-close ? Provenait-il d'une autre dimension ? Des milliers d'œufs semblables avaient-ils surgi soudain de l'inconnu en tous points de la Terre ?

La réponse était *dans* l'œuf, il le savait, et plus sa certitude augmentait, plus il avait envie de briser l'œuf. C'était une envie presque maladive, mais à ce moment, il ne lui vint pas à l'idée qu'elle pouvait lui être imposée. Il laissa sa main glisser vers la table, entre les bibelots et les cendriers, les papiers, les crayons, et se diriger, toute seule, vers cette région lointaine et déserte que dominait, solitaire, l'œuf.

Ses doigts se refermèrent sur l'œuf. Ne se refermèrent point tout à fait car l'objet était maintenant trop volumineux et il restait au bout de ses doigts une zone verte et vierge qui brillait, glauque, et il crut apercevoir là des régions plus claires qui frémissaient selon un rythme régulier. Mais c'était sans doute l'effet d'un jeu de lumières.

Il leva lentement l'œuf au-dessus de la table et se dirigea vers la cheminée, et là, au-dessus du marbre qui ornait le devant du foyer, il laissa choir l'œuf, les doigts ouverts.

Il entendit le craquement, mais cette fois, il s'y attendait. Il se pencha et crut que l'œuf venait à sa rencontre tant il parut grossir soudain, grossir au point d'emplir la pièce, mais ce n'était qu'une illusion, un effet de la perspective, car rien ne lui permettait d'affirmer que l'œuf était plus gros que lorsqu'il l'avait vu pour la première fois sur la table, rien sauf ce fait qu'il ne pouvait plus le saisir d'une seule main, mais cela ne signifiait rien ; peut-être s'était-il trompé, somme toute ?

Il promena ses doigts sur le marbre. Pas trace de débris. Il effleura l'œuf de la paume de sa main et se raidit ; ne l'avait-il pas senti bouger ? Rien dont il fût sûr. Une illusion, sans doute.

Il se mit à penser une chose étrange. Peut-être cet œuf existait-il dans un espace inversé par rapport au nôtre ? Peut-être diminuait-il chaque fois qu'il était brisé, mais croissait-il ici ? Et les débris de ses enveloppes successives s'évanouissaient en quelque recoin obscur de l'espace.

Ses doigts caressaient l'œuf. Que pouvait-il en faire ? A qui pouvait-il en parler ? L'œuf était quelque chose d'anormal, d'inquiétant, de vaguement obscène, et il était préférable de l'ignorer, comme si jamais il n'était apparu sur la table. Mais c'était impossible car sa lueur, vive maintenant, teintait d'opale le papier fatigué qui couvrait les murs.

Il prit un livre et se mit à lire, ses doigts touchant parfois l'œuf, et ses yeux quittant les mots pour le surveiller. Mais l'œuf restait tranquille, inanimé, et il s'instaura bientôt entre eux une sorte de complicité tacite que vint scander le battement régulier de l'horloge, soudain perceptible comme si l'œuf avait sécrété une enveloppe de silence.

Puis il n'y tint plus. Il se leva et attrapa un galet rond qui attendait sur une étagère qu'une mer hypothétique l'emportât vers d'autres rivages, un souvenir lui-même plein de souvenirs, immensément vieux, immémorial habitant des grèves. Et, avec soin, il abattit le galet sur l'œuf sans défense.

Le craquement le fit sursauter. Des gouttes de sueur perlèrent sur son front. Il crut se souvenir, mais sans oser se l'affirmer à soi-même, qu'une grande lumière glauque avait empli la pièce lorsque l'œuf avait cédé sous le choc. Il s'étendit un moment sur le lit, le cœur battant, les mains tremblantes et moites, et lourd de l'impression d'avoir échappé à un grand danger. Et de temps à autre, il jetait un coup d'œil sur l'œuf, et l'œuf était là, bien réel, énorme, lui faisant penser à une tête chauve, verte et polie, lisse et brillante, et sous la peau couraient de minuscules veinules que le regard ne parvenait pourtant pas à saisir, ni à préciser.

Il lui fallut se retenir à maintes reprises de se lever, de chercher un marteau et de briser l'œuf, de le réduire en une poudre si fine qu'elle eût couvert le parquet d'un sable d'émeraude.

Pendant presque toute la nuit, il parvint à écarter cette impulsion. Il regardait l'œuf et il lui semblait que l'œuf le fixait, il lisait quelques pages sans les retenir, et se sentait assiégé dans sa propre chambre.

*
* *

Vers le matin, il se leva, avisa le téléphone et se demanda un instant s'il allait appeler quelqu'un, mais qui ? il était seul, face à l'œuf, jamais il ne s'était senti si seul, tout comme s'il était prisonnier à l'*extérieur* de cette surface parfaite. Il sentit qu'il lui fallait agir, qu'il ne pouvait laisser l'œuf vert indénifiment dans sa chambre. Il songea à l'envelopper dans un linge et à le déposer dans la rue, avant qu'il ne fît tout à fait jour. Mais un vague sentiment de culpabilité l'envahit, comme si l'œuf avait été victime de quelque forfait qu'il eût prémédité de perpétrer. Il imagina qu'on découvrait l'œuf et qu'inexorablement l'on retraçait le chemin qu'il avait parcouru jusqu'à cette chambre, jusqu'à cette cheminée et qu'il était traîné dans les rues, les poignets enchaînés, pour quelque délit incompréhensible, jusqu'à quelque lointaine autorité, tandis que l'œuf ricanait vertement.

*
* *

Il se rendit brusquement compte qu'il avait dormi et rêvé. Mais l'œuf ne faisait point partie des fantômes de la nuit. C'était un objet solide que ses doigts caressaient.

Et c'était sans espoir. Il rêva de broyer l'œuf, d'en jeter les débris dans un fleuve au cours si rapide qu'on n'en retrouverait jamais rien, dût-on draguer le lit sablonneux pendant des siècles. Mais l'œuf intact le narguait.

Sur la table, un épais bloc de cristal servait de presse-papier. Et quelque trait subtil reliait les volutes enfumées qui se déployaient dans le bloc transparent aux arêtes vives, et la forme simple et lisse de l'œuf. Il saisit le cristal, et presque à regret, le lança sur l'œuf.

Il écouta, pantelant, le craquement. Il tremblait affreusement et se passa la main sur le front dans l'espoir de percevoir les symptômes de la fièvre. Mais cet espoir fut déçu, et l'œuf énorme, maintenant, presque aussi haut que la cheminée, palpitait distinctement, quoique immobile, en proie à quelque vertige de la lumière.

Il se laissa tomber sur une chaise. Il entendit des pas dans l'escalier et trembla un instant, craignant de voir quelqu'un entrer, quelqu'un marcher droit vers l'œuf, et se baisser et l'emporter, cet œuf témoignage inexorable de son crime inconnu.

* * *

Sur le coup de neuf heures, il se fit une raison. Il but un verre d'eau et se passa un peigne dans les cheveux. Ce faisant, il se vit dans la glace et son visage l'effraya. Ses traits étaient durs et creusés, et les lourdes poches qui ponctuaient ses yeux semblaient lestées d'angoisse. Il lui restait une chance, estima-t-il vers dix heures, sans pourtant y croire, c'était de réduire l'œuf en poussière. Il ne lui vint pas à l'idée que c'était cette pensée qu'il avait remâchée sans cesse depuis la veille, ruminée au-delà du possible, au-delà de la mémoire. Il ne lui vint pas à l'esprit que c'était ce qu'on attendait de lui.

Il examina l'œuf et y trouva quelque raison de reprendre courage. Car, il est vrai, la lueur qui émanait de l'œuf était plus vive et il semblait que la coquille fût plus mince. Il se dit que l'œuf ne pouvait grandir indéfiniment, qu'il perdait de sa substance à chaque choc, et qu'il était impossible qu'un contenu fût plus vaste que son contenant, et qu'il se pouvait que par le jeu d'un mécanisme incroyablement subtil, l'œuf se déployât chaque fois qu'il était heurté, se gonflât ainsi qu'un ballon, et cette idée le réconforta parce qu'elle impliquait une limite, un point au-delà duquel la coquille amincie de l'œuf céderait sous la poussée d'un doigt, ou encore exploserait sous la pression d'incroyables forces internes.

* * *

Alors, il s'acharna sur l'œuf, non point que son angoisse l'eût quitté, mais parce qu'une sorte de rage s'était emparée de lui. Il assena sur l'œuf des coups de poing et de pied, tant qu'il le put ; il le souleva et le laissa tomber sur le marbre de la cheminée, mais il dut bientôt s'arrêter car ses bras ne parvenaient plus à faire le tour de l'objet et ses doigts glissaient sur la surface parfaite. Epuisé, il s'arrêta. L'œuf avait maintenant atteint une

dimension respectable ; il cachait la moitié de la cheminée et une bonne partie de la bibliothèque et brillait de la façon la plus satisfaisante.

Le marteau n'en vint point à bout, ni la hache, et dans un orage de craquements l'œuf grandit, grossit jusqu'à occuper presque toute la hauteur de la chambre. La table se trouvait quelque part en dessous de sa masse. Le divan gémissait et craquait. Du plâtre tomba sur les cheveux de l'homme sans qu'il y prît garde. Il fixait l'œuf, il contemplait cette surface maintenant adipeuse, luminescente et fragile, si fragile qu'elle semblait attirer les coups. Car il n'y avait plus, se disait-il, qu'une coquille infiniment mince et prête à céder. Ce serait l'affaire du prochain coup de masse. Ou du suivant. Ou d'un autre. Peu importait, pourvu qu'il en vînt à bout avant le retour de la nuit, avant que l'œuf eût fait craquer les murs et le plafond, eût écrasé la ville, risque réduit au demeurant, puisqu'il ne semblait pas qu'il eût augmenté de poids depuis que l'homme l'avait pris sur la table, dans sa main, et brisé pour la première fois.

Sous la masse, sous les chocs, il sortait perpétuellement de lui-même comme un diable ovoïde. Il se coucha bientôt sur le flanc. L'homme reculait pas à pas. Et l'œuf emplit toute la pièce, hormis un petit espace baigné de lumière verte où se débattait l'homme.

Il lui fallait trouver la faille et briser l'œuf. C'était l'unique raison de son existence. Peut-être était-il aussi vaguement désireux de s'ouvrir une brèche et de se réfugier à l'intérieur de l'œuf. Mais cela, il l'ignorait encore. La lumière verte était devenue de plus en plus violente et lui brûlait les yeux. Il distinguait nettement de vastes zones plus claires qui lui rappelèrent les continents étalés sur un globe. Mais il y avait quelque chose de dévorant dans cette activité interne qui le fit frémir.

Il trouva pourtant quelque réconfort dans cet éclat car il semblait que la coquille de l'œuf dût céder maintenant au premier choc, qu'elle dût plier sous la pression d'un doigt. Il s'avança vers l'œuf, plein de crainte, se demandant d'où venait cette énergie que l'objet irradiait.

*
* *

Combien de fois avait-il brisé l'œuf ? Il l'ignorait, mais il savait qu'il approchait de la fin, que le cœur, le noyau, le centre de l'œuf était là, à portée de sa main, et qu'il allait le découvrir. Il n'était plus temps de se demander s'il le désirait vraiment.

*
* *

Il fit peut-être un pas dans l'étroit espace qui demeurait libre, et frappa d'un coup léger la surface parfaitement polie. Elle se fendit. Triomphant, il goûta le craquement comme s'il s'était agi du son de trompettes célébrant sa victoire, et il chut dans le volume immense de l'œuf entrouvert.

Il ouvrit les yeux et vit que tout était vert. Il essaya de faire un pas, mais glissa et tomba. Il voulut crier, mais ses lèvres se murent dans le silence et il ne perçut aucun son.

Alors, il reconnut la courbure de cet espace, et l'agitation démente de ces canaux de lumière, veinules immensément agrandies qui couraient sur la paroi de l'œuf. Il se trouvait dans l'œuf. Il avait brisé la coquille et franchi la barrière, et l'œuf à nouveau intact s'était monstrueusement élargi, et l'œuf était devenu l'univers et il était l'unique habitant de cet univers, et il se pouvait que l'œuf n'eût jamais changé de taille, et il se pouvait qu'il eût lui-même décru, sans cesse, en une chute verticale sur la table, et lui-même se trouvait dans l'œuf.

Il agitait toutes ces pensées dans sa tête. Il s'assit sur la paroi de l'œuf, se recroquevilla et entoura sa tête de ses bras. Entre ses doigts, il voyait les zones lumineuses de l'œuf battre monstrueusement, palpiter comme le cœur d'un être vivant.

Il ne se demanda pas longtemps d'où l'œuf venait, ni d'où il tirait son inépuisable énergie.

Car bientôt la Digestion commença.

Une adaptation de cette nouvelle, due à Roland Sassi, a été diffusée par Radio-Genève au cours de la série d'émissions « Passe-port pour l'inconnu », *le mercredi* 21 *janvier* 1959.



Cocktail magique.

Le journaliste et illusionniste Michel Seldow est l'auteur d'un intéressant livre, ***« Les illusionnistes et leurs secrets »,*** qui vient d'être édité par la librairie Arthème Fayard. A cette occasion, cette maison avait organisé le mois dernier, au cabaret ***« Milord l'Arsouille »,*** un « cocktail magique » qui fut une réception des plus réussies.

L'auteur s'y livra à une démonstration de sa dextérité et un de nos meilleurs magiciens amateurs, Robert Noël, présenta avec beaucoup de brio — et en costume d'époque — plusieurs des expériences fantastiques qui firent la renommée de Robert Houdin. Mais le clou de cette amusante manifestation fut sans conteste l'apparition sur la scène de M. Gabriel G. Forest, président-directeur général de la librairie Fayard, dont le violon d'Ingres est la magie blanche et qui se livra devant le public à une stupéfiante démonstration de prémonition.

Le jardin du diable

(*The devil's garden*)

par ROBERT ARTHUR

Après « Un caractère négatif » (*n*° 60) *et* « Mr. Milton se met aux vers » (*n*° 67), *voici une autre des histoires que raconte, dans le club anglais dont il est l'habitué, l'inépuisable Mr. Murchison Morks. C'es une occasion de plus pour l'auteur de développer ce fantastique en demi-teintes, avec une touche de fantaisie, dans lequel il excelle.*



« A Calcutta, j'ai assisté à une scène stupéfiante, » dit Henderson, le gros fabricant de peinture qui est membre de notre club. Il revenait d'une croisière autour du monde et la racontait en détail. « J'ai vu un fakir hindou, vêtu d'un simple pagne, étendu sur une couche formée de clous pointus et soutenant sans broncher, sur la poitrine, un rocher de cinquante livres ! Il... »

— « A Bombay, » interrompit une voix mélancolique, « j'ai été le témoin d'un scène beaucoup plus étrange encore. »

Le teint d'Henderson vira au rouge brique. C'était Murchison Morks qui l'avait interrompu.

— « Ce fakir, dis-je, » poursuivit Henderson en élevant la voix, « ce fakir était étendu sur des clous pointus comme des aiguilles, soutenant toujours ce rocher sur sa poitrine. Puis, deux assistants grimpèrent sur le rocher et se mirent à sauter de haut en bas. »

— « Le fakir que je vis à Bombay, » poursuivit Murchinson Morks, « était assis dans un petit jardin, entouré de crapauds, de serpents, de lézards et de rats, dans une saleté indescriptible. De temps en temps, il prenait une longue épingle pointue et l'enfonçait entièrement dans sa main, son pied, son bras, sa jambe, la fichait profondément dans la chair de sa cuisse ou dans d'autres endroits de son anatomie.

» Chaque fois qu'il le faisait, il riait. Et, chaque fois qu'il riait, je voyais un autre homme, l'un de mes amis, tressaillir de douleur comme si l'épingle s'était enfoncée dans sa propre chair. »

— « Et alors, » dit Henderson d'une voix forte, « juste au moment où je pensais que rien de plus ne pouvait... »

— « J'appris plus tard... » (la voix de Morks avait une puissance qui submergeait les paroles d'Henderson comme s'il se fût agi des vagissements d'un nouveau-né) « j'appris que ce vieillard crasseux, sans jamais s'écarter de son jardin d'ordures, de son nid de serpents, de rongeurs et autres immondes créatures rampantes, avait tué au moins trois hommes (je veux

dire trois hommes blancs) exactement de la même manière que celle qu'il comptait utiliser pour assassiner mon ami. En s'enfonçant des épingles dans la chair, en s'inondant de fumier, en caressant, tripotant, touchant enfin ses abominables compagnons. »

Henderson émit un profond soupir. Son visage était furieux, mais il savait que ses efforts resteraient vains. Morks avait capté l'attention de tous les membres du club qui se trouvaient à portée de sa voix. Quand il en fut certain, Morks se laissa tomber dans un grand fauteuil moelleux, prit d'un air absent un verre qu'on avait posé là pour quelqu'un d'autre, et nous contempla, impassible, avec son long visage solennel.

« Mais je sais que vous ne me croirez pas si je ne vous raconte pas toute l'histoire, » murmura-t-il d'un ton désapprobateur, « donc... »

L'histoire, toutefois, ne commence pas à Bombay (dit Morks). Du moins, la partie qui me concerne et je ne vous parlerai que de celle où j'ai joué un rôle, puisque d'elle seule je puis jurer qu'elle est indubitablement vraie.

Mon récit commence aux antipodes de l'Inde, dans l'atmosphère calme et paisible du comté de Surrey, en Angleterre. J'étais allé rendre visite à l'un de mes vieux amis, John Paget, récemment promu au titre de Comte de Quimberley, et fiancé à Lucy Horrocks, l'une des plus jolies filles qui ait jamais disposé d'un revenu annuel de vingt mille livres, à son propre nom.

Etant à Londres, j'avais projeté de descendre chez Jack pour la durée d'un simple week-end. Mais je le trouvai si nerveux, si hagard, si peu semblable à lui-même, que je décidai de rester aussi longtemps qu'il le faudrait pour découvrir ce qui n'allait pas. Car quelque chose n'allait pas, c'était évident.

Je n'avais pas vu Jack depuis de nombreuses années. Lors de notre dernière rencontre, c'était un jeune homme bronzé, bien bâti, peut-être un peu survolté, mais l'un des plus beaux spécimens que l'Angleterre soit jamais susceptible de produire.

Et à présent, alors qu'il aurait dû rayonner de bonheur à la pensée d'épouser Lucy et de restituer à ses domaines ancestraux leur ancienne splendeur, il était pâle, blafard, agité de tics comme une vieille femme nerveuse, les yeux cernés et hagards. Il lui arrivait également, tout à fait à l'improviste, de sursauter violemment ; geste qu'il tentait de réprimer mais sans jamais y parvenir.

Il fallut un incident qui survint trois jours après mon arrivée pour qu'il s'effondrât et me dévoilât les raisons du changement qui s'était effectué en lui.

Nous étions en train de prendre un verre dans la bibliothèque du vieux Quimberley Hall, et Jack ajoutait au mien un soupçon de soda quand sa main tressaillit ; il lâcha le siphon et d'un mouvement involontaire, porta sa main à sa bouche.

Puis, pâle et tremblant, il se mit à marmonner quelque chose au sujet de ses nerfs ; mais je ne m'y laissai pas prendre, je lui ordonnai de tendre

la main. Son poignet portait la trace d'une minuscule piqûre d'où suintait une goutte de sang. Exactement comme si une épingle l'avait piqué. Une épingle invisible maniée par des mains invisibles.

Et, en regardant de plus près, je vis une demi-douzaine de minuscules points qui représentaient des piqûres similaires, guéries ou en cours de cicatrisation.

L'espace d'une horrible seconde, je le soupçonnai de s'adonner à la drogue. Mais le bon sens me fit rapidement abandonner mes soupçons : s'il était évident que quelque chose troublait Jack, ce ne pouvait être la drogue. Car il était précisément *en train* de faire gicler le soda dans mon verre au moment où la piqûre d'épingle — à supposer que c'en fût une — s'était produite. Et rien n'avait pu la provoquer. Absolument rien.

Quand il vit que j'avais remarqué les autres traces, Paget, d'un air penaud, me montra sa main gauche. Elle était marquée de la même manière.

— « J'en suis couvert de la tête aux pieds, » me dit-il d'une voix rauque, avec un regard de bête traquée. « J'ai vu un médecin. Un type d'Harley Sreeet. Je lui ai raconté. Il m'a cru cinglé. Ça se lisait sur son visage. Il me prenait pour l'un de ces gars qui s'enfoncent des aiguilles dans la peau rien que pour le plaisir. Il m'a écouté d'un air grave, puis il m'a donné un calmant. Un calmant ! » Il eut un rire amer. « Comme si j'imaginais... tout cela. »

Bref, pour alléger mon récit, je soutirai à Jack le reste de l'histoire sans autres difficultés. Cette histoire, d'ailleurs, était courte. Il n'était, me dit-il, de retour des Indes que depuis six mois environ. Avant la mort de son oncle, qui avait fait de lui le détenteur du titre, il travaillait à Bombay dans une banque. Il avait donné sa démission pour revenir en Angleterre vivre en comte de Quimberley, et ce... enfin cette chose qui lui arrivait, avait commencé le jour même où il était descendu du bateau.

Depuis lors, jour et nuit, il souffrait, à intervalles tout à fait imprévisibles, de ces piqûres d'épingles... ces piqûres invisibles, qui se manifestaient n'importe où, sans le moindre avertissement. De vraies piqûres d'épingles, qui faisaient réellement couler le sang. Comme celle que j'avais vue. Et qui faisaient mal. Naturellement.

— « Mais ce n'est pas ça, » me dit Jack, les traits tirés. « Entendez-moi bien : une piqûre d'épingle, ça n'est pas agréable, mais ça ne fait pas tellement mal. Si vous me disiez qu'on allait m'en enfoncer une dans la peau douze fois par jour, à intervalles réguliers, je ne m'en soucierais pas trop. Bien sûr, ça n'est pas drôle mais, quand on est un homme, on peut le supporter. Ce qui est affreux, c'est... c'est l'incertitude. »

Ses lèvres frémirent et ses yeux se firent suppliants.

« Comprenez-moi : outre le fait que je n'ose jamais aller trouver quelqu'un pour lui raconter que je suis lardé d'épingles inexistantes, maniées par quelque puissance invisible, et que je me demande, bien sûr, ce que c'est que cette puissance qui me harcèle... outre cela, il y a l'incertitude.

» Je me lève, je mange, je vaque à mes occupations, je parle à des gens, je me couche... et j'ignore toujours si, à la seconde suivante, *cela* ne va pas se produire. Quand *cela* arrive, je ne peux m'empêcher de sursauter ; bien entendu, les gens le remarquent et je ne peux leur expliquer.

» Je suis perpétuellement tendu comme un ressort et j'attends éternellement la prochaine fois. Je ne peux me détendre, je ne peux oublier, je ne peux penser à rien d'autre. Je ne peux même plus tenir à Lucy des propos cohérents... le vieux Horrocks commence à se demander si je ne suis pas un peu cinglé. Comment l'en blâmer ? Je me le demande moi-même.

» Dieu m'est témoin que je ne dors pas, que j'ai perdu tout appétit et... enfin, si ça ne cesse pas bientôt, je deviendrai *vraiment* cinglé. Parfois, déjà, il m'est arrivé d'avoir les nerfs dans un état tel que l'envie me prenait de sauter du haut d'un septième étage. »

Il se passa la main sur le front et prit le verre que je lui tendais. Je comprenais, bien sûr, ce qu'il me suggérait. Après tout, quand on peut s'attendre à chaque instant du jour et de la nuit à sentir s'enfoncer dans sa chair une épingle invisible, comment ne pas devenir nerveux et tendu ?

Et l'état de Jack empirait, visiblement. Si je ne parvenais pas à l'aider, il se pouvait que la situation se conclût par un drame. Sauter d'un septième étage, voilà une remarque qui ne ressemblait pas au vieux Jack. Pas du tout. Mais je confesse que j'étais déconcerté. C'est seulement quand il reprit la parole que je commençai de comprendre.

« Et le plus curieux, » dit-il, ayant fini son verre (Morks fit de même), le plus curieux, c'est qu'à chaque piqûre d'épingle, une image me vient à l'esprit. Une abominable image, une image écœurante. Je donnerais cher pour l'oublier, mais je n'y parviens pas. Elle continue de se présenter à moi, et chaque piqûre me la rappelle.

» C'est l'image d'un vieux fakir que j'ai vu à Bombay, le jour même de mon départ pour l'Angleterre. J'errais au hasard dans le quartier indigène, cherchant un cadeau pour Lucy, quand je me fourvoyai dans une petite allée qui menait à une sorte de square où un mur bas délimitait un jardin.

» Du moins, je suppose que l'on pourrait appeler ça un jardin. Il y poussait des plantes... des plantes maladives, d'aspect démoniaque, dont les racines plongeaient dans une épaisse couche de boue et de fumier. La puanteur était suffocante, et même les indigènes qui empruntaient l'allée passaient très vite, en détournant la tête. Et ce n'était pas le genre délicat, ces indigènes.

» Mais il y avait pire : c'était le type assis au milieu du jardin, sur une roche basse. Un fakir, je suppose, qui gagnait sa vie en mendiant. En tout cas, il avait devant lui un bol de cuivre et je remarquai que les indigènes, en passant, ne manquaient jamais, bien qu'ils se hâtâssent, de jeter quelque pièce dans le bol.

» Pourtant, je ne vis pas immédiatement le bol. Parce que, et bien que ce spectacle me donnât la nausée, je ne pouvais détacher mes yeux de ce mendiant, au milieu de son jardin diabolique. C'était un vieil épou-

vantail ratatiné, ridé comme un vieux gant. De ses yeux, on ne voyait que des lueurs noires, derrière ses paupières à demi fendues. Il était complètement chauve, et ne portait qu'un haillon autour des hanches.

» Et dans le jardin, avec lui, il avait... toute une cour. Des rats ! des lézards ! des serpents ! des crapauds ! Et tout cela rampait, se tordait, sautillait dans la boue et le fumier qui l'entouraient.

» Parfois, il tendait la main et ramassait un rat, un serpent ou un crapaud, pour le caresser. Tantôt, il levait un pied nu, le laissait reposer sur l'échine zigzagante d'un serpent ou sur la peau froide, humide, verruqueuse d'un crapaud. Tantôt, il prenait un cobra, le posait sur son estomac, sur ses cuisses, où l'animal se contorsionnait. Ou encore, un rat se mettait à courir sur ses jambes.

» Quand il n'était pas occupé à cela, il barbotait des mains et des pieds dans le fumier, autour de lui, s'en éclaboussait le corps et le laissait durcir, pour ajouter une nouvelle couche à la croûte qui devait avoir plusieurs centimètres d'épaisseur.

» Mais son dernier tour (et c'en fut trop pour moi) consistait à s'enfoncer des épingles dans la chair des bras, des jambes, des pieds, des cuisses. Et il riait en le faisant ! Il me souriait en me montrant ses gencives édentées.

» Bien sûr, j'ai déjà vu des fakirs se piquer des épingles et des aiguilles dans le corps. Qui, aux Indes, n'en a pas vu ? Mais jamais en y prenant à ce point plaisir. Pas avec cette jouissance rare et infernale qu'en retirait ce vieux démon.

» Puis, tandis que je restais là, debout, suffoquant mais incapable de détourner le regard, l'homme souleva son bol d'une manière suggestive, réclamant une obole. J'allais lui donner quelque chose, juste pour m'en aller, mais ce me fut impossible. J'étais trop malade. Je m'écartai de quelques pas en titubant, et... je vomis.

» Dès que ce fut fini, je m'enfuis à l'air pur, sentant ses yeux s'implanter dans mon dos comme des vrilles brûlantes. Mais j'étais incapable d'autre chose. C'est seulement quand le navire eut gagné le large que je pus débarrasser mes narines de cette puanteur.

» Et maintenant... » (Paget s'essuya le front) « chaque fois que *cela* arrive, je revois ce vieux fakir, assis dans son jardin d'ordures, se transformant en pelote à épingles. Et cela, c'est pire, presque, que les piqûres mêmes. Dites-moi, Morks... pensez-vous que je sois vraiment cinglé ? »

Je l'assurai qu'il ne l'était pas. Loin de là. Pour le moment, je me contentai de lui dire que, derrière ce qui lui arrivait, se cachait quelque chose de très réel et de substantiel. Et j'ajoutai que, si seulement il se sentait capable de supporter son supplice quelques jours de plus, j'aimerais faire un saut à Londres pour discuter de tout cela avec un homme que j'y connaissais et qui faisait figure d'expert dans des cas de ce genre.

Il reprit courage et, au matin, son chauffeur me conduisit à Londres.

Toutefois, je n'allai pas à Harley Steet. C'est à Soho que je me rendis. Soho, vous le savez, fait partie des bas quartiers, près des quais. Et là,

dans une petite pièce sombre avec vue sur l'eau puante, je trouvai l'homme auquel j'avais pensé.

Je lui soumis le cas de Jack, et il hocha la tête quand je lui fis part de mes conclusions. « Je connais cet homme, » dit mon ami. « Il a tué nombre de personnes. Des blancs, au moins trois que j'ai connus ou dont j'ai entendu parler.

» L'un était un lord anglais, un homme d'une extrême propreté. Le plus léger désordre de son vêtement, la plus petite tache sur sa personne lui étaient insupportables. Lui aussi rencontra ce fakir que vit votre ami et lui aussi, malheureusement, omit de lui donner de l'argent.

» La saleté de la scène lui donna la nausée. Comme votre ami, il se hâta de s'enfuir, sans jeter quelque pièce dans le bol.

» Il faisait à ce moment-là une croisière autour du monde. A peine avait-il atteint son navire qu'il commença de se sentir mal à l'aise. Il avait la sensation de n'être pas lavé, pas baigné. Il prit donc un bain, dans de l'eau très chaude et revêtit un costume et du linge propres.

» Une heure plus tard, au déjeuner, de nouveau cette sensation de n'être pas lavé prit possession de lui. Il la combattit mais, à la fin, il ne put s'empêcher de prendre un autre bain et de changer encore de vêtements. En vain. La sensation que de la boue adhérait à son corps, à ses mains, même à son visage et à sa chevelure, persistait.

» Il tenta de l'ignorer. Cela empira, au point qu'il en devint à moitié fou. Enfin, il consulta le médecin du bord. Celui-ci parla d'insolation et prescrivit des sédatifs. Ils aidèrent quelque temps mais, lorsque leur effet se dissipa, la sensation d'être sale l'envahit à nouveau. Le malheureux lutta aussi longtemps qu'il le put. Peu à peu, cependant, cela devint une obsession qui mina complètement ses nerfs et, avant que le navire eût regagné Londres, il se jeta par-dessus bord.

» Le second que j'ai connu, » continua-t-il, « était un Américain, l'un de vos compatriotes, mais qui n'aimait pas les mendiants. Par hasard, il rencontra ce même fakir et détourna les yeux, refusant l'aumône.

» A quelque temps de là, il commença d'être troublé, la nuit, par la sensation de créatures invisibles, certaines recouvertes de fourrure, d'autres écailleuses, d'autres encore froides et humides qui se faufilaient sur ses jambes. Il se réveillait et sentait contre sa peau les sèches écailles d'un serpent. Ou bien, le corps poilu d'un rat détalait sur sa poitrine.

» Inutile de dire qu'il n'y avait rien dans sa chambre. Il prit en horreur la nuit et la nécessité de dormir. Il essaya de dormir le jour, et continua de souffrir. Finalement, l'immonde sensation de toucher perpétuellement des créatures abominables et invisibles le fit sombrer dans la folie. Il se tua en essayant de leur échapper, dans l'asile où on l'avait enfermé.

» Le troisième... » (et mon ami haussa les épaules) « son histoire est sensiblement la même. A la différence que lui, à intervalles tout à fait imprévisibles, avait l'impression qu'il venait de marcher, pieds nus, dans un tas d'ordures. Ou qu'il y avait enfoncé la main. Ou bien, la nuit, en essayant de dormir, il se sentait étendu dans une mare de boue et d'eau.

» Lui aussi chercha un soulagement chez les médecins et, à lui aussi, on déclara que cela provenait des nerfs. A la fin, il se tua. Avec un revolver. Le cas de votre ami n'est pas différent, sauf en ceci qu'il se sent piqué par des épingles. Lui aussi finira par sombrer dans la folie, ou se tuera pour tenter de lui échapper. Il n'y a rien à faire. »

Mon ami haussa les épaules à la manière fataliste des Orientaux. Mais on ne me décourage pas si aisément.

— « Vous voulez dire qu'il n'existe aucun moyen de lutter ? » demandai-je.

Mon ami secoua la tête.

— « Aucun. C'est une affaire entre votre ami et l'homme de Bombay. Personne d'autre ne peut intervenir. Si votre ami était prêtre, ou fakir comme l'autre, il pourrait lui jeter un sort de puissance égale et lui imposer une trêve. Comme ce n'est pas le cas, il est condamné. A moins qu'il ne tue l'autre... ce qui pourrait être dangereux, même s'il se résolvait à le faire. »

— « Jack ne tuera jamais personne, » dis-je, vexé. « Et, bien sûr, il n'est pas prêtre. Mais je le sortirai des griffes de ce démon, coûte que coûte. »

Mon ami remplit mon verre et, lorsque je l'eus vidé, mon cerveau se mit à fonctionner.

« Ecoutez ! » m'écriai-je. « D'après ce que je sais de tout cela, le charme qui agit n'est pas strictement unilatéral, n'est-ce pas ? Je veux dire que s'il agit sur l'un, il peut aussi agir sur l'autre ? »

Mon ami acquiesça.

— « C'est vrai, » me dit-il. « Mais le Bienheureux s'est endurci par de longues années d'exercices, contre toutes les sensations. L'on ne peut rien imaginer qui le trouble. »

Je n'en étais pas si sûr, mais j'avais appris ce que je voulais, et déjà un plan se formait dans mon esprit. Je pris congé et me hâtai de retourner à Quimberley.

Je trouvai Jack sur des charbons ardents ; il m'attendait avec l'expression pathétique d'un petit garçon qui espère un cadeau mais craint de ne pas l'obtenir. Je ne lui promis rien de concret, mais je lui fis comprendre que j'avais quelque espoir de parvenir à arranger un peu les choses. Puis je lui ordonnai de revêtir le col dur le plus raide, le plus haut, le plus serré qu'il pût se procurer.

Celui que nous finîmes par déterrer était une relique des années 1900, avec un bord littéralement en dents de scie. Jack refusa énergiquement de le porter, mais je fus inflexible. Il lui fallut bien se résoudre, mais je dois admettre que les domestiques lui jetaient des coups d'œil fort étranges et s'enfuyaient dès qu'il s'aventurait hors de son appartement pour se dérouiller les jambes.

Puis j'attendis avec espoir. Jack souffrait, bien entendu, surtout que je le forçais à porter le col aussi bien la nuit que le jour, même au lit. Mais il était anglais, et il ne recula pas devant l'épreuve. Un homme de n'importe quelle autre nationalité en serait mort, j'en suis sûr.

Et, pendant quelque temps, mon système donna un résultat. Il y eut quelques piqûres le lendemain du jour où il avait mis le col, mais elles cessèrent assez brusquement. Le lendemain, il y en eut une ou deux autres, de caractère expérimental. Puis, pendant plusieurs jours, elles cessèrent complètement.

Je jubilais, et Jack reprenait appétit, quand vint l'horrible déception. Les épingles invisibles se remirent à le larder, avec une violence double, comme si la puissance à l'œuvre désirait se venger de quelque chose.

Avant même que j'aie eu le temps de concocter un autre plan il avait presque perdu l'esprit.

Mais je ne compte jamais trop sur la première idée, et j'en ai toujours une autre en réserve pour le cas où elle échouerait. Cette fois encore, je me révélai aussi ingénieux que de coutume.

— « Jack, » demandai-je après avoir longuement réfléchi. « Quelle était donc la religion de ce fakir que vous vîtes à Bombay ? Hindoue ? Musulmane ? Sikh ? Bouddhiste ?

— « Musulmane, » gémit-il. « Que vais-je faire, Morks ? Au nom du ciel, que vais-je faire ? »

— « Voici ce que vous allez faire ! » déclarai-je avec décision. « Vous allez faire vos bagages. Nous partons pour les Indes. »

Trois jours plus tard, grâce à la Compagnie des Empire Airways, nous étions à Bombay. Nous avions survolé des milliers de kilomètres de mer, de montagne et de jungle, mais je les avais à peine remarqués. Jack était trop malheureux pour s'intéresser beaucoup au décor. Je l'obligeais toujours à porter ce col dur qui attirait l'attention des autres passagers. Et le contenu de la valise qu'il portait le rendait soucieux.

Cette valise contenait une mascotte que j'avais achetée pour Jack à Londres.

— « Il vous faudra probablement mener cette bête à la laisse où que vous alliez, » lui dis-je, « pendant de nombreuses années. Aussi, autant en prendre une qui soit déjà dressée. D'ailleurs, cela vous facilitera la tâche quand vous expliquerez à Lucy pourquoi vous devez la garder avec vous la nuit dans votre chambre. »

— « Me... facilitera ! » s'exclama Jack d'une voix étranglée (car le col était plus serré que jamais). « Expliquer à Lucy pourquoi... »

Il dut s'arrêter pour reprendre haleine. Avec ce col, il ne pouvait prononcer plus de deux mots d'affilée. Mais cela marchait. Mon système nous avait de nouveau procuré quelques jours de répit. Toutefois, je ne pouvais, bien sûr, continuer de lui faire porter un col de plus en plus serré, car il aurait fini par mourir étranglé. C'est pourquoi j'espérais tant de ce voyage.

Nous arrivâmes à Bombay au milieu de la matinée. Avant midi, nous nous étions lancés à la recherche de ce fakir accroupi dans sa mare boueuse, entouré de ses crapauds, de ses rats, de ses serpents.

Jack ignorait toujours la raison de notre voyage, et je ne la lui avais pas expliqué, craignant que sa répugnance bien anglaise à l'égard des

idées nouvelles ne le mît dans l'impossibilité de me croire ou ne l'incitât à refuser de coopérer.

Nous cherchâmes pendant la plus grande partie de l'après-midi, mais nous finîmes par découvrir le fakir. Pour quelques sous, un gamin tout nu accepta de nous y conduire. A peine arrivé, il s'enfuit. Et le vieux fakir, dans son jardin immonde, leva la tête, rencontra le regard de Jack Paget et sourit hideusement.

Puis, d'un geste délibéré, il prit une longue épingle et la piqua dans la chair de son poignet.

Auprès de moi, Jack tressaillit, faillit lâcher la valise. Je vis une goutte de sang suinter de son poignet, à l'endroit exact où le mendiant s'était piqué.

Sans cesser de sourire, le vieux démon prit six autres épingles et se les enfonça, une par une, dans la chair.

A chaque fois, Jack tressaillait, sursautait, et le sang coulait au même endroit de son corps.

C'était, bien entendu, la vengeance que le vieux fakir exerçait sur lui pour le punir de ne pas lui avoir fait l'aumône. Et c'était horriblement efficace... efficace et simple. J'avais soupçonné la vérité avant d'aller voir mon ami de Soho, et deviné, dans les grandes lignes, comment le système fonctionnait. Il avait confirmé mon hypothèse.

J'ignore tout du mécanisme précis mais, d'une manière ou d'une autre, le vieux mendiant parvenait à établir une relation psychique entre lui et tous ceux à qui il voulait du mal. Vous avez tous entendu parler des relations curieuses qui existent entre les jumeaux : si l'un tombe malade, l'autre l'imite, même s'il se trouve à des kilomètres de là. C'était un peu ça. A la différence que, dans le cas qui nous occupe, le fakir pouvait faire ressentir à ses victimes exactement ce que lui-même sentait au moment où il entrait en contact avec eux.

L'on peut dire qu'il parvenait à transmettre ses propres sensations, qu'il forçait ses sujets à les capter et à les éprouver. Bien entendu, ça n'était pas si simple et j'expose le système dans ses grandes lignes, mais cela vous donne une idée de la manière dont ce système fonctionnait.

Ainsi, à Bombay, tout au long de ces derniers mois, un mendiant, se rappelant à l'occasion John Paget, entrait en contact avec lui et s'enfonçait une épingle dans la chair. Avec ce résultat qu'à des milliers de kilomètres de là Jack tressaillait, sursautait et serait lentement devenu fou si je n'étais pas arrivé.

Naturellement, il avait opéré de la même manière sur les personnes dont mon ami m'avait parlé. Connaissant intuitivement les faiblesses qui leur étaient propres, il en avait joué.

Bien sûr, il s'était endurci. Mais vous parviendrez peut-être à vous faire une idée des sentiments de ses victimes simplement en imaginant...

A présent, en face de nous, il s'enfonçait des épingles dans la peau et Jack tressaillait à chaque piqûre. Mais, comme je l'ai dit, le système n'était

pas unilatéral. S'il forçait Jack à éprouver ce que lui-même ressentait, il ressentait aussi ce que Jack éprouvait. Vous me suivez ? Si Jack, à ce moment-là, s'était fiché une épingle dans le bras, le vieux l'aurait également senti. Œil pour œil. Seulement, il ne s'en souciait guère tandis que Jack en devenait fou.

Vous commencez maintenant de comprendre pourquoi j'obligeais Jack à porter le col dur. Si la civilisation a mis au monde quelque chose de plus insupportable qu'un col dur amidonné, je ne sais pas ce que c'est. Et, raisonnai-je, s'il existait quelque chose qui pût forcer ce vieux mendiant hideux à interrompre ses exercices et à y réfléchir à deux fois, c'était la sensation de porter un col dur beaucoup trop serré, que Jack lui transmettrait chaque fois qu'il entreprendrait de le tourmenter.

Donc, comme vous le savez, mon système avait donné quelque résultat. A présent, à chaque piqûre, les yeux du vieux fakir s'exorbitaient et son sourire s'estompait, comme si un col invisible serrait sa gorge décharnée. Mais il jouait le jeu. Il savait supporter une épreuve. Il avait l'habitude d'être mal à l'aise, et il durerait beaucoup plus longtemps que Jack.

Aussi, avant que Jack ait pu réaliser ce qui lui arrivait, je jouai notre carte maîtresse. « Ouvrez la valise, Jack, » ordonnai-je froidement. « Prenez Elsie dans vos bras et caressez-la. »

Elsie était la mascotte que j'avais achetée à Londres. Jack obéit machinalement. Il ouvrit la valise et souleva Elsie. Elsie était toute blanche, propre, très coquette. Admirablement dressée, elle savait marcher sur ses pattes de derrière, épeler son nom, faire la culbute. Je m'étais beaucoup attaché à elle mais, j'ignore pourquoi, Jack ne semblait pas partager mes sentiments. Toutefois, il obéit aux ordres. Il serra fermement Elsie dans ses bras et la caressa.

Et je sus alors que nous avions gagné. Le vieux mendiant s'interrompit brusquement dans son geste ; il s'enfonçait une épingle dans la cuisse. Il frissonna et tendit les bras. Il barbota frénétiquement dans la boue, comme pour effacer la sensation que lui transmettait Jack en train de caresser Elsie.

Il s'étouffa, marmonna quelque chose en aparté et perdit l'équilibre en descendant de son rocher. Il bafouilla à notre adresse quelque horrible injure, et je me penchai sur la palissade qui retenait prisonniers ses serpents et ses crapauds.

— « Vu ? » demandai-je. « Et attention : si vous recommencez vos petites histoires, vous savez ce que fera mon ami. Il la prendra dans ses bras et la caressera. Et vous la sentirez. Chaque fois que vous essaierez de le tourmenter avec vos épingles infernales, *vous la sentirez.* »

Je ne sais si le misérable me comprit ou non, mais il se précipita en hurlant dans sa hutte... C'était, devais-je apprendre plus tard, la première fois en vingt ans qu'il s'éloignait de son jardin. Et, portant Elsie, Jack me suivit, triomphal. Jamais plus ces épingles invisibles ne le tourmentèrent, je peux vous l'assurer.

Il y eut toutefois une légère anicroche. Lucy Horrocks rompit ses

fiançailles. Jack finit par épouser une charmante fillette du Sussex, qui ne se rebellait pas si violemment à la pensée de voir Elsie, au bout de sa laisse, l'accompagner partout et partager leurs nuits dans leur chambre.

***

Ayant fini, Morks promena autour de lui un œil inquisiteur. Le silence suivit la conclusion de son récit... un silence que la voix d'Henderson rompit brutalement.

— « Et qu'était-ce donc que cette Elsie dont le contact, même par personne interposée, provoquait un tel délire chez ce vieux fakir ? » demanda-t-il d'une voix grinçante. « Voilà quelque chose que vous avez oublié de nous dire. »

— « Oh ! vraiment ! » s'exclama Morks, innocemment. « Mais, naturellement, je pensais que vous aviez deviné. Vous comprenez, le vieux fakir était mulsuman, de surplus très dévôt, et il observait fort strictement les principes de sa religion. S'il ne voyait rien à objecter aux rats ou aux serpents, pour Elsie c'était une autre affaire. Elsie était une très jolie — du moins, c'est mon avis — une ravissante petite truie admirablement dressée.

» Ai-je entendu quelqu'un proposer un autre verre ? »

(*Traduit par Elisabeth Gille.*)

Le Phénomène

par ROBERT ANTON

LE Génie de service emmenait les cinq mille Crétins dont il avait la garde. Il n'était pas content. Il avait dû interrompre un travail passionnant concernant les relations espace-temps pour s'occuper de leur « éducation ». C'était son tour, comme il n'y avait qu'un Génie pour cinq cents Crétins — proportion normale et régulière depuis un siècle.

Les Crétins le suivaient, dociles. Ils marchaient en rangs de dix, baveux, goitreux, gardés par les Elites : des hommes à six ou sept doigts, dont la crise épileptique serait évitée par des piqûres données avant l'excursion.

Ils s'approchaient du bâtiment.

— « Halte ! » fit le Génie.

Les Crétins s'arrêtèrent net.

« Vous entrerez par groupes de cinquante. Vous ne parlerez pas. Vous le regarderez. Vous le regarderez bien. »

C'était idiot. Le Génie ne croyait pas du tout à la théorie de Flexton, d'après laquelle les gènes peuvent être influencés par la vue d'un objet ou d'un individu.

« Regardez le Phénomène ! »

Le Phénomène se tenait sur une estrade. Il n'avait ni goitre ni la moindre excroissance et son corps était net de toute anomalie, il ne bavait ni ne louchait.

Il bricolait. Le Génie ne savait pas quoi. Certainement rien d'extraordinaire.

Le haut-parleur répétait sans cesse : « Regardez-le bien. Il est le dernier homme normal. Ni un Crétin ni un Génie. Il est tout simplement dans l'état physique et psychique de l'Homme d'avant l'époque des expériences nucléaires. Regardez-le bien. Vos arrière-petits-fils lui ressembleront peut-être, si vous le regardez bien. Imprégnez-vous de sa forme, de ses mouvements. C'est le dernier homme normal sur la Terre. »

Les Crétins défilaient en silence.

« Regardez-le bien, regardez-le bien ! » hurla le haut-parleur. « Comme on ne fait plus d'expériences nucléaires, la quantité de Strontium 90 et de Calcium 14 n'augmentera plus. On espère qu'au cours des siècles ces toxiques disparaîtront de l'atmosphère. Regardez-le bien. Peut-être, vos arrière-petits-fils... »

Les Crétins bavaient, boitaient, gloussaient et défilaient docilement. Ils ne regardaient qu'à peine, ils ne comprenaient rien, rien...

« Temps perdu, » pensa le Génie de service. « Les Crétins ne comprennent rien. Ils ne comprendront jamais. Ils n'ont jamais rien compris. Ni avant ni après les expériences nucléaires. »

L'homme normal, le Phénomène, ne s'occupait pas d'eux. Le Génie le haïssait. Non seulement parce qu'il perdait son temps à cause de lui. Mais aussi parce que c'était lui, l'homme normal, l'homme indifférent, qui avait été à l'origine de ce monde de cauchemar.

Prudence et célérité...

(The Dreistein case)

par J. LINCOLN PAINE

Depuis le lancement du premier Spoutnik, les Soviets continuent — avec la même apparente facilité — de distancer les Américains dans le domaine de l'exploration de l'espace. On a beaucoup écrit sur les causes de ce retard des U.S.A. : routine administrative, rivalités inter-armes, spécialisation technique trop compartimentée, etc. Nous avons nous-mêmes publié dans « Fiction » *un article à ce sujet :* « Pourquoi nous avons perdu la course au satellite », *par G. Harry Stine (n° 51).*

Cette situation toujours présente fait l'objet de cette courte nouvelle satirique sous forme de dossiers. Et celle-ci a d'autant plus de sel si l'on sait que son auteur — signant d'un pseudonyme — est un savant américain, connaissant par expérience le dédale où s'enlisent les relations entre les chercheurs et le gouvernement.



Institut de Recherches Supérieures
CAMBRIDGE, *Massachusetts,*

Cambridge, le 2 août 1961.

Monsieur le Président des Etats-Unis,
La Maison Blanche,
WASHINGTON, D.C.

Monsieur le Président,

On vient de me communiquer le manuscrit de récents travaux de mon collègue, le Professeur Otto Hauck, de Pretoria (Af.). Ses découvertes me portent à croire que, dans un proche avenir, les savants seront vraisemblablement capables de neutraliser les forces de la gravitation. Il ne fait aucun doute que, si les nouvelles découvertes de Hauck sont développées et appliquées, d'immenses possibilités d'exploration spatiale et de développement des missiles vont se présenter.

Cet événement me paraît requérir toute l'attention et, au besoin, l'action rapide de l'Administration. Mes collègues locaux m'ont prié de porter ces faits extrêmement significatifs à l'attention des autorités gouvernementales compétentes. En conséquence, je crois qu'il est de mon devoir de vous soumettre les faits scientifiques en question, que vous trouverez en annexe sous mémorandum séparé.

Il est bien entendu que mes collègues et moi-même vous offrons tous nos services en ce qui concerne le développement futur de cette découverte.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Président, l'assurance de mon respectueux dévouement.

Egbert DREISTEIN.

MAISON BLANCHE,
Bureau de l'Assistant Spécial du Président.

Le 16 août 1961.

Au Secrétaire de la Défense.

Ci-joint copie de lettre du Professeur Egbert Dreistein. Soumettez-moi un projet de réponse. Dans le style poli. Entre nous, cela veut-il dire quelque chose ?

Grant QUINCEY.

*
* *

MEMO INTER-SERVICE

DATE : 2 *septembre* 1961.
REF. : *CPT*-201/1.

EXP. : *Le Secrétaire.*
DEST. : *Colonel T. Lee, OPS.*

Préparez réponse à la pièce annexe. L'Institut de Recherches Supérieures est-il sous contrat avec le Département de la Défense ? Donnez-moi les chiffres de leur budget pour les trois années fiscales écoulées.

*
* *

MEMO INTER-SERVICE
reservé à l'usage officiel

DATE : 29 *juin* 1962.
REF. : *CPT*-201/179.

EXP. : *Colonel T. Lee, OPS,*
DEST. : *M. le Secrétaire.*

Les faits, objet de votre mémo CPT-201/1 du 2 septembre 1961, ont été soumis à une Commission Ad Hoc Inter-Armes composée d'Officiers Supérieurs. Les membres de la Commission ont conclu qu'il n'y avait aucune suite à donner.

Les points de vue individuels étaient les suivants :

I. — L'Armée de terre estime que la gravitation ordinaire n'est pas encore pleinement comprise, et ne voit guère d'intérêt dans l'extension éventuelle des études du domaine de l'anti-gravitation.

II. — L'Aviation avait procédé à des recherches à petite échelle sur l'anti-gravitation, à un niveau ULTRA-SECRET. Cependant, étant donné l'impossibilité d'appliquer ce concept aux systèmes d'armement actuels, seule une Faible Priorité a été accordée à ces recherches.

III. — La Marine a recommandé une Haute Priorité pour les recherches sur l'anti-anti-gravitation, sous le nom en code de « PLOP ».

Les dossiers du Département de la Défense ne font aucune mention de facilités accordées à l'Institut de Recherches Supérieures. Le Professeur Dreistein n'en a jamais fait la demande. Etant donné la nature épineuse de la question de l'anti-gravitation, le projet ci-joint de réponse au Professeur Dreistein a été établi aussi clairement que le permet le secret de la Défense.

La Commission n'a été d'accord que sur un seul point : il ne faudrait point encourager le Professeur Dreistein. Une Sous-Commission Permanente a été instituée ; son rôle sera d'agir de façon similaire, afin d'expédier promptement les cas posés par toute suggestion future de la part de membres de la communauté scientifique.

*
* *

DÉPARTEMENT DE LA DÉFENSE,

Bureau du Secrétaire.

Le 2 juillet 1962.

DEST. : *M. l'Assistant Spécial du Président,*

Référence à votre demande du 16 août 1961, veuillez trouver, ci-joint, un projet de réponse au Professeur Egbert Dreistein.

La réception de la lettre du Professeur Dreistein a provoqué le réexamen du statut de la recherche anti-gravitationnelle au Département de la Défense. Les prochaines allocations budgétaires évaluées pour ce type de recherches ne permettent pas de poursuivre les projets qui étaient en cours. En conséquence, je viens d'ordonner leur cessation.

Frank WATT.

*
* *

MAISON BLANCHE
Bureau de l'Assistant Spécial
du Président.

Washington, le 5 juillet 1962.

M. le Professeur Egbert Dreistein,
Institut de Recherches Supérieures,
CAMBRIDGE, *Massachusetts.*

Monsieur le Professeur,

Le Président m'a donné instruction de répondre à votre lettre du 2 août 1961. Nous vous remercions de votre communication et pouvons vous assurer que la question a été examinée avec soin par les organismes gouvernementaux appropriés.

Votre sentiment patriotique a été vivement apprécié, et le Président reçoit toujours avec intérêt les idées stimulantes de cet ordre.

Recevez, Monsieur le Professeur, l'expression de ma considération distinguée.

Grant QUINCEY.

* * *

MOSCOU, 5 août 1964. — *Un porte-parole soviétique a annoncé aujourd'hui qu'une station spatiale porteuse d'un équipage a été installée comme satellite orbitant autour de Mars et qu'elle observe actuellement les conditions d'atterrissage sur cette planète.*

Cet exploit est dû aux découvertes révolutionnaires du Professeur Otto HAUCK, anciennement en Afrique du Sud, et résidant dorénavant en Union Soviétique. Trois Prix Lénine lui ont été décernés pour ses travaux...

* * *

MAISON BLANCHE

Maison Blanche, le 6 août 1964.

M. le Professeur E. Dreistein,
Institut de Recherches Supérieures,
CAMBRIDGE, *Massachusetts.*

Cher Monsieur le Professeur,

Mes conseillers me signalent que vous vous êtes intéressé antérieurement à la question de la recherche anti-gravitationnelle. En raison de la grave situation où se trouve notre Gouvernement à la suite de l'annonce de Moscou en date d'hier, je vous demande de diriger un Projet en Haute Priorité dans ce domaine.

Si vous voulez bien venir à Washington au début de la semaine prochaine, une réunion sera arrangée avec les Représentants des services militaires et le Bureau Central de la Sécurité, lesquels seront à même de vous communiquer quelques éléments historiques sur les travaux du Professeur Hauck.

Personnellement j'espère, en ma qualité de Président, que vous-même et vos collègues réussirez à surmonter le problème provoqué par ces nouvelles conjonctures critiques.

Veuillez agréer, Monsieur le Professeur, l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

Horatio CALVIN.

(*Traduit par P.J. Izabelle.*)



Les marchands de sable

(*The sandmen*)

par J. T. McINTOSH

L'Ecosse a sa personnalité littéraire propre. Elle a même son magazine de science-fiction personnel, « Nebula ». *Elle a également produit nombre d'écrivains de science-fiction, dont notre ami MacIntosh, que nous n'avions pas revu depuis bien longtemps dans les colonnes de* « Fiction » (1). *Dans la présente nouvelle, il examine le problème toujours fascinant de la communication avec des intelligences non humaines. Même en admettant la plus grande bonne volonté des deux côtés, des malentendus sont possibles. Mais de tels malentendus ne sont pas nécessairement tragiques. Celui que MacIntish nous présente a même un côté nettement burlesque.*

L'ATTERRISSAGE promettait d'être un désastre.

Vic ignorait ce qu'était la planète, et même sa situation exacte ; mais cela n'avait aucune importance : ils étaient obligés de se poser. Si, par le plus grand des hasards, quelqu'un survivait à l'atterrissage, il serait temps de s'inquiéter des conditions de vie à la surface.

Derrière lui, Eileen fredonnait « Voi che sapete », du *Mariage de Figaro.*

— « Tes canots de sauvetage seront prêts à temps ? » demanda-t-il, par-dessus l'épaule.

— « Ils sont prêts, » dit Eileen. « Naturellement, tu ne me croiras pas, si je te dis qu'ils sont au point. Après tout, je ne les ai jamais vérifiés que cinq fois. »

Vic ne répondit pas. C'était à cause d'une erreur d'Eileen qu'ils allaient s'écraser. Ce que Vic en disait avait moins d'importance que ce qu'Eileen ressentait. Elle ne s'était pas complètement effondrée, mais il était clair qu'elle avait perdu toute confiance en elle. Elle était perpétuellement sur la défensive, non parce qu'on l'attaquait, mais parce qu'elle pensait qu'on aurait dû le faire.

— « Ça fait six fois, maintenant, » dit Eileen.

— « O.K., » dit Vic. « Je suppose que ça doit suffire. »

— « Je m'étais trompée, les cinq premières fois. »

Vic ne répondit pas. Mais ça ne suffisait pas à Eileen. Il lui fallait rebondir sur sa planche à clous.

— « Tu vas vraiment confier ta vie à quelque chose que j'ai fait ? »

---

(1) Voir : « *Une chance sur trois cents* » (nº 14) ; « *Une chance sur mille* » (nº 15) ; « *Brebis galeuses* » (nºs 16 et 17) ; « *Les sélectionnés* » (nº 21) ; « *Les talents* » (nº 28) ; « *La main tendue* » (nº 37) ; « *Les moutons et les loups* » (nº 46).

— « Les canots n'ont pas tellement d'importance, » dit Vic. « Je me confie aux bras des dieux, pas aux tiens. As-tu eu le temps de jeter un coup d'œil sur cette planète, entre tes six vérifications ? »

— « Je pense qu'on peut y vivre, » dit-elle. « Mais ne fais pas attention à ce que je pense. Je parie que j'ai tort, comme d'habitude. »

— « Ça suffit, Eileen, » dit Vic, en se retournant pour la regarder.

Elle rougit, pleinement consciente de se conduire en imbécile, mais sans pouvoir s'en empêcher.

— « Tu ferais mieux d'entrer dans ton canot, » dit-il. « Il nous reste à peu près trois minutes. »

Eileen détacha sa ceinture, défit le premier bouton de sa tunique et s'arrêta.

— « Même si nous devons mourir dans trois minutes, » dit-elle, sans le souffle, « j'aimerais mieux que tu ne me regardes pas me déshabiller, si ça ne t'ennuie pas... »

Vic haussa les épaules et se retourna vers les commandes. Dans le verre d'un cadran, il vit une minuscule Eileen quitter sa salopette, et se glisser dans l'un des deux canots de sauvetage. Elle avait retrouvé assez de souffle quelque part pour fredonner « Una voce poco fa », du *Barbier de Séville.*

Les femmes, sur un astronef, n'ont que deux attitudes à prendre. Ou bien elle traitent les baisers comme des poignées de mains et font l'amour comme on s'embrasse, ou bien, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, elles s'efforcent de croire qu'elles ne sont pas femmes, après tout.

Il lui vint une idée intéressante : si lui et Eileen en réchappaient et trouvaient la planète vivable, Eileen pourrait difficilement continuer à faire semblant de n'être pas une femme.

« Una voce poco fa » cessa soudain, quand Eileen referma le canot sur elle.

Vic n'attendit pas plus longtemps. Il jeta un dernier coup d'œil aux commandes, se déshabilla, entra dans l'autre canot, et mit le tube respiratoire entre ses lèvres.

A l'instant précédant l'écrasement, le tube s'arracherait à sa bouche, et le contenu du canot se transformerait en une gelée des plus remarquables, faisant l'office de vingt mille coussins.

Une fois le calme revenu, et il reviendrait à la fin, le canot relâcherait doucement Vic et Eileen, ou ce qu'il en resterait, les laissant découvrir s'il restait de l'air respirable dans la cabine de contrôle.

Les canots ne contenaient aucun anesthésique. Les essais avaient prouvé que c'était perdre plus de vies humaines qu'on n'en sauvait. Dans son canot, Vic était entièrement conscient, privé pourtant de l'ouïe, de la vue et de l'odorat, dans l'attente du naufrage.

L'attente dura des vies entières. Ils n'atterriraient jamais.

Les jours, les années, les siècles passèrent.

Et enfin, alors qu'il avait cessé d'y croire, le tube s'arracha à ses lèvres, et le petite monde de Vic explosa.

*
* *

On ne lui laissa pas le temps de penser. Le rideau se leva en un éclair.

Il était dans une rue animée, où, avec cinq millions d'autres personnes, il était poussé, bousculé, pressé en avant. Sa première impression : la chaleur, la chair nue, les couleurs vives, et *l'immensité*.

Il ne savait pas ce qui s'était passé cinq minutes auparavant. Les cinq minutes précédentes n'avaient jamais existé. Sa vie venait de commencer, bang, donnée une fois pour toutes.

Dieu seul sait ce qu'il était censé être : rétameur, tailleur, soldat ou marin...

Il s'arrêta une seconde, essayant de s'orienter. Une seconde seulement.

Une épaule dure le bouscula de tout son poids. Vic chancela et faillit tomber.

Il retrouva son équilibre, se retournant avec colère.

Un homme le toisait, un homme énorme, torse nu, et armé d'un lourd fouet.

— « Allez, marche, mon vieux, » dit l'homme au fouet sans méchanceté. « La prochaine fois que j'aurai à te le dire, ce sera avec ça. » Il fit un geste avec son fouet.

Vic avait envie de lui dire d'aller jouer ailleurs. Quelque chose l'en empêcha : le bon sens.

Un homme qui n'existait pas encore cinq minutes auparavant n'était pas en mesure de discuter la réalité. Une réalité sous forme d'énormes gardes-chiourme armés de fouets. Une réalité sous *n'importe quelle* forme.

A tant que faire, un homme qui n'existait pas cinq minutes auparavant n'était pas en mesure de discuter l'imaginaire. Ce que cette situation paraissait bien être.

Il était clair qu'il vivait dans une sorte de rêve. Même si autour de lui tout était aussi réel qu'il le paraissait, c'était quand même un rêve : le sien ou celui de quelqu'un d'autre.

Le rêve d'un producteur de films, par exemple.

Les gens étaient bronzés, mais de race blanche. Leurs vêtements étaient négligeables, et ce qu'ils en portaient n'était pas là où Vic s'attendait à le voir. La rue était pavée de grandes dalles de pierre. Les maisons et les bâtiments qui la bordaient étaient vastes et propres et d'une blancheur éblouissante.

Pas de voitures, pas de charrettes, pas d'animaux, rien que des hommes, des femmes et des enfants à pied, tous poussés dans la même direction par d'énorme gardes-chiourme aux fouets de cuir.

Bien que tout, autour de Vic, semblât réel, tout manquait de définition. La scène était un peu floue. Vic ferma les yeux une ou deux fois et secoua violemment la tête, mais la scène refusa de se mettre au point.

Quelqu'un, derrière lui, fredonnait « Stridono lassù », de *Paillasse*. Vic tourna la tête.

Il ne la connaissait pas. Mais d'où lui venait l'idée qu'il aurait dû ? Elle était très jolie, mais, plus important encore, seule, dans cette multitude, elle n'était pas floue. Une apparition à trois dimensions sur un fond à deux dimensions.

3-D était bien le mot. Comme les autres femmes, elle était vêtue de morceaux d'étoffes hétéroclites : ils recouvraient ce que les femmes montrent d'ordinaire sur n'importe quelle plage, tout en découvrant ce qui, même à la plage, reste soigneusement couvert. La pensée l'effleura que ces vêtements auraient pu être conçus pour une autre race que la sienne.

— « Où sommes-nous ? » lui demanda-t-il après l'avoir laissée le rattraper.

Elle s'arrêta de chanter.

— « Je ne sais pas, » dit-elle, troublée.

— « Bon Dieu, vous devriez savoir où nous sommes ! »

— « Alors, vous devez le savoir aussi, » rétorqua-t-elle, « et j'aimerais bien que vous me le disiez. »

Voilà qui n'avançait pas Vic.

Par-dessus tout, il aurait voulu s'arrêter pour réfléchir. Il était sûr que s'il pouvait seulement s'asseoir quelque part et considérer les choses, tout lui reviendrait. Mais lui et la fille étaient toujours poussés en avant et Vic n'avait nul désir pressant d'attirer l'attention des gardes.

— « Comment vous appelez-vous ? » demanda-t-il.

— « Allura, » dit-elle, après un silence. « Et vous ? »

Quelle question.

— « Oh ! Jack, je pense, » dit-il. « Attention, voilà notre chance. »

Droit devant eux s'ouvrait une allée sombre dont les vagues de la foule pressée battaient l'entrée. Vic saisit le bras d'Allura et la guida vers le bord du courant.

Arrivés à l'entrée de l'allée, il la tira derrière lui et ils plongèrent.

Ils se trouvèrent dans une vaste cour fraîche. Vic se détendit avec joie. Pour la première fois depuis son entrée dans le rêve, il avait du temps pour penser.

Il entreprit de le gaspiller.

— « Dites donc, ce costume que vous portez n'est pas seulement indécent, mais aussi tout simplement hideux, » remarqua-t-il.

Allura baissa les yeux et se raidit de surprise. Vic interpréta les gestes frénétiques qui suivirent comme un essai pour se couvrir. Vic réalisa soudain ne pas savoir lui-même comment il était habillé. Il regarda, et sa surprise fut aussi grande que celle d'Allura.

Quelque chose siffla dans l'air, et Allura hurla, abandonnant toute autre préoccupation que celle de la douleur qui lui brûlait le dos. Deux secondes plus tard, Vic hurla aussi sous la morsure du fouet. Il ne se savait pas capable de hurler, mais il le fit. Il se rejeta en arrière.

Allura s'était effondrée par terre, ignorant tout, sauf la torture de son dos.

— « Lève-toi, » dit le garde avec indifférence, en la poussant du pied.

Moins à cause de la blessure d'Allura que de sa propre douleur, Vic se jeta sauvagement sur le garde.

Il ne l'atteignit jamais.

*
* *

Le rideau se leva comme un éclair.

Vic était à Brooklyn, New York, pour la première fois de sa vie. Pourtant, il savait très bien ce qu'il y faisait. Il allait trouver un homme nommé Rudy Scheiner. Lorsqu'il le verrait, il se montrerait amical et inoffensif ; puis Scheiner lui tournerait le dos ; alors, Vic l'abattrait.

Vic ne savait pas pourquoi il devait tuer Scheiner, il savait seulement qu'il le ferait. Cela suffisait. Il savait ce qu'il devait faire, et comment le faire, et qu'il en était capable. Sans en connaître les motifs, il connaissait la situation.

Vic avait l'impression de ne pas toujours avoir eu cette chance. Quel soulagement que les choses soient si faciles, si simples. Ce n'était pas réel, bien sûr. Ça ne pouvait pas l'être. On ne traverse pas sans hésiter une ville inconnue vers une maison qu'on ne connaît pas, pour tuer un inconnu.

C'était une situation, tout simplement, une situation sans explication, sans raison, sans cause, sans conséquence.

Vic quitta l'ascenseur et tourna à gauche dans le couloir. Au moment d'appuyer sur la sonnette de l'appartement 47, il hésita, vaguement troublé.

En y repensant, il ne se souvenait pas de l'immeuble, du hall d'entrée ni de l'ascenseur. Il secoua la tête avec impatience. L'immeuble, le hall ou l'ascenseur ne l'intéressaient pas : pourquoi s'en souviendrait-il ?

Il pressa le bouton, et la porte s'ouvrit.

Sa mâchoire tomba et il resta ébahi comme s'il n'avait jamais vu de femme de sa vie.

Elle n'aurait pas dû être dans le tableau. Elle n'avait pas le droit d'être là. Elle n'avait pas de rôle, la mise en scène ne la mentionnait pas. Autant trouver une vendeuse de cigarettes dans *Macbeth*. Elle portait un pyjama léger, très léger ; elle avait noué sous sa poitrine une petite veste blanche en principe, mais trop transparente pour être d'une couleur quelconque, et le pantalon était du même tissu brumeux.

— « Rudy est là ? » demanda-t-il.

Elle attendait qu'il parle.

— « Il ne m'a pas parlé de vous, » dit-elle. « Après tout, je ne fais jamais qu'habiter ici. »

Mais le plus inattendu, c'est qu'il la connaissait.

— « Il n'aurait pas pu vous parler de moi, » dit Vic prudemment, « parce qu'il ne savait pas que je viendrais le voir.

Elle haussa les épaules et fit un pas de côté. Comme il la suivait à travers le salon, elle chantait doucement : « Du bist wie eine Blume », de Schumann.

— « Rudy est dans son bain, » dit-elle par-dessus l'épaule. « Il n'en a pas pour longtemps. »

Elle parlait et se comportait comme la maîtresse de Rudy Scheiner, ce qu'elle était censée être. Mais Vic savait que c'était faux, aussi faux que sa démarche, que son maintien, que sa façon de s'habiller, que le nom qu'elle lui donnerait quand il lui demanderait :

— « Comment vous appelez-vous ? »

— « Qu'est-ce que ça peut vous faire ? » répliqua-t-elle, se laissant

tomber sur le divan, le visage contre le tissu. « Qu'est-ce que je suis pour vous ? »

— « Une rose portant un autre nom, » répliqua-t-il, « et dont le parfum est moins suave. » (1)

— « Oh ! ce n'est tout de même pas ma faute si je suis obligée... » commença-t-elle, pleine de rancune.

— « A quoi êtes-vous obligée ? »

— « Vous m'accusez toujours de tout, depuis que... »

— « Depuis quoi ? » questionna Vic une fois de plus, mais toujours sans résultat.

— « J' m'appelle Margo, » dit-elle d'un ton maussade.

— « Margo comment ? Est-ce trop vous demander que d'inventer encore un nom ? »

— « Vous êtes dingue, » dit-elle, et elle détourna la tête, comme si cela concluait la conversation.

Vic s'approcha d'elle.

— « Comme les choses se présentent, » murmura-t-il, « je me demande ce qui se passerait si... »

Il glissa les mains sous elle, le long de ses côtes, et la releva aisément, la retournant dans le même mouvement. Il lui prit la taille et leurs lèvres se rencontrèrent.

Oui, elle était réelle, sans l'ombre d'un doute. Sa chair était chaude, sèche et ferme, et lui faisait tout l'effet qu'on pourrait imaginer.

Margo ne se débattit pas. Cela le surprit. Une des choses dont il était certain c'était qu'elle devait se débattre quand on l'embrassait. Quand *n'importe qui* l'embrassait.

— « Laisse-moi, » murmura-t-elle, démentie par tout son corps et ses bras eux-mêmes. « Laisse-moi. Rudy... »

Vic la reposa doucement sur le divan. Oui, Rudy.

Il fallait être complaisant envers les folies à trois dimensions. Il ne suffisait pas de dire : ceci ne peut pas être vrai, donc ce n'est pas vrai, et je peux l'ignorer. Il avait au moins appris cela.

De plus, comment séparer le réel de l'imaginaire ? Un homme en train de rêver et le sachant pouvait fort bien être tué par un homme debout près de son corps endormi.

— « Que veux-tu à Rudy ? » chuchota Margo.

— « Quelle importance ? »

— « Ça pourrait en avoir, » dit-elle d'un ton expressif, « *après...* »

Voilà qui était intéressant.

Mais Vic n'eut pas le temps d'y penser, car Rudy choisit ce moment pour se manifester, petit, gros et chauve.

Rudy n'avait pas de visage. Ni rien qui lui en tienne lieu. Il était tout simplement en blanc, comme une enveloppe sans suscription.

---

(1) Allusion aux vers célèbres de Shakespeare :
« What's in a name ? that which we call a rose.
By any other name would smell as sweet. »
(*Roméo et Juliette*. Acte II, scène 2.)

— « Salut, Rudy, » dit Vic, s'approchant de lui. « J'ai quelque chose pour toi. »

Derrière Vic, Margo fredonnait tranquillement « Ich liebe dich », de Grieg.

Comme Rudy n'avait même pas de visage, il n'y avait pas de raison pour ne pas lui tirer dans le dos, comme prévu.

Pourtant, Vic ne put s'y résoudre. Il frappa plutôt Rudy à la tempe avec la crosse de son revolver, et Rudy se recroquevilla paisiblement. Vic se tourna vers Margo.

— « Tu parlais de ce qui se passerait après, » remarqua-t-il.

— « Tu devais lui tirer dans le dos, » dit-elle, intriguée.

— « Eh bien, je ne l'ai pas fait, » dit Vic. « Quelle importance ? »

Apparemment, ça n'avait pas d'importance. Elle ne se souciait pas plus que lui de Rudy-sans-visage. Elle ne lui jeta même pas un regard. Comme Vic la reprenait dans ses bras, elle fredonnait de nouveau « Ich liebe dich ».

*
* *

Non, les astérisques ci-dessus n'ont pas la signification qu'on leur prête d'ordinaire.

Vic avait conscience d'avoir été volé, sans savoir qui lui avait volé quoi.

Il ignorait d'où il venait, ce qu'il y faisait, et même s'il y faisait quelque chose.

Il se frayait un chemin à travers une incroyable forêt de serre, qui ressemblait à un paysage de Vénus tel qu'on se le représente, mais qui de toute évidence n'était pas Vénus.

Trempé de sueur dans la chaleur humide et poisseuse, il se dit qu'un homme qui voyait des choses qui n'existaient pas ne pouvait pas exister, était complètement fou, et qu'il était le seul à être normal.

De savoir que des tas de dingues avaient la même impression ne l'aidait pas beaucoup. Malgré ses efforts, il avait du mal à croire qu'il était fou.

Bon, très bien ; supposons alors qu'il soit sain d'esprit. Un homme sain, affligé d'hallucinations (si les termes ne se contredisaient pas) devrait pouvoir contrôler les choses dans une certaine mesure. Il devrait pouvoir influencer les événements selon son désir, voir ce qu'il voulait voir.

Vic abattit un rideau de hautes herbes fumantes d'humidité et se trouva nez à nez avec une jeune femme.

Sans savoir s'il devait rire ou pleurer, il sentit qu'une de ces deux réactions s'imposait. La femme avait une beauté toute naturelle et portait, avec le même naturel, un corsage rayé et un short ultra-court.

— « Grâce au ciel, je vous retrouve ! » haleta-t-elle. « La base est détruite. Les tarentules géantes sont en train de dévorer les ... »

— « Pour l'amour du ciel, » s'écria Vic. « Laisse tomber les tarentules géantes. Tout ce fatras est peut-être dans le scénario, mais tu n'es pas obligée de me le ressortir, n'est-ce pas ? »

— « J'aurais dû le savoir, » dit-elle amèrement. « Tu vas dire que tout est de ma faute. »

— « Rien n'est de ta faute. Je t'ai juste demandé de laisser tomber les tarentules géantes. Comment t'appelles-tu, cette fois-ci ? »

— « Cette fois-ci ? » s'exclama-t-elle.

— « Aucune importance. Dis-moi ton nom. »

— « Carol Jones. Je ... »

Il lui prit le bras. Elle haletait toujours, et tremblait de peur. Il ne lui en voulait pas. Les tarentules géantes n'existaient pas, bien sûr, mais leur seule idée la terrifiait, comme une femme peut être terrorisée par une souris imaginaire.

— « Ne t'inquiète donc pas pour les tarentules, » dit-il d'un ton apaisant. « Si elles te poursuivent, je me gonflerai, et je soufflerai et je les ferai disparaître comme le grand méchant loup les maisons des petits cochons. Il faut que nous nous expliquions, toi et moi. »

Elle était confuse, effrayée, et prête à s'enfuir.

— « En assumant que nous sommes sains d'esprit, » dit Vic, « ou tout au moins que je le suis, mon cœur (pour toi, je ne sais pas : tu as l'air réelle, mais rien ne me garantit que tu sois normale), nous devrions nous sortir de ce... ce... »

Il se tut.

« Voilà le hic, » médita-t-il. « Qu'est-ce que c'est ? Pas un rêve. Non, pas un rêve. »

Il regarda son corsage rayé. Il pouvait voir les raies bleues, la matière du tissu, les fils eux-mêmes, les mouvements qui l'agitaient. Ça ne ressemblait pas à un rêve. Pas à un rêve ordinaire.

— « Supposons... » murmura-t-il, « suppose que ce soit quelqu'un, qui nous inflige tout cela ? »

Carol changea soudain de contenance. Une lumière semblait se faire en elle.

— « Oui, » dit-elle lentement. « Supposons que ce soit quelqu'un. Il devrait y avoir une raison à cela, n'est-ce pas ? »

— « Ça semble logique, » convint Vic.

— « Une punition ? » suggéra-t-elle. « Une punition pour une faute que nous aurions commise ? »

— « Pour la n^{ieme} fois, » dit Vic exaspéré, « ça, c'est oublié, en ce qui me concerne. Tu as fait une bourde, très bien. J'en ai fait aussi, et plus que toi, parce que j'ai vécu quelques années de plus que toi. Tu n'as commis que cette seule erreur pendant tout le voyage, et c'est juste notre guigne... »

Sa voix s'éteignit, car il ne savait plus de quoi il parlait. Carol non plus.

Il y eut un silence. Carol commença à fredonner doucement : « N'est-ce plus ma main », de *Manon*.

— « Quoi d'autre, si ce n'est pas une punition ? » dit Vic.

— « Une cure ? »

— « Mais nous venons de décider que nous sommes sains d'esprit. »

— « Alors une espèce de test ? » dit-elle, pensive.

— « Qui nous testerait ? A quel sujet, dans quel but ? »

Cela les arrêta. L'idée du test était certainement plus vraisemblable que les autres. Mais qui les testait, où, pourquoi, dans quel but, et comment ?

Ils ne pouvaient même pas émettre une hypothèse.

— « Je ne pense pas que ce soit prudent de nous attarder ici, » dit-elle, mal à l'aise. « J'ai le pressentiment que cette fois quelque chose va nous arriver. Quelque chose de désagréable... »

Tout en parlant, elle tourna la tête.

Elle hurla.

Suivant son regard, Vic sentit la panique le gagner, mais il prit le bras de Carol, et ne la laissa pas s'enfuir. Elle se débattit. Il la prit dans ses bras, et lui fit faire face à l'horreur qui approchait.

— « Carol, » dit-il d'un ton pressant. « Elles ne sont pas vraiment là. C'est impossible. Regarde encore. Essaye de... »

Une idée le frappa.

— « Carol, de quelle couleur sont-elles ? » exigea-t-il.

— « Marron, » murmura-t-elle.

— « Moi, je les vois bleues ! » s'exclama-t-il. « Combien y en a-t-il ? »

— « Quatre. »

— « Sept, » corrigea-t-il. « Quelle grandeur ? »

— « Trois mètres. »

— « Les miennes en ont au moins quatre. Carol, nous sommes dans le même rêve, mais nous ne pouvons même pas nous mettre d'accord. Tu comprends ? C'est... »

— « Mais elles approchent toujours, » cria Carol, se débattant frénétiquement.

— « Mais non, » dit Vic. « Pas vraiment. Elles ne peuvent pas nous faire de mal, Carol. »

Il avait tort. Les tarentules géantes les déchiquetèrent et ne firent d'eux qu'une bouchée.

*
* *

Le rideau se leva une fois de plus. Cette fois-ci, il était emmitouflé dans une tenue polaire, se frayant un chemin dans la neige.

Chaque fois, il en savait un peu plus. Vaguement, il réalisait qu'il s'agissait d'un épisode fantastique entre beaucoup. Et, sans se souvenir des épisodes précédents, à chaque fois il savait un peu mieux ce qui se passait.

On le testait, on l'examinait, on le traitait. Mais qui, ou pourquoi, il n'en avait toujours aucune idée.

Il savait que chaque situation était irréelle, tout en contenant des éléments réels.

Il aurait bien voulu savoir si les voyages dans l'espace existaient réellement. Si la terre où il vivait n'avait pas conquis l'espace, il devait admettre que c'étaient des hommes, des psychiatres humains qui l'examinaient.

Auquel cas il était certainement fou.

Si, cependant, les hommes s'étaient réellement risqués jusqu'aux planètes,

jusqu'aux étoiles, il se pouvait qu'il fût testé, examiné, manipulé, analysé par une race étrangère, capable de le faire rêver sur commande.

Les marchands de sable des enfants de la Terre.

Des êtres intelligents capables de lui faire voir ce qui n'existait pas et de lui faire oublier tout ce qu'ils voulaient qu'il oublie.

Eh bien, si c'était le cas, il y avait peut-être moyen de les battre à leur jeu.

Peut-être pourrait-il contrôler ses rêves.

Au-delà de cette crête, se dit-il, il allait trouver un astronef. Une petite fusée qui l'emmènerait loin de ce monde.

Il se la représenta, la construisit en esprit, tout en continuant sa marche pénible.

Il arriva sur la crête ; et la fusée était là, toute pareille à celle qu'il avait imaginée.

Mais à la place du triomphe, il ne ressentit que le doute et l'incertitude.

Avait-il réellement *créé* cette fusée, ou avait-il su, d'une façon ou d'une autre, qu'elle ferait partie de ce rêve ?

Comment en être certain ? Il ne pouvait être certain de rien. De toute façon, si c'était un astronef, il ne lui restait qu'une chose à faire.

Il descendait la pente, sans hâte, avec précaution. A mi-chemin de la fusée, il craignit soudain de la voir s'évanouir en fumée, ou garder sa distance de telle façon qu'il ne puisse jamais l'atteindre, si longtemps qu'il marche.

Rien n'arriva. Il atteignit la fusée, grimpa dans le sas, atteignit la salle des commandes et se débarrassa de ses vêtements encombrants.

Sans perdre de temps, il se prépara à décoller. Tout fonctionna à merveille.

Une demi-heure plus tard, il avait décollé.

En deux heures, il était loin dans l'espace.

Ce n'est qu'alors qu'il réalisa la sottise, la futilité de ce qu'il venait de faire.

Une fusée construite en rêve ne pouvait être qu'une fusée de rêve. Il ne pouvait pas plus s'échapper dans cette nef fantôme, qu'un prisonnier retrouver sa liberté en fumant de l'opium.

Même réalisable, le contrôle de ses rêves ne le menait à rien. Ce qu'il devait contrôler, c'était la réalité.

De plus, il y avait la fille. Il ne se rappelait ni son nom ni son visage. Mais il savait qu'elle existait, et qu'elle avait les mêmes ennuis que lui.

Il devait retourner la chercher.

Comment se réveille-t-on d'un rêve particulièrement réaliste ?

Comment trouver la vérité dans un monde que l'on sait être entièrement imaginaire ?

Vic eut une idée. Il fit le tour de l'astronef.

Aucune surprise. Mais quantité de merveilles.

Les tuyaux d'aération, dans cette fusée qui ne connaissait qu'à peine

la gravitation, et donc la pesanteur, étaient le produit d'années d'expérience. Le contrôle de l'humidité ambiante n'était pas seulement efficace, mais aussi étonnamment simple, un labyrinthe de condensation auprès duquel le radiateur d'une voiture était gigantesque, maladroit, et terriblement compliqué. Chaque poignée d'amarrage était précisément là où l'on en avait besoin, comme si des générations d'astronautes avaient fourmillé en chute libre par tout le navire, pour les ajuster juste en nombre voulu, et chacune à une place déterminée à un millimètre près.

Personne n'aurait pu *imaginer* une telle fusée, sans en connaître intimement une autre, toute semblable.

Et aucun être *non humain,* si intelligent fût-il, n'aurait pu la fabriquer.

Donc, les voyages dans l'espace étaient une réalité, même si cette fusée ne l'était pas. Vic n'avait pu l'imaginer que parce qu'il en avait connu d'autres, réelles celles-là.

Et cela rendait plus vraisemblable la théorie de Vic : qu'il était examiné en rêve par les marchands de sable d'un monde inconnu.

La fille, alors, devait être un autre membre de l'équipage, prisonnière elle aussi des marchands de sable.

Mais que pouvait-il *faire ?* Tous deux devaient reposer dans un abri pressurisé quelque part, pendant qu'ils croyaient trébucher dans la neige, décoller en astronef et subir toutes ces choses absurdes qui avaient dû se passer dans d'autres rêves fous.

Vic prit la parole :

— « Je pense que vous pouvez m'entendre et me comprendre. Je sais que je suis toujours quelque part à la surface de votre monde. Je sais qu'il y a aussi une fille... »

Il se tut. Rien ne se passa. C'était fou de parler de cette façon, seul dans un astronef, à des millions de kilomètres de tout.

Le plus vraisemblable était que les marchands de sable allaient sonder tout ce que lui et la fille savaient, pour les détruire ensuite, à moins qu'ils ne connaissent un moyen de les mettre en conserve pour un usage ultérieur.

— « Votre race et la mienne n'ont rien en commun, » dit Vic, se demandant si c'était vrai. « Libérez-nous, et nous ne rapporterons chez nous que ce que nous savons de vous *maintenant.* N'attendez pas que nous en sachions trop pour que vous puissiez nous relâcher. »

La fusée frémit autour de lui. Celui qui contrôlait le rêve se montrait nerveux. A moins que ce ne fût Vic. Il dut maîtriser un malaise passager avant de pouvoir continuer.

Il ne continua pas. Soudain, il comprit que les marchands de sable ne le comprenaient pas. Il parlait dans le vide.

Il avait l'impression de parler au téléphone, quand la ligne est coupée. Inutile d'essayer de communiquer avec les marchands de sable de cette façon.

Cette pensée le mit mal à l'aise. S'il ne pouvait même pas leur parler...

Il voyageait dans un astronef inexistant. Si la fusée n'existait pas, son impression de voyager dans l'espace n'était donc qu'une impression. Pour-

tant, il se sentait horriblement mal à l'aise à l'idée que la fusée pourrait disparaître tout d'un coup.

Avant toutes choses, il voulait quitter le vide de l'espace, réel ou imaginaire.

Il fit retourner la fusée vers son point de départ. Il ne distinguait aucun détail de la planète qu'il rejoignait. C'était une planète sans visage.

*
* *

Soudain, et sans transition, Vic quitta les rêves. Comment le sut-il ? Il le savait.

Il ne voyait rien, ne sentait rien, n'entendait rien. Un instant atroce, il pensa que la fusée s'était désintégrée, le laissant seul dans l'espace.

Presque en même temps, pourtant, il réalisa que ce qu'il respirait était de l'air. Et, tendant l'oreille, il s'entendit respirer.

Mais, plus important encore, il entendit quelqu'un d'autre respirer.

Comme au cinéma pendant une panne. La bobine de rêves était peut-être terminée, et le projectionniste occupé ailleurs.

Soudain, il réalisa l'importance de cet épisode.

Cette fois, il se rappelait tout ce qui s'était passé. Il se souvenait de la séquence des esclaves, de l'épisode de Brooklyn, de la folle séance vénusienne, du décollage dans la neige. Il savait qu'Allura était Margo et Carol. Il la soupçonnait d'être quelqu'un d'autre, ni Allura, ni Margo, ni Carol.

Il voulut l'appeler par son nom, certain qu'elle était près de lui, dans l'obscurité. Dix secondes frénétiques durant, il essaya de se rappeler son vrai nom.

Puis, ce fut trop tard. Il tourna la tête. La lumière l'attirait, aveuglante.

*
* *

A la fois l'extase et l'agonie, l'extase insupportable et l'agonie intolérable. C'était plus que physique, et pourtant plus animal que ce qu'il pouvait imaginer. La violence en était merveilleuse et terrifiante ; la sérénité en était infiniment désirable, et pourtant douloureuse et brûlante.

C'était l'incomparable prouesse d'une forme de vie se haussant sans cesse vers le spirituel, et l'effroyable échec d'une forme de vie sans cesse rabattue et enchaînée à une vie animale.

C'était le sexe.

Chaque femme qui ait jamais vécu, qui ait jamais été aimée, et chaque homme aussi. C'était chaque naissance, chaque désir de procréer. L'amour le plus noble et le plus haut qui ait jamais existé était là, et le sadisme le plus laid et le plus bas.

Le temps n'existait pas, dans ce rêve. D'un seul coup, en une seule fois, Vic aima toutes les femmes qu'il puisse jamais aimer, toutes les femmes attendant l'amour. Il les possédait toutes : il n'était pas seulement Vic, il était tous les hommes.

Il aimait toutes les femmes, était jaloux de toutes les femmes, et de tous

les hommes. Il en haït certains, et d'un coup d'œil aveuglant, il comprit combien l'amour et la haine étaient proches : comme les deux faces d'une médaille.

La perversion était là aussi, la laideur qui rend le normal si beau.

Pourtant, au centre même de ce tourbillon de sexe si fort, si doux, si pur, si douloureux, si pervers, il réalisa, peut-être pour la première fois, combien il y avait plus dans la vie que le sexe. Toute cette vaste scène frénétique n'était qu'un petit coin de la grande fresque. Il l'apprit par la grandeur des choses qu'il y chercha en vain.

Mais ce qui était certain, c'était que cette vision était un chef-d'œuvre, quel qu'en fût l'auteur.

Le rêve s'effaçait déjà ; et il s'efforça de s'y accrocher, de le retenir.

En vain.

*
* *

Quelqu'un chantait « Gretchen am Spinnrade ». Du moins, il en avait l'impression ; mais chaque fois qu'il tendait l'oreille, le son s'évanouissait.

On le déposa doucement sur le sol de la chambre des commandes. Du coin de l'œil, il distingua une activité fiévreuse. Il tourna la tête.

Une fille nue essayait frénétiquement de ne plus l'être. Elle tira sur son pantalon, laissant du même coup sa tunique dériver loin d'elle ; et au geste qu'elle fit pour la rattraper avant qu'elle ne soit emportée jusqu'au coin opposé de la pièce, son pantalon tomba de nouveau ; elle se concentra alors sur le pantalon, laissant aller la tunique pour l'instant.

— « Du calme, » dit Vic. « Moi aussi, je suis en costume d'Adam. »

Cela ne réconforta aucunement Eileen. Elle essaya de lui tourner le dos, ce qui est plutôt difficile en chute libre, et il s'écoula bien trente secondes avant qu'elle ne s'organise, rattrape sa tunique et arrive à l'enfiler.

Vic avait eu tout le temps nécessaire pour sentir la différence entre les rêves et la réalité.

Moins embarrassé qu'elle par sa nudité, il se retourna avec précaution, et enfila ses vêtements.

— « Ils nous ont laissés partir, » dit-il émerveillé. « Ils nous ont laissés partir ! »

Eileen, habillée maintenant, pouvait concentrer son attention sur autre chose.

— « Peut-être, » dit-elle. « Voyons s'il reste du carburant et si les moteurs marchent. »

Vic voyait bien maintenant qu'Eileen était Allura, et Margo, et Carol. Elle n'était pas aussi jolie qu'elles, mais pouvait l'être si elle essayait.

Il se souvenait des rêves. Il n'avait pas aperçu un centimètre carré de la planète, ni aucun de ses habitants.

— « Nous avons dû passer leur examen, » murmura-t-il. « A moins que nous ayons si pitoyablement échoué qu'ils nous aient trouvés inoffensifs. De quoi te souviens-tu, Eileen ? »

— « Je me souviens que l'accident était de ma faute, » dit-elle d'un ton lugubre. « Je l'avais oublié, pour un temps. »

— « Bon Dieu, y a pas de chance que tu l'oublies ! » dit Vic. « Ce que tu as, c'est un complexe de culpabilité. Laisse tomber, veux-tu ? Il y a des choses plus importantes. »

— « Plus importantes ? » demanda-t-elle, incrédule.

— « Bien sûr ; et avant de discuter ce qui nous est arrivé, il y a une question très importante qui demande à être réglée. »

Il la prit dans ses bras.

Il s'était attendu à voir Margo se débattre, mais elle ne l'avait pas fait. Eileen ne se débattit pas non plus. Elle naquit à la vie entre ses bras, comme Galatée.

Plus tard, ils inspectèrent l'astronef. Ils le trouvèrent effroyablement endommagé, ce qui n'avait rien pour les surprendre, et réparé de façon à être aussi bon que neuf.

Aussi bon que neuf ; pas meilleur. Tout avait été restauré dans son état primitif. Ce qui suggérait que les Marchands de Sable étaient de bons mécaniciens, mais pas nécessairement des savants hors pair.

— « Quand j'esquinte une fusée, » dit Eileen, « je le fais vraiment à fond. Il devait en rester à peu près 0,5 %, après l'atterrissage. »

Vic la reprit dans ses bras. Obscurément, il devinait les bases de son complexe de culpabilité.

Le mieux que Vic pouvait faire pour elle était de la convaincre qu'elle était née pour être une femme désirable et non un matelot super-efficient.

— « Je n'arrive pas à comprendre ces tests, » dit Vic d'un ton rêveur, tenant toujours Eileen entre ses bras. « Du diable si je sais ce que nos réactions à ces situations folles ont bien pu leur apprendre. Nous n'y jouions pas un rôle important, nous n'avions pas de choix à faire... »

— « Encore faudrait-il que ce soient des tests, » dit Eileen sans chercher à se dégager, « et, de toute façon, nous ne connaissons rien aux mœurs d'une autre race. Leurs tests n'en ont pas forcément l'air pour nous. »

— « C'est vrai, » dit Vic. « Et ils n'en avaient vraiment pas l'air. C'étaient des situations, soit, mais fixes, presque statiques. Pas de problèmes à résoudre. »

Tout en parlant, ils revinrent au poste de commande.

Dès l'entrée, Vic aperçut quelque chose qu'ils avaient négligé : un morceau de papier sur le mur. Il le prit.

C'était de l'anglais, tracé d'une écriture étrange, mais lisible.

Le parcourant rapidement, Vic le déchiffra d'un ton monotone :

— « Nous ne voulions pas nous laisser voir... nous ne sommes pas de la même race, bien que vous puissiez nous dire humanoïdes... nous ne pensions pas que nos deux races aient beaucoup en commun, mais nous avions tort. Nos processus mentaux se sont révélés semblables... »

Il cessa de lire à voix haute, pour pouvoir parcourir la note plus rapidement.

— « Qu'est-ce qu'ils disent ? » supplia Eileen avec impatience.

— « Il semble qu'ils aient toujours eu l'intention de réparer notre fusée et de nous renvoyer comme ils l'ont fait, » dit Vic, essayant d'en lire plus, tout en résumant ce qui précédait. « Ils n'ont pas eu à nous faire passer

de *tests ;* ils possèdent un moyen de noter tout ce qui se trouve dans un esprit, tout comme nous procédons à nos enregistrements sur disques. Nous étions inconscients quand ils nous ont trouvés, et ils nous ont aidés à le rester pendant qu'ils procédaient aux réparations... »

— « Tu veux dire... qu'ils n'ont jamais eu l'intention de nous faire rêver ? Mais c'est impossible. »

— « Nous tenons à nous excuser de notre erreur involontaire... Nous aurions dû nous douter que vos esprits seraient capables de transformer nos concepts, dont nous étions sûrs que vous ne sauriez les comprendre, en d'autres, plus familiers... »

Il se tut de nouveau, pour continuer de lire.

Et soudain, il éclata de rire.

— « Oui, ils ont bien raison : nos races sont différentes, » dit-il. « Ils n'ont jamais eu l'idée de nous détruire, ou de nous causer du tort. Ils nous ont simplement mis à l'abri pendant qu'ils réparaient la fusée. Cette lettre contient des excuses pour les tortures morales que nous avons pu souffrir. »

— « Les rêves ? »

— « Ce n'étaient pas des rêves. »

— « Quoi alors ? »

— « Pendant qu'ils réparaient notre fusée, » dit lentement Vic, « ils nous ont laissés dans une... euh... » Il relut la phrase : « ... dans ce que vous appelleriez une *galerie de tableaux.* »

(Traduit par Catherine.)



Le peuple du silence

par PIERRE VERSINS

Le premier homme sur la Lune est pour demain, la science permet de l'affirmer. Cette même science nous indique que, sur la surface morte de notre satellite, ce premier homme ne rencontrera rien d'hostile, nulle forme de vie, ne se heurtera à aucun ennemi. Mais il existe peut-être un ennemi plus insidieux, et qui ne se montre pas...



« VOUS irez sur la Lune. Il faut savoir pourquoi ils deviennent tous fous. S'il y a un homme au monde à pouvoir résister à l'emprise, c'est vous, Ronald Stevens. Vous avez trente-deux ans, vos nerfs sont à toute épreuve, votre force est colossale, rien, m'entendez-vous ? Rien ne peut, rien ne doit vous abattre. Il n'y a aucune raison pour que vous échouiez. Chacune de vos missions a été un succès. Vingt-trois hommes aliénés définitivement, c'est plus que la Compagnie n'en peut supporter. Il faut que cela cesse. L'espace doit être conquis. Vous réussirez, je suis persuadé de cela. Vous ne pouvez pas, vous, échouer. Et votre récompense sera grande. »

— « Bien, monsieur. »

— « La Lune est déserte, absolument déserte. Il n'y a personne là-haut, il n'y aura que vous. Convainquez-vous bien de ceci. S'il y avait des êtres sur la Lune, nos appareils les auraient détectés immanquablement. »

— « Je sais, monsieur. »

— « Donc, vous ne risquez rien. Le danger, si danger il y a, ne peut provenir que de vous. Gardez votre cerveau à l'abri de ces miasmes qui ont détérioré l'esprit de vingt-trois hommes. Et découvrez quels sont ces miasmes qui peuvent s'infiltrer à travers même un casque hermétiquement clos, quelle est cette folie qui nous guette là-haut. Dès que nous le saurons, nous aurons gagné la partie. »

— « Oui, monsieur. »

— « Vous demeurerez vingt-huit jours seul. Le temps d'une lunaison, il faut cela pour envisager toutes les éventualités. Vous agirez comme doivent agir les envoyés sur la Lune, vous explorerez les environs de votre sphère, vous marcherez, vous courrez, enfin, tout ce que vous pourrez. Puis, vous reviendrez et nous aurons vaincu l'espace. Vous aurez vaincu le seul obstacle, le premier obstacle et les hommes ne vous oublieront pas. Vous

nous aurez ouvert la route. Vous. Allez, Ronald Stevens. Je ne vous souhaite pas bon courage car je sais que vous n'en manquez pas. Mais vous aurez peut-être besoin de chance. Bonne chance, Stevens. »

— « *Merci, monsieur. Au revoir, monsieur...* »

*
* *

Les vingt-trois qui sont devenus fous. Cette curieuse sensation. Il n'y a pas de raison. Dieu ! Que c'est morne et désolé. Je n'aurais jamais imaginé cela. J'ai beau avoir vu tous les documents. De la suie, c'est de la suie dans quoi je marche. De la suie que mes pas éparpillent. Un sol trop meuble sur lequel restent les marques de mes devanciers. Vingt-trois qui ont perdu la tête. Et criblé de la vérole des meteorites. Pauvre Lune, tu en fais, une tête ! Tu n'as pas très beau visage, il faut le dire. Allons. Il faut marcher, a dit le patron. Et faire tous les gestes que les hommes doivent faire. Ne pas rester comme une taupe enfouie, rencoigné dans la sphère. Il faut faire semblant de prospecter, semblant de travailler, semblant de vivre, pour que toutes les conditions soient remplies. Et si dans vingt-huit jours. Cette bizarre sensation déja connue. Une caricature d'un déja connu mais oublié. Et si dans vingt-huit jours je ne suis pas cinglé, je ne saurai pas pourquoi les autres le sont devenus. Et si je suis devenu fou, je ne pourrai dire pourquoi. Fichu boulot. Allez, allez, Ronald Stevens, marche devant toi, avance, marche, tu es seul sur cette grosse boule idiote, vieille idiote qui radote dote dote. Une bizarre sen. C'est drôle, pas bon courage, non, mais bonne chance. Il s'y connait, le vieux. Pas bon courage, bonne. Sensation étrange. Je la connais, mais je ne la reconnais pas. QU'EST-CE QU'IL Y A ? Il n'y a rien, idiot ! Le peuple du silence, ça n'existe pas. Rien que moi, Ronald Stevens qui marche, marche, marche et se baisse, ramasse des cailloux et fait des ricochets sur cette suie qui garde toutes les empreintes. Un peu de vent ne ferait pas de mal en déblayant toute cette poussière millénaire. HE LA ! Et des trous, des traitres trous, heureusement pas très profonds. Du vent ? Du vent sur la lune ? Crétin. Il n'y a rien sur la lune que toi. Et des idées dans ta tête, dans ta tête a toi, dans toi. Tout le danger viendra de toi, Ronald, a dit le vieux. Il n'y a aucune raison pour que vous échouiez. Parbleu, non ! Sauf que vingt-trois hommes sont devenus fous, sans raison. Sans raison ? Sans raison. A moi de découvrir cette raison, cette raison inexistante. Jamais été aussi seul de ma vie. La solitude ? Non, ce n'est pas ça. L'espace doit être conquis, Ronald Stevens. C'est pour cela que je jette des pierres. Rien

NE PEUT, RIEN NE DOIT VOUS ABATTRE. RIEN NE PEUT. RIEN NE DOIT. IL FAUT. VOUS DEVEZ. JE VEUX BIEN, MOI. D'AILLEURS, TOUT VA TRÈS BIEN, IL N'Y A PAS DE RAISON POUR QUE ÇA CESSE D'ALLER BIEN. SI JE ME PARLAIS A HAUTE VOIX, HISTOIRE DE.

— « HELLO !

HELLO !

HELLO !

Hello !

Hello !

Hello !... »

IMBÉCILE ! C'EST MALIN. TON CASQUE QUI RÉSONNE COMME UNE BOITE VIDE. COMME S'IL N'Y AVAIT MÊME PAS TA TÊTE DEDANS. ET ÇA RÉSONNE, ÇA RÉSONNE ! C'EST PAS DES COUPS A FAIRE ! SI TU RECOMMENCES, JE TE FOUS MON PIED AU. DRÔLE. TRÈS DRÔLE ! TRÈS TRÈS DRÔLE ! TU N'AS A T'EN PRENDRE QU'A TOI. QUI VA ? HEIN ? QUOI ? QUI VA LA ?

Il se retourne brusquement et chancelle. Pas encore accoutumé à la pesanteur moindre.

IL N'Y A PERSONNE. IL NE PEUT Y AVOIR PERSONNE. VIDE, VIDE. C'EST UN MONDE MORNE ET VIDE COMME TA TÊTE GRELOT. J'AI ENTENDU. TU N'AS RIEN ENTENDU. IL N'Y A PERSONNE QUE MOI, SUR LA LUNE, RONALD, RONALD STEVENS. TU ES TOUT SEUL. DE QUOI AURAIS-TU PEUR ? QUI ? MOI, PEUR ?...

— « HA ! HA ! HA ! HA !

HA ! HA ! HA ! HA !

Ha ! Ha ! Ha ! Ha !... »

AH NON ! NE RECOMMENCE PAS. SI TU AS PEUR, ARRANGE-TOI POUR QUE ÇA NE DÉPASSE PAS. CETTE BOITE HERMÉTIQUE RÉSONNE TROP. JE NE M'Y FERAI PAS. PARBLEU ! SI L'ON EST DEUX, ON PEUT SE PARLER DE L'UN A L'AUTRE AVEC LES MICROPHONES. ÇA NE DOIT PAS TELLEMENT RÉSONNER. EVIDEMMENT, IL N'Y A PAS D'AIR DEHORS POUR TRANSMETTRE LES SONS. POUR LES ASSOURDIR, LES TUER. ALORS, ILS RESTENT ENFERMÉS DANS LE CASQUE, AVEC VOUS, A TOURNER EN ROND AUTOUR DE MON VISAGE. NOTERAI CELA, DE RETOUR A LA SPHÈRE. ÇA DOIT ÊTRE IMPORTANT. ET. QUOI ? HEIN ? NON ! ENCORE ?...

Il fait tout un tour sur lui-même.

AURAIS JURÉ QU'ON M'AVAIT EFFLEURÉ LE COU. SI C'EST ÇA, LA FOLIE, LEUR PEUPLE DU SILENCE. BEN, MON VIEUX. TU TE RENDS COMPTE, VIEUX STEVENS ? IL N'Y A PERSONNE, ICI. QUE TOI. LE PEUPLE DU SILENCE, FOUTAISE ! DES MIASMES DE FOLIE QUI RODENT DANS MA TÊTE ET C'EST TOUT, ET C'EST TOUT !

ET C'EST TOUT !

ET C'EST TOUT !

Et c'est tout !

OH ! LA LA ! QUELLE PLAIE ! JE VAIS RETOURNER A LA SPHÈRE. IL FAUT QU'ILS TROUVENT UN MOYEN DE CANALISER CES VIBRATIONS. SI ÇA DOIT DURER VINGT-HUIT JOURS, J'AI PAS FINI D'EN VOIR. MAIS DE LA A LA FOLIE, IL Y A LOIN. TRÈS LOIN, RONALD STEVENS. QU'EST-CE QUE ? CE N'EST RIEN. IL N'Y A QUE MOI, LA SPHÈRE ET LA SUIE ET LA LUNE. LA SPHÈRE, LA SUIE ET MOI SUR LA LUNE. LA LUNE SOUS LA SPHÈRE ET LA SUIE ET SOUS MOI. LA LUNE SOUS LA SPHÈRE ET MOI DEDANS. J'AI DU ALLER PLUS LOIN QUE JE NE CROYAIS. SANS FATIGUE. ON NE SE REND PAS COMPTE. ON PÈSE MOINS, ON A MOINS D'EFFORT A FAIRE, ALORS, ON MÉSESTIME LES DISTANCES. OH ! MAIS J'AI ENCORE DE L'AIR, BIEN ASSEZ. CE N'EST PAS MOI QUI ME LAISSERAI PRENDRE.

Et brusquement, de loin, ce qui était présent et se précise. Des pas, des pas géants qui ébranlent le sol. Loin derrière, mais ils se rapprochent. Ont attendu qu'il se sente un peu las. Il se retourne. Ils sont derrière encore. Il se retourne d'une pièce. Ils sont toujours derrière. Où qu'il jette les yeux, les pas géants seront toujours derrière lui. A menacer son dos. Et ils ébranlent tout son corps. Des élancements douloureux. C'est un pas déhanché, irrégulier, un coup profond, un coup moins fort. Il s'accélèrent. Il tourne sur lui-même. Et ça résonne sous le casque, ça résonne ! Une cathédrale est moins emplie des grandes orgues ! Ils s'accélèrent, se rapprochent. Il tourne. Ils se dérobent, se rapprochent par-derrière, par-derrière, toujours par-derrière. Pourquoi ne se montre-t-il pas, le peuple du silence, qui fait un tel bruit, un bruit assourdissant, un bruit discontinu, désordonné de légions en marche, de pas qui ébranlent la Lune et son corps et la suie et la sphère ? Pourquoi est-il toujours derrière comme un lâche ? Il tourne, il voudrait voir tous les points à la fois. Le peuple du silence est là, derrière, proche, prêt à le saisir à la gorge et à le terrasser.

RONALD ! RONALD STEVENS ! VOUS NE POUVEZ PAS, VOUS, ÉCHOUER ! LE PEUPLE DU SILENCE. PEUPLE DU SILENCE. PEUPLE DU SILENCE. QUI A INVENTÉ ÇA ? L'UN DES VINGT-TROIS OU UN JOURNALISTE EN MAL DE. HHHO !...

Il tourne, il tourbillonne sur lui-même.

PEUPLE DU SILENCE ! PEUPLE ! PEUPLE !

Et l'homme seul, seul sur la Lune, s'affale dans la suie en sanglotant, dans le bruit énorme des pas qui l'enserrent, se roule dans la suie, voudrait la mordre, hurle, hurle, hurle ! dans le fracas assourdissant de son cœur qui s'affole et rythme exactement le bruit des pas du peuple du silence.

La vraie chose à faire

(*The real right thing*)

par HENRY JAMES

L'œuvre d'Henry James dans le domaine de la nouvelle commence enfin à pénétrer tardivement en France. Déjà, il y a quelque temps, les éditions Pierre Horay avaient publié un premier recueil de ses récits, sous le titre de « L'image dans le tapis » (1). *Aujourd'hui, ce sont les éditions Albin Michel qui s'apprêtent à faire paraître un nouveau et important recueil, composé de douze nouvelles et portant le titre de la première d'entre elles :* « Le dernier des Valerii ».

C'est l'une des histoires composant ce recueil que nous vous offrons ci-dessous en « avant-première ». Elle représente un exemple de la manière d'Henry James dans le conte surnaturel : une suggestion à peine effleurée de l'existence d'un règne de l'invisible, et des contacts de ce règne avec notre monde réel. C'est cet art tout de nuances, sondant profondément le secret des cœurs, évitant à tout prix la recherche du spectaculaire, qui a permis à Henry James d'écrire un des meilleurs romans de la littérature fantastique, cité par nous à plusieurs reprises dans « Fiction » *:* « Le tour d'écrou », *qui fut édité en France avant la guerre.*



I

TROIS mois à peine s'étaient écoulés depuis la mort d'Ashton Doyne, quand George Withermore fut pressenti au sujet de la rédaction d'un « ouvrage ». La demande émanait directement de ses éditeurs — lesquels avaient été, bien davantage encore, ceux de Doyne — mais il ne fut pas surpris d'apprendre, au cours de l'entrevue qu'ils lui proposèrent, que la veuve de leur défunt client avait exercé sur eux une certaine pression pour la prompte publication d'une biographie de son époux. A la connaissance de Withermore, les rapports de Doyne avec sa femme avaient formé un chapitre spécial, dont la rédaction se révélerait délicate pour le biographe ; mais le sentiment de ce qu'elle avait perdu, et aussi de ses propres manques, s'était manifesté chez la pauvre femme dès les premiers jours de son deuil, assez pour que tout observateur tant soit peu initié s'attendît de sa part à une attitude réparatrice, une façon presque exagérée de défendre les intérêts d'un nom illustre.

George Withermore sentait qu'il faisait partie du clan des initiés.

(1) Voir critique de cet ouvrage dans notre numéro 59.

Pourtant, il s'ébahit d'apprendre qu'elle l'avait désigné comme la personne entre les mains de qui elle placerait le plus volontiers les éléments d'un livre.

Ces éléments — journaux intimes, lettres, memoranda, notes, documents divers, — étaient sa propriété et entièrement sous son contrôle, sans aucune condition attachée à cette portion de l'héritage ; en sorte qu'à présent elle se trouvait libre d'en user à sa guise, ou même pas du tout. Quant à savoir quelles eussent été les intentions de Doyne, s'il avait eu le temps de prendre ses dispositions, l'on ne pouvait se livrer qu'à des conjectures. Sa mort avait été trop prématurée, trop soudaine. Par malheur, les seules volontés qu'on lui eût jamais entendu exprimer restaient muettes sur ce point. Sa vie s'était brisée tout net, voilà, et la fêlure déchiquetée avait besoin d'être limée. Withermore se savait très proche du disparu, mais sentait tout aussi vivement sa propre obscurité relative. Jeune journaliste, critique, besognant au jour le jour, il ne pouvait produire à son actif aucun bagage littéraire sensationnel. Ses écrits étaient rares et peu volumineux, ses relations maigres et vagues. Doyne en revanche avait vécu assez longtemps, et surtout eu assez de talent, pour atteindre à la renommée. Parmi ses nombreux amis également dorés au soleil de la gloire, plusieurs semblaient plus qualifiés que Withermore, et les personnes qui connaissaient la veuve eussent pensé qu'elle recourrait plutôt à l'un d'eux.

Toujours est-il que les préférences de la dame venaient de s'exprimer, et cela, d'une façon pleine d'égards qui laissait à Withermore une certaine latitude. Notre jeune homme eut donc le sentiment qu'il devait à tout le moins la voir et qu'ils auraient beaucoup de choses à se dire. Il lui écrivit aussitôt, elle lui fixa un rendez-vous et ils vidèrent la question ensemble. Mais lorsqu'il sortit de chez elle, son idée de derrière la tête se trouva considérablement renforcée. C'était une femme étrange, qu'il n'avait jamais jugée agréable, et pourtant son zèle bouillonnant et maladroit lui parut assez touchant. Elle tenait à ce livre, à titre de réparation posthume, et celui que dans l'entourage de son mari elle se croyait le plus capable d'influencer, devait, par tous les moyens, l'aider dans son propos. Elle n'avait jamais pris Doyne très au sérieux de son vivant, mais sa biographie la laverait de tout reproche éventuel. Comment ce genre de livre s'écrivait, elle ne le savait guère, mais elle avait regardé autour d'elle et pris des renseignements. Withermore, dès le début, s'effraya un peu de voir qu'elle exigeait un texte copieux. Elle parlait de « plusieurs volumes » mais il avait son opinion là-dessus.

— « Ma pensée s'est tournée tout de suite vers vous, comme aurait fait la sienne, » avait-elle dit dès qu'elle s'était dressée devant lui dans son grand harnachement de deuil, — avec ses grands yeux noirs, sa grande tignasse noire, son grand éventail noir et ses gants noirs, présence décharnée, d'une laideur tragique mais frappante et à un certain point de vue, « élégante ».

— « De ses amis vous étiez le plus cher, oh ! de beaucoup. »

Il y avait là de quoi tourner la tête à Withermore. Peu importe que par la suite il fût fondé à se demander si après tout elle avait connu Doyne

assez à fond pour en être sûre. Même, il inclinait à croire que son témoignage à ce sujet ne comptait guère. Mais enfin, il n'est pas de fumée sans feu. Elle savait du moins ce qu'elle entendait dire, et il n'était pas quelqu'un qu'elle eût intérêt à flatter. Ils montèrent ensemble sans plus tarder, au cabinet de travail vide du grand homme, à l'arrière de la maison qui donnait sur le vaste jardin verdoyant commun à toute la rangée de ces habitations coûteuses — vue belle et inspiratrice qui exalta le pauvre Withermore.

— « Vous pourrez parfaitement travailler ici, vous savez, » dit Mrs. Doyne. « Vous aurez toute la pièce à vous, je vous la donne. Le soir, en particulier, n'est-ce pas, ce sera l'idéal, pour ce qui est du calme et de l'intimité. »

L'idéal en effet, car le jeune homme expliqua que remplissant un emploi dans un journal du soir, ses heures matinales étaient régulièrement prises depuis déjà longtemps. Il ne pourrait donc se libérer que la nuit. La pièce était tout imprégnée de leur ami disparu. Tout, ici, lui avait appartenu, tout ce qu'ils touchaient avait fait partie de sa vie. Soudain c'en fut trop pour Withermore — trop d'honneur et aussi une charge trop écrasante. Des souvenirs encore récents lui revinrent, son cœur battit plus vite et ses yeux se mouillèrent, le poids de son loyalisme lui sembla presque trop lourd à porter. A la vue de ses larmes, les paupières de Mrs. Doyne s'humectèrent à leur tour et durant une minute, tous deux se regardèrent. Il s'attendait vaguement à l'entendre s'écrier : « Oh ! aidez-moi à éprouver les sentiments que, je le sais, vous savez que je voudrais éprouver !... » Au bout d'un moment, l'un d'eux dit, tandis que l'autre — peu importe lequel — acquiesçait gravement : « C'est ici que nous sommes *avec* lui. » Mais ce fut le jeune homme qui, avant de quitter la pièce, déclara qu'ici *Il* était avec eux.

Dès qu'il eut organisé son temps en conséquence, Withermore commença à venir ponctuellement — et là, sur les lieux, dans ce silence enchanté, entre la lampe et le feu, derrière les rideaux tirés, il prit une conscience plus aiguë de l'ambiance. Il s'évadait du noir novembre londonien, il traversait la vaste demeure muette, montait l'escalier à tapis rouge sans rien voir sur son passage qu'une servante stylée qui s'éclipsait à pas feutrés, ou, par une porte ouverte, le royal caparaçon funèbre de Mrs. Doyne et son visage tragique, approbateur ; puis, poussant la porte bien agencée au déclic si aigu et si agréable, il s'enfermait durant trois ou quatre heures ardentes avec l'esprit de son maître — comme il l'avait péremptoirement déclaré. Il fut assez effrayé de constater, dès la première nuit, qu'au fond, dans toute cette affaire, l'avaient surtout séduit la perspective, le privilège et le luxe de cette sensation. Il réfléchit qu'il n'avait pas définitivement creusé le problème du livre à écrire. Plusieurs scrupules s'imposaient déjà à cet égard. Son affection et son admiration — sans parler de sa vanité flattée — avaient simplement succombé à la tentation que leur offrait Mrs. Doyne.

Après tout, — il commençait à se le demander — comment savoir au juste si ce livre était vraiment souhaitable ? Quelle garantie avait-il jamais

reçue d'Ashton Doyne lui-même, permettant d'inférer que l'écrivain l'eût autorisé à l'aborder de façon aussi directe et familière ? Grand était l'art de la biographie, certes, mais il y a vie et vie, sujets et sujets. Il se rappela vaguement d'anciens propos de Doyne, relatifs à des compilations contemporaines, et impliquant que pour sa part il réprouvait l'évocation des héros et le panorama de leur existence. Même — Withermore s'en souvint — parfois son ami soutenait que sauf dans les cas d'un Johnson et d'un Scott, avec un Boswell et un Lockhardt pour les étayer — mieux valait se borner à retracer la carrière « littéraire » d'un écrivain, l'artiste étant tout entier dans son œuvre, rien d'autre.

Cependant, comment un pauvre diable comme lui, George Withermore, n'aurait-il pas sauté sur l'aubaine de passer son hiver dans une intimité aussi enrichissante ? Elle l'avait ébloui — voilà le mot. Ce n'étaient pas seulement les « conditions » des éditeurs, encore qu'elles fussent, comme ils le lui avaient dit à leurs bureaux, « tout à fait convenables » ç'avait été la pensée de Doyne lui-même, de sa compagnie, son contact, sa présence, la perspective de ce qui précisément se réalisait, la possibilité d'un commerce plus étroit que dans la vie même. Par un étrange phénomène, entre la vie et la mort, c'était la mort qui en l'occurrence présentait le moins de mystères et de secrets. La première nuit que notre jeune homme passa seul dans le cabinet de travail, il eut l'impression saisissante que son maître et lui se trouvaient ensemble pour la première fois.

II

Mrs. Doyne, la plupart du temps, mettait de l'ostentation à le laisser seul mais à deux ou trois reprises, elle vint s'enquérir s'il avait tout ce qu'il lui fallait, et Withermore put la remercier sur-le-champ du discernement et du zèle qu'elle apportait à lui aplanir la voie. Elle avait dans une certaine mesure déblayé le terrain et pu rassembler plusieurs groupes de lettres. Dès le début, elle lui avait remis les clefs de tous les tiroirs et bonheurs-du-jour, jointes à d'utiles indications complémentaires, relatives à divers sujets. Bref, elle lui livrait tous les documents possibles et — que son mari eût ou non confiance en elle — toujours est-il qu'elle se fiait à l'ami de son mari. Cependant, en Withermore grandissait le soupçon que malgré ses bons offices, elle n'était pas encore rassurée et qu'à sa confiance se mêlait toujours une irrépressible inquiétude.

Bien qu'elle affichât la discrétion, sa présence était constamment sensible. Il la percevait au moyen d'un sixième sens hypersensible que toute cette aventure éveillait en lui, il la sentait planer, aux heures tranquilles, errant sur les paliers ou de l'autre côté des portes. Au froufroutement silencieux de ses jupes, il la devinait qui guettait et attendait. Un soir qu'à la table de son ami il était plongé dans la correspondance du disparu, il sursauta tout à coup et se retourna, avec le sentiment que quelqu'un était derrière lui. Mrs. Doyne venait d'entrer sans qu'il eût entendu la porte s'ouvrir. Quand il se leva d'un bond, elle eut un sourire forcé.

— « J'espère, » dit-elle, « que je ne vous ai pas fait peur ? »

— « Un tout petit peu. J'étais tellement absorbé ! Un instant, » expliqua le jeune homme, « ç'a été comme s'il entrait lui-même ! »

L'expression étrange du visage de Mrs. Doyne s'accentua tandis qu'elle s'étonnait : « Ashton ? »

— « Il semble si proche, » dit Withermore.

— « A vous aussi ? »

La phrase naturellement le frappa :

— « Alors, à vous de même ? »

Elle attendit, sans bouger, mais en regardant autour de la pièce comme pour scruter les recoins les plus obscurs.

Elle avait une façon à elle de hausser à la hauteur de son nez le grand éventail noir dont elle ne semblait jamais se séparer et de s'en couvrir le bas du visage, tandis que par-dessus cet écran, le regard de ses yeux assez durs se faisait encore plus énigmatique. « Quelquefois, » dit-elle.

— « Ici, » continua Withermore, « c'est comme s'il allait entrer à tout instant. Voilà pourquoi j'ai sursauté. Il y a si peu de temps qu'il entrait encore — c'était hier. Je suis assis dans son fauteuil, je feuillette ses livres, je me sers de ses plumes, j'attise son feu, comme si j'étais venu m'asseoir ici tranquillement en attendant son retour d'une promenade. C'est délicieux, mais étrange. »

Mrs. Doyne, l'éventail toujours levé, écoutait avec intérêt.

— « Cela vous gêne ? »

— « Non, cela me plaît. »

Elle hésita de nouveau.

— « Avez-vous jamais le sentiment qu'il est... enfin... heu... présent, en personne dans cette pièce ? »

— « Mais, » fit son compagnon en riant, « je viens de vous dire qu'en vous entendant derrière moi, je me le suis figuré ! Après tout, » ajouta-t-il, « que demandons-nous, sinon de l'avoir avec nous ? »

— « Oui, comme vous avez dit qu'il y serait — la première fois. » Elle le regarda, avec un acquiescement total. « Il *est* avec nous. »

Bien qu'elle s'exprimât de façon un peu sibylline, Withermore accueillit ses paroles avec un sourire.

— « Mais alors, il nous faut le retenir. Nous ne devons faire que ce qui lui plaît. »

— « Oh ! oui, bien entendu — pas autre chose ! Mais s'il est ici ?... » Par-dessus l'éventail, ses yeux sombres exprimèrent une vague détresse.

— « C'est la preuve qu'il est satisfait et veut simplement nous aider. Oui, bien sûr. C'est ce que cela doit prouver. »

Elle eut un léger halètement et regarda de nouveau autour d'elle.

— « En tout cas, » fit-elle en prenant congé, « rappelez-vous que moi aussi, je n'ai d'autre désir que d'apporter mon aide. »

Après son départ, il se convainquit qu'elle était entrée uniquement pour s'assurer qu'il avait tout ce qu'il lui fallait.

Il l'avait, en effet, et de plus en plus, lui sembla-t-il par la suite, car plus il s'enfonçait dans son travail, et plus s'augmentait le sentiment de la

présence personnelle de Doyne. Dès l'instant où cette impression le hanta, il l'accueillit, la cajola, l'encouragea, la chérit, attendant avec impatience toute la journée qu'elle se renouvelât le soir, et guettant le retour du crépuscule un peu comme un couple d'amoureux attend l'heure du rendez-vous. Les plus infimes incidents le charmaient et le confirmaient dans cette idée. Au bout de trois ou quatre semaines, il en vint à y voir la consécration de son entreprise. Le problème de savoir ce que Doyne aurait pensé de leur tentative ne se trouvait-il pas ainsi résolu ? Ce qu'ils faisaient était bien ce que le disparu aurait voulu qu'ils fissent, et il les autorisait à s'aventurer plus avant pas à pas, sans aucun doute ni scrupule. Par moments, Withermore se réjouissait de cette certitude. Fouillait-il profondément dans certains secrets de Doyne, il lui était singulièrement agréable de se dire que Doyne désirait, en quelque sorte, qu'il en prît connaissance. Il apprenait maintes choses insoupçonnées de lui, soulevait bien des rideaux, forçait bien des portes, déchiffrait bien des énigmes, bref se trouvait informé de presque tous les « dessous », selon l'expression courante. A un brusque tournant, pendant quelques-unes de ses plus obscures incursions « dans les coulisses », soudain il se sentait, d'une façon intime et sensible, face à face avec son ami. En ces instants, il n'aurait guère pu dire si leur rencontre avait eu lieu dans l'étroit couloir et l'étau serré du passé, ou à l'heure et à l'endroit où il se trouvait présentement ? S'agissait-il de 1867 ?... ou tout simplement de l'autre côté de la table ?

Quoi qu'il en fût, par bonheur, et même du vulgaire point de vue de la publicité, un fait important se précisait : la façon dont la figure de Doyne « se dégageait » de tout cela. Elle s'en dégageait admirablement, mieux encore qu'un admirateur aussi fervent que Withermore n'eût supposé. Mais comment cet admirateur aurait-il pu dépeindre à quiconque l'état de conscience spécial où il se trouvait ? Ce n'était point là une chose dont on pût parler — on ne pouvait que la ressentir. Il y eut des moments, par exemple, où, penché sur les papiers, il sentait le souffle léger de son hôte défunt passer dans ses cheveux, aussi nettement qu'il voyait ses propres coudes posés sur la table devant lui. Il y eut des moments où, s'il avait pu lever les yeux, l'autre côté de la table lui eût présenté l'image de son compagnon aussi nettement que la lueur tamisée de la lampe lui montrait sa page. Qu'il ne pût, en ces circonstances, lever les paupières, c'était son affaire, car la situation, comme de juste, était régie par de profondes délicatesses et de jolies timidités, la crainte d'une prise de contact soudaine et trop grossière. Ce qui était intensément dans l'air, c'est que Doyne se trouvait présent moins pour son propre compte que pour le jeune prêtre officiant à son autel. Il planait et s'attardait, il allait et venait, il aurait presque pu être, parmi les livres et les papiers, un bibliothécaire silencieux, discret, remplissant les fonctions particulières et apportant le concours paisible cher aux écrivains.

Withermore lui-même, entre-temps, allait et venait, procédait à des recherches vagues ou définies ; et plus d'une fois, en prenant un livre sur un rayon et en y relevant les marques du crayon de Doyne, d'abord attiré, puis perdu dans sa lecture, tout à coup il entendait le léger froissement

de papiers posés sur la table. Ou bien, à son retour, il découvrait quelque lettre égarée mise en évidence, quelque problème épineux éclairci par le déploiement d'un vieux journal exactement à la date qu'il désirait. Comment aurait-il, en ces occasions, foncé tout droit sur telle boîte ou tel tiroir contenant le document susceptible de l'aider parmi cinquante autres, si son mystique assistant, subtilement prévoyant, n'avait un peu soulevé le couvercle ou tiré le tiroir à moitié, juste assez pour forcer son attention ?

Pourtant cette aide comportait aussi des défaillances et des intervalles où si l'on avait vraiment pu lever les yeux, on aurait vu quelqu'un, debout devant le feu, très droit, l'air un peu détaché — quelqu'un qui vous fixait d'un regard légèrement plus dur que dans la vie.

III

Ces rapports de bon augure existèrent en fait et se poursuivirent durant deux ou trois semaines, nous n'en voulons de meilleure preuve que la détresse de notre jeune homme lorsque à la fin d'une certaine journée, il constata leur relâchement. Il éprouva une brusque surprise, — à l'occasion d'une merveilleuse page inédite qu'il égara et qui, malgré ses recherches, demeura absurdement irrécupérable. — Il s'aperçut alors que la protection tutélaire dont il jouissait l'exposait malgré tout à quelque trouble, même à une certaine dépression.

Si, au début, pour le plus grand bien de son entreprise, Doyne et lui étaient ensemble, à présent ils cessaient de l'être et la situation durant les quelques jours qui suivirent ses premiers soupçons s'en trouva étrangement modifiée. Voilà ce qui cloche, pensa-t-il, dès l'instant où, devant ces matériaux accumulés, une impression de masse et de quantité se substitua à l'agréable sentiment qu'il avait eu d'un terrain déblayé et d'un travail rapide. Pendant cinq nuits, il lutta. — Puis délaissant sa table, errant dans la pièce, prenant ses notes pour les poser aussitôt, regardant par la fenêtre, attisant le feu, agitant des pensées étranges et guettant des signes et des bruits, non point tels qu'ils les soupçonnait ou les imaginait, mais comme il les désirait et les invoquait en vain, — il céda à la conviction qu'il était pour le moment du moins, abandonné.

L'extraordinaire est qu'il fut non seulement triste mais au plus haut degré troublé de ne plus sentir la présence de Doyne. Pour étrange que fût cette présence, son absence, par on ne sait quel mystère, semblait plus étrange encore, au point que les nerfs de Withermore en furent affectés, assez illogiquement. Ils s'étaient adaptés avec facilité à un ordre de chose inexplicable, réservant perfidement leur réaction la plus aiguë pour accueillir le retour à la norme, l'abolition de l'illusion. Withermore avait perdu sur eux tout contrôle. Enfin, un soir, après leur avoir résisté une heure ou deux, il finit par quitter la pièce, tout simplement. Pour la première fois, ce lieu lui devenait intolérable. Sans but, mais un peu haletant, comme un homme effrayé, il traversa le corridor et atteignit le palier. De là, il vit

Mrs. Doyne le regarder d'en bas, tout à fait comme si elle s'attendait à sa venue, et le plus singulier fut que s'il n'avait pas consciemment songé à recourir à elle et avait été mû par le seul besoin d'évasion, il trouva néanmoins cette rencontre juste, y vit un effet de la monstrueuse obsession qui les hantait tous deux. Phénomène extraordinaire, dans ce hall londonien moderne, entre les tapis de Tottenham, Court Road et les lumières électriques, un sentiment indéfinissable émanait de la grande forme noire et montait vers lui, tout comme il s'irradiait de lui pour descendre vers elle ; le sentiment qu'il savait ce qu'elle voulait dire en le regardant comme si elle pensait qu'il le savait déjà. Il dégringola en hâte les marches, elle entra dans son petit salon du rez-de-chaussée, et là, une fois la porte fermée, toujours silencieux et le visage chargé d'une expression singulière, ils échangèrent des aveux soudains, provoqués par ces deux ou trois mouvements. Withermore eut le souffle coupé, en comprenant pourquoi il avait perdu son ami.

— « Alors, il était avec vous ? »

Avec ces mots, tout se trouva dit — en ce que ni l'un ni l'autre n'eut à donner d'explication, et quand la phrase « Que pensez-vous qu'il se passe ? » fut prononcée, l'un d'eux sembla l'avoir proférée autant que l'autre. Withermore jeta un coup d'œil autour de lui sur le petit boudoir clos où, nuit après nuit, elle avait vécu sa vie comme il vivait la sienne à l'étage supérieur. La pièce était jolie, douillette, rose ; mais Mrs. Doyne y avait, par alternances, ressenti ce qu'il avait ressenti et entendu ce qu'il avait entendu. Sa silhouette découpée sur un fond rose foncé, emplumée et extravagante dans son noir fantastique, lui fit l'effet d'une gravure « décadente » en couleurs, d'une affiche de la nouvelle école de peinture.

— « Vous aviez compris qu'il m'avait abandonné ? » demanda-t-il.

Elle chercha manifestement à faire le point :

— « Ce soir, oui, j'ai compris. »

— « Vous saviez — auparavant — qu'il était auprès de moi ? »

Elle hésita encore :

— « Je sentais qu'il n'était pas avec moi. Mais dans l'escalier... »

— « Oui ? »

— « Eh bien... il a passé, plus d'une fois. Il était dans la maison. Et à votre porte... »

— « Eh bien ? » insista-t-il comme elle se troublait de nouveau.

— « Lorsque je m'y arrêtais, je pouvais parfois distinguer sa présence. Et d'après votre visage, ce soir en tout cas j'ai connu votre état. »

— « Et c'est pourquoi vous êtes sortie ? »

— « J'ai pensé que vous viendriez me voir. »

Il lui tendit la main et durant une minute de silence, chacun étreignit la paume de l'autre. A présent, il n'y avait plus pour eux de présence spéciale, rien de plus spécial que la présence de chacun d'eux par rapport à l'autre. Mais, soudain, ce lieu devenait en quelque sorte consacré et Withermore exprima de nouveau son anxiété.

— « Mais que se passe-t-il vraiment ? »

— « Je n'ai d'autre désir que de faire ce qui est vraiment bien, » reprit-elle après une pause.

— « Et nous ne le faisons pas ? »

— « Je me le demande ? Le faites-vous pour votre part ? »

Il se le demanda aussi.

— « Pour autant que je crois. Mais il nous faut réfléchir. »

— « Il faut réfléchir, » reprit-elle en écho.

Et ils réfléchirent, ils méditèrent intensément le reste de la soirée ensemble, et poursuivirent aussi leurs pensées isolément, — Withermore du moins pouvait l'affirmer pour sa part — durant plusieurs jours consécutifs. Il espaça un peu ses visites et son travail, essayant, d'un œil critique, de se surprendre en train de commettre quelque faute qui eût pu motiver leur trouble. Avait-il, sur un point important, adopté — ou semblé adopter — une ligne de conduite ou une opinion erronée ? Avait-il, quelque part, obscurément déformé, ou insisté à tort ? Il retourna enfin au logis de Doyne, se figurant deviner un ou deux points sur lesquels il risquait peut-être de commettre un impair ; après cela, il traversa, à l'étage d'en haut, une autre période d'agitation, suivie d'un nouvel entretien en bas avec Mrs. Doyne, toujours troublée et rougissante.

— « Il est là ? »

— « Il est là. »

— « Je le savais ! » répliqua-t-elle dans une bizarre explosion de lugubre triomphe. Puis, comme pour s'expliquer :

— « Il n'est plus revenu auprès de moi. »

— « Pas auprès de moi non plus pour m'aider, » dit Withermore.

Elle réfléchit :

— « Pas pour vous aider ? »

— « Je ne peux pas déceler la vérité, je suis désemparé. J'ai beau faire, je sens que j'ai tort. »

Drapée dans son deuil pompeux, elle braqua sur lui son regard :

— « A quoi le sentez-vous ? »

— « Aux choses qui se produisent. Les choses les plus étranges. Je ne saurais les décrire et vous n'y croiriez pas. »

— « Ah ! si, j'y croirais ! » s'écria Mrs. Doyne.

— « Eh bien, il intervient ! » essaya d'expliquer Withermore. « Où que je me tourne, je le trouve. »

Elle le suivait, très sérieusement.

— « Vous le trouvez ? »

— « Je le rencontre. J'ai l'impression qu'il se dresse devant moi... »

Elle ouvrit de grands yeux et attendit un peu.

— « Vous voulez dire que vous le voyez ? »

— « Je sens qu'à tout instant je pourrais le voir. Je suis confondu. Je suis paralysé. » Puis il ajouta : « J'ai peur. »

— « De lui ? » demanda Mrs. Doyne.

Il réfléchit.

— « Enfin... de ce que je fais. »

— « Mais que faites-vous donc de si terrible ? »

— « Ce que vous m'avez proposé. J'approfondis sa vie. »

La gravité de Mrs. Doyne se teinta d'un surcroît d'inquiétude.

— « Et cela ne vous plaît pas ? »

— « Cela lui plaît-il, à lui ? Voilà la question. Nous le mettons à nu. Nous le servons tout chaud. Comment dit-on : nous le livrons au monde ! »

L'infortunée Mrs. Doyne, comme si elle voyait le résultat de sa rude expiation menacé, le regarda fixement un instant d'un air encore plus lugubre.

— « Et pourquoi pas ? »

— « Parce que nous ignorons ses intentions. Il est des natures, il est des vies rétractiles. Peut-être ne le désirait-il pas ? Nous ne le lui avons jamais demandé. »

— « Comment l'aurions-nous pu ? »

Il garda un moment le silence.

— « Soit, nous le lui demandons maintenant. C'est après tout à cela que notre sursaut équivaut. Nous lui avons posé la question. »

— « Mais... puisqu'il a été avec nous — nous avons reçu sa réponse ! »

Withermore parlait à présent comme s'il savait à quoi s'en tenir :

— « Il n'a pas été *avec* nous. Il a été contre nous. »

— « Mais alors, pourquoi avez-vous cru ?... »

— « Ce que j'ai cru au début ? qu'il voulait nous témoigner sa sympathie ? Parce que dans ma naïveté primitive, je me suis leurré. J'étais — comment le définir ?... — si électrisé et charmé que je ne comprenais pas. Mais je comprends enfin. Il a voulu simplement communiquer avec nous. Il se penche hors de ses ténèbres, il nous tend les bras du fond de son mystère, il nous fait de faibles signes du fond de l'horreur qu'il éprouve. »

— « L'horreur ? » Mrs. Doyne, le souffle coupé, porta son éventail à sa bouche.

— « De ce que nous faisons. »

A présent, pour Withermore, chaque fragment du problème s'ajustait.

— « Je vois maintenant qu'au commencement... »

— « Eh bien ? »

— « Il s'agissait simplement de nous faire sentir sa présence et que par conséquent il n'était pas indifférent. Et c'est la beauté de la chose qui m'a induit en erreur. Mais il n'était là que pour protester. »

— « Contre ma « Vie » ? gémit Mrs. Doyne.

— « Contre toutes les « Vies ». Il est ici pour préserver sa vie. Il est ici pour qu'on le laisse en paix. »

— « Alors vous renoncez ? » fit-elle, presque en criant.

— « Il est ici, comme un avertissement. »

Un moment, ils se sondèrent du regard.

— « Vous avez peur ? » exhala-t-elle enfin.

Il en fut affecté, mais insista :

— « Il est ici, comme une malédiction ! »

Sur quoi ils se séparèrent, mais pour deux ou trois jours seulement. Les dernières paroles de Mrs. Doyne résonnaient toujours aux oreilles de

Withermore, si bien que partagé entre son désir de la satisfaire et un autre impératif qui sera tout à l'heure exposé, il retourna chez elle à l'heure habituelle et la trouva à sa place ordinaire.

— « Oui, j'ai peur, » annonça-t-il comme s'il avait bien réfléchi et parlait à présent en connaissance de cause. « Mais je crois comprendre que vous, vous ne craignez rien. »

Elle hésita, réservant sa réponse.

— « Que craignez-vous ? »

— « Eh bien, si je continue de le voir... »

— « Et alors ? »

— « Oh ! alors, » dit George Withermore, « j'y renoncerai pour de bon ! »

De son air altier mais grave, elle pesa ses paroles.

— « Je crois, vous savez, que nous devrions attendre de lui un signe évident. »

— « Vous désirez que j'essaye encore ? »

Elle poursuivit son débat intérieur.

— « Vous comprenez... tout ce qu'un renoncement... signifierait pour moi. »

— « Ah ! mais vous, vous n'y êtes pas forcée, » dit Withermore.

Elle sembla surprise, mais reprit :

— « Cela signifierait qu'il ne veut accepter de moi... » mais le désespoir lui coupa la parole. »

— « Accepter quoi ? »

— « Rien, » dit la pauvre Mrs. Doyne.

Il la dévisagea un moment.

— « J'ai pensé moi-même au signe indiscutable. J'essayerai encore. »

Comme il allait sortir, elle se ravisa soudain :

— « Je crains que ce soir rien ne soit préparé... ni lampe, ni feu. »

— « Peu importe, » dit-il au pied de l'escalier. « Je me débrouillerai. »

A quoi elle répondit qu'il trouverait la porte de la chambre sans doute ouverte ; puis elle se retira pour l'attendre. L'attente ne fut pas longue, quoique — avec sa propre porte béante et toute son attention tendue, — elle n'eut peut-être pas la même notion du temps que son visiteur. Au bout d'un intervalle, elle l'entendit dans l'escalier, et tout à coup il surgit à l'entrée de son boudoir. Bien qu'il fût descendu sans hâte et même, à en juger par le bruit, d'un pas hésitant et indécis, il présentait un visage aussi blême et vide que le sien.

— « J'y renonce. »

— « Alors vous l'avez vu ? »

— « Sur le seuil. Il en gardait l'accès. »

— « Il en gardait l'accès ? » Par-dessus son éventail elle le dévorait des yeux. « Vu distinctement ? »

— « Immense. Mais vague. Obscur. Terrible, » fit le pauvre George Withermore.

Elle continua de s'étonner :

— « Vous n'êtes pas entré ? »

Le jeune homme se détourna :

— « Il l'interdit ! »

— « Vous dites que je n'y suis pas obligée, » reprit-elle au bout d'un moment. « Eh bien... y suis-je obligée ? »

— « De le voir ? » demanda George Withermore.

Elle marqua un temps.

— « De renoncer ? »

— « A vous de décider. »

Pour sa part, il ne put que s'effondrer sur le sofa, le visage caché entre ses mains. Plus tard il ne se rappela jamais combien d'heures ou de minutes il était resté ainsi prostré ; tout ce qu'il sut lorsqu'il reprit conscience de ses entours, c'est qu'il était seul parmi les objets familiers de Mrs. Doyne. Comme il se levait, conscient de cette impression et de la porte ouverte sur le hall, il se retrouva dans la clarté, la chaleur, l'espace rose, confronté avec la grande présence noire et parfumée de la veuve. Tandis qu'elle lui jetait un long regard encore plus sinistre par-dessus le masque de son éventail, un coup d'œil lui suffit pour comprendre qu'elle avait été là-haut. Et c'est ainsi que pour la dernière fois, ils abordèrent ensemble l'étrange mystère.

— « Vous l'avez vu ? » demanda Withermore.

Plus tard, à la façon extraordinaire qu'elle eut de fermer les yeux et, comme pour reprendre pied, de maintenir ses paupières closes, longtemps en silence, il inféra qu'à côté de l'inexprimable vision d'Ashton Doyne impartie à sa femme, la sienne propre pouvait être considérée comme bénigne. Avant même qu'elle eût parlé, il sut que tout était fini...

— « *J'y renonce.* »



Les frontières de la nuit

(The man who could not stop)

par A. BERTRAM CHANDLER

A. Bertram Chandler, que nos lecteurs connaissent déjà (1), *est marin. Ses récits sont écrits pendant les nuits de garde à bord des cargos traversant l'océan Pacifique et l'océan Indien. Il doit rêver parfois à d'autres voyages, à des frontières s'étendant au-delà des étoiles. Ainsi nous raconte-t-il, dans la nouvelle que vous allez lire, l'histoire d'un homme en fuite, qui était allé jusqu'aux bornes de l'univers connu et qui ne sut pourtant s'arrêter dans sa course.*



On n'est guère exigeant quant aux colons, sur les Mondes Ultimes. On ne le peut pas. Quand le soleil entre en conjonction avec la grande lentille de la Galaxie, le ciel nocturne est terrifiant, même pour les natifs élevés ici, sur les planètes de la dernière et suprême frontière. Le vide du firmament impressionne, il est rendu pire par les pâles nébuleuses qui sont d'autres Galaxies, des univers-îles. Venu à Thulé, à Faraway ou à Ultimo pour refaire carrière, maint voyageur a repris, au bout de quelques mois, un astronef pour n'importe quelle planète située près du centre de la Galaxie, pour n'importe quel monde où le ciel brille encore d'étoiles, lueurs familières et séduisantes des colonies ou des royaumes lointains.

Un trafic continuel de population anime les Mondes Ultimes. On importe littéralement tout et l'on exporte les jeunes — femmes et hommes. Ces colonies auraient dû être abandonnées, n'eut été l'aide de la Fédération, mais, sentinelles à la frontière des ténèbres sans fin, elles doivent être conservées.

Ce sont également des mondes d'où un fugitif ne peut s'évader. Où irait-il ?

Clavering avait fui jusqu'à Faraway. La police le talonnait déjà sur la Terre, mais au cours de sa fuite, il avait réussi à attirer l'attention d'une douzaine d'autres polices, sur diverses planètes. Son crime initial était un vol à main armée et de la pire espèce (au regard des autorités Terriennes), car ses victimes avaient été de très importants Non-Humains. Bien sûr, l'Empire de Shaara n'allait pas déclarer la guerre à la Fédération — fût-ce pour le vol des diamants de la couronne ; cependant la Grande Reine avait écourté son séjour à Washington et ses adieux aux dignitaires terrestres avaient été plutôt tièdes.

(1) Voir « *Fiction* » n° 10 : « *Epaves* » ; n° 53 : « *En cage* » ; n° 61 : « *L'arrivée sur la Lune* ».

Depuis Clavering était en fuite — subornant, se cachant, falsifiant les documents et voyageant dans les cales. Les chirurgiens esthétiques de quatre planètes l'avaient aidé à changer son identité. Quelque part, durant ce trajet, il avait ajouté un meurtre à ses autres crimes. En légitime défense, bien entendu : son esprit agité, tourmenté et même tyrannique, n'était pas absolument corrompu. Il avait volé encore — surtout des sommes d'argent. Même dispersés, les plus beaux joyaux de la Grande Reine n'étaient pas faciles à écouler.

Il savait depuis longtemps, comme tous ceux qui vivent hors la loi, que l'extradition n'existe pas sur les Mondes Ultimes. Sa décision fut prise sur la planète Van Diemen. Un flic bienveillant et grassement rémunéré le prévint d'une arrivée de policiers Terriens par le prochain astronef. Il lui dit aussi que le cargo astral *Jolly Swagman,* de la ligne Faraway, retournant au pays, allait décoller de Port Tasman. Son capitaine était disposé à augmenter sa solde en arrangeant un départ un peu brusqué.

La route est longue de la planète Van Diemen jusqu'à Faraway — douze semaines de temps subjectif — et d'étranges champs de propulsion faussent le cadre dimensionnel, si bien que la dernière moitié du trajet s'effectue à travers un continuum irréel. Aux larges hublots de l'astronef, il n'y a pas les habituels remous de lumière, mais de rares étoiles — une à une — striant l'infini.

Certains capitaines cinglant jusqu'aux Mondes Ultimes préviennent leurs passagers des aléas qui interviennent, une fois le propulseur interstellaire débranché. D'autres n'en font rien. Le capitaine du *Jolly Swagman* appartenait à la dernière catégorie.

Ce fut un choc physique — ce vide soudain à la place où une seconde avant brillaient les multitudes célestes. Pire que le vide absolu : un unique soleil solitaire et, au-delà, de vagues nébuleuses. Clavering jeta un coup d'œil, avala sa salive et décida que Faraway ne pouvait lui convenir.

Il n'avait pas changé d'avis quand il se trouva, deux jours plus tard, face à face avec les fonctionnaires de l'Immigration du Port Remote.

Avant de descendre dans le hall de l'astronef, il s'était regardé dans le miroir de sa cabine, et il avait décidé que le très ordinaire Mr. Jones — figure en forme de figure, cheveux-couleur-de-cheveux et yeux-couleur-d'yeux — ne ressemblait pas du tout au plutôt remarquable James Clavering qui avait fui la Terre. Il vérifia ses papiers. C'étaient certainement de bons papiers, ils avaient coûté assez cher.

L'inspecteur principal de l'Immigration était assis à une table du hall, le commissaire du bord à ses côtés. Clavering s'approcha, ses yeux moroses, gris, démentant la rotondité presque puérile de sa face rose.

— « Voici Mr. Jones, » dit le Commissaire.

L'inspecteur l'ignora.

— « Votre nom est Clavering, » dit-il. « Vous êtes recherché pour vol à main armée sur la Terre, pour meurtre sur Carribéa et faux sur Nova Caledon. »

— « Mon nom est Jones, » dit Clavering. « J'ai des papiers. »

— « Bien sûr, vous les avez. Peut-on savoir par qui ? Lazarus de Nova Caledon ou MacDonald de Van Diemen ? »

— « Mon nom est Jones, » répéta Clavering.

— « Mr. Jones, » dit l'inspecteur, « vous savez certainement qu'ici l'extradition n'existe pas. Mais n'oubliez pas : en cas d'urgence, nous déportons. Par ailleurs, notre police est efficace et nos prisons ne sont pas des hôtels de luxe, comme on en voit de par la Galaxie. Vous vous en rendrez compte vous-même. J'espère me tromper, mais cela m'arrive rarement. »

L'homme aux yeux moroses tiqua.

Son passeport visé, Clavering fit ses adieux à bord et prit un taxi sur l'astrodrome, pour Faraway. Comme il s'y attendait, la ville n'était qu'une bourgade montée en graine. Des montagnes sommées de neige l'écrasaient, elles appartenaient à la Chaîne Fin, ainsi nommée (Clavering l'avait appris dans la bibliothèque du navire) d'après le commandant Fin qui avait été le premier à atterrir sur Faraway.

Clavering prit une chambre à l'hôtel Rimrock, recommandé par le Commissaire. Les portes closes, il s'assura que le reste des joyaux de Shaara était intact, puis il s'assit sur le lit et réfléchit.

Entre Faraway et le Port Tasman, il avait eu le temps de lire. Il avait découvert que les Mondes Ultimes ne punissaient pas les crimes commis dans la Galaxie. Mais que leurs lois étaient faites pour frustrer les criminels. Par exemple, il pouvait porter la ceinture sertie de diamants de la Reine de Shaara à n'importe quel joaillier de la cité : on ne l'arrêterait pas. *Mais* le bijoutier pouvait se saisir du joyau, le restituer et toucher une récompense.

— « Tas de voleurs ! » grommela Clavering.

Pourtant, pensa-t-il, il devait exister des recéleurs sur Faraway. Les trouver, c'était le problème. Et un autre : la nouvelle de son arrivée s'était sans doute répandue partout. L'homme qui avait volé les bijoux impériaux de Shaara — à Faraway !

Il pouvait s'attendre à la visite de la pègre locale.

Clavering examina le contenu de son portefeuille : l'argent fédéral était la monnaie légale, mais il en avait juste assez pour payer une semaine de pension.

Il regarda la montre qu'il avait réglée à l'heure locale : c'était le milieu de l'après-midi. Il espérait bien que le soir même il aurait trouvé sa place dans ce monde neuf.

Ayant caché les joyaux dans une vaste serviette, il l'enchaîna à son poignet. Il avait noté en arrivant que l'édifice le plus proche de l'hôtel était la première Banque Nationale de Faraway — et sa première démarche fut de déposer la serviette dans ses coffres-forts. Puis il flâna, vers le centre. Il remarqua avec approbation nombre de policiers qui paraissaient fort capables et très élégants, avec leurs uniformes nets — kilts bleus et chemises blanches.

Il avait déjà décidé quel crime il allait commettre : le vol à l'étalage, pensait-il, n'était pas assez grave pour mériter la déportation : plutôt la

prison. Il l'espérait moins maussade que ne le prétendait l'inspecteur de l'Immigration.

Clavering pénétra dans un grand magasin, prit l'escalator pour la section Vêtements pour Hommes et se promena. Un stand — les ceintures en cristal-soie d'Altaïr — finit par attirer son attention. Il en prit une, l'admira — elle collait aux mains d'une façon presque sensuelle. Avec une nonchalance étudiée, il l'enroula et la glissa dans la poche intérieure de son veston. Puis il marcha vers l'escalator de descente.

A cinq pas de là, une main ferme le retint par le coude.



Clavering comparut devant un magistrat convenablement hargneux qui fit allusion à l'abus fait de la généreuse hospitalité de Faraway. Il regrettait que la peine de déportation ne pût être applicable au crime dont Clavering était coupable. Et il statua, joyeusement :

— « Six mois de travaux forcés. »

— « Mais, Votre Honneur, » protesta l'accusé, « c'était mon premier délit. »

— « Dans ce monde, peut-être, » répliqua le Magistrat. Puis aux policiers : « Emmenez-le. »

Ce qu'ils firent.

Clavering s'assit sur son lit, dans un cachot vide.

Il pensait :

« Je dois tirer le meilleur parti de tout cela. Six mois, c'est plus qu'il n'en faut pour trouver un receleur digne de ce nom et je dois faire bien plus. Au sortir d'ici, mes contacts doivent être pris et je saurai jusqu'où je peux aller sans risquer la déportation. »

En haut de la porte un petit volet s'ouvrit. Clavering reçut un plateau d'aliments. Il considéra le pain humide, les haricots nageant dans une sauce aqueuse et la cruche d'eau. Puis il porta le plateau sur son lit, s'assit et mangea.

Le volet se rouvrit de nouveau et il rendit le plateau. Ensuite, il se recoucha et dormit.

Il dormit étonnamment bien. Il trouva à point un petit déjeuner tout aussi peu appétissant que le souper de la veille. Puis, la porte ouverte, il rejoignit une procession de silhouettes aux têtes rasées, aux tenues rayées, criardes. Il remarqua les gardes-chiourme bien armées que rien ne devait arrêter dans l'exercice de leurs fonctions. Il soupira. C'était son troisième séjour en prison, mais les expériences précédentees avaient été effectuées dans des établissements où l'on appliquait des méthodes humanitaires.

Les travaux forcés étaient quelque chose dont parlaient les romans historiques, cela ne devait plus exister ! pensa-t-il. Casser les cailloux dans les carrières, c'était un travail monotone et lassant. Il espérait lier la conversation avec ses compagnons, mais le choc des marteaux et la vigilance des gardiens rendaient la chose pratiquement impossible. Un petit homme ratatiné, à sa droite, réussit pourtant à lui demander : « Etes-vous un

Ultime ? » A quoi Clavering ne put que répondre négativement — et ce fut tout.

Le repas de midi fut mangé dehors — pain, haricots et une viande innommable — graisse et cartilages. Aucune occasion de parler. Un après-midi de travail monotone. Clavering se réjouissait de rentrer dans son cachot pour la nuit.

« Six mois. Cent quatre-vingts jours. Travaillent-ils sept jours par semaine ? Ces sacrés gardiens ont sans doute été recrutés dans une Trappe et voudraient faire de nous des Trappistes. Je n'apprendrai rien de ce train-là. Bon, demain, je parlerai, que ça leur plaise ou non. Après tout, ils ne peuvent pas me fusiller...

» Oui ou non ?... »

Le lendemain sa résolution demeurait inébranlable. Il remarqua le petit homme qui marchait juste devant lui dans la colonne.

— « Vous ! » dit-il sur un ton de conversation. « Vous, le petit, Etes-vous un Ultime ? »

Le poing énorme d'un gardien le plus proche s'abattit sans préavis sur sa figure. Il chancela et tomba. Le sentiment de rage dévorante en lui était plus fort que la douleur. Agile comme un chat, il fut aussitôt sur ses pieds et cogna dans le ventre rebondi d'un garde-chiourme. Une grêle de coups déferla par-derrière. Il tomba de nouveau. Il conservait assez de contrôle pour se rouler en boule et cacher au creux de ses bras sa figure que visaient les bottes lourdes. Il lui sembla qu'un temps trop long s'écoula, avant qu'il perde conscience.

*
* *

Par degrés, il aperçut un plafond gris. Et sentit la douleur dans ses membres, plus aiguë quand il respirait. Il tourna la tête, afin que sa joue droite reposât sur l'oreiller, et gémit, tant les muscles de son cou protestaient. Il remarqua aussi que son œil gauche n'y voyait presque pas. Il distingua un mur gris et la silhouette brumeuse d'un homme en tenue rayée de forçat.

— « Soyez le bienvenu, Clavering, » dit l'homme.

— « Qui êtes-vous ? » grommela le prisonnier avec un effort.

— « Je suis le docteur. Docteur et forçat en même temps, je leur suis trop utile pour être jamais libéré. Et puis, j'en sais trop... Voilà, buvez-moi ça. »

Difficilement, Clavering prit une position mi-assise sur le lit. Son œil valide fixa le docteur : un vieil homme à cheveux gris, épais, au visage gris buriné de rides. Péniblement, il accepta le verre.

Cela fit mal à sa bouche meurtrie, mais c'était du bon alcool. Quelques secondes après, Clavering se sentait mieux en forme. Ses draps ayant glissé, il vit son corps, les pansements, les énormes ecchymoses.

Sans aucune passion, il dit :

— « Les salauds. »

— « Vous l'avez cherché, » dit le docteur. « Cherché et reçu. J'eusse

pensé qu'un homme de votre expérience aurait trop de bon sens pour agir ainsi. Et d'abord, pour venir dans cet enfer. »

— « Il y avait des raisons, » dit Clavering.

— « Il y a toujours des raisons. Continuez. »

— « Puis-je avoir confiance en vous ? » demanda Clavering.

— « Tout le monde a confiance en moi, même les gardiens et le Directeur. Ils sont bien obligés. »

— « Pourquoi ne vous relâchent-ils pas ? »

— « Leur confiance a des limites. A part ça... vous savez, je n'ai plus aucun désir de sortir de nouveau dans ce monde-ci. En un sens, je suis plus libre ici que dehors. Sans doute ne puis-je m'habiller à mon gré, mais je n'ai pas de factures à régler, c'est une compensation. »

— « Très bien, » dit Clavering brusquement, « je peux avoir confiance en vous. Mais ces murs ont-ils des oreilles ? Il me semble que c'est le seul endroit où l'on puisse parler... »

— « On ne peut pas appeler ceci une prison moderne, » dit le Docteur. « Vous avez pu le constater déjà. Aucun *d'eux* n'aurait l'intelligence de poser des microphones. »

Tout en parlant, il écrivait très vite sur son bloc-notes. Il le présenta de manière à faire voir le griffonnage.

« *Bien sûr, ils ont des oreilles. Mais parlez. Pour l'important, utilisez le bloc.* »

— « J'ai un peu d'argent, » dit Clavering. « Ou plutôt j'en ai eu. C'était dans une poche de mon veston, je suppose que maintenant cela se trouve dans le coffre-fort du Directeur... »

Il écrivit : « *Je suis un étranger. J'avais cru que la prison était le meilleur endroit pour établir les contacts...* »

— « Si vous avez de la veine, » répondit le Docteur, « c'est très possible que votre argent se trouve où vous dites. »

« *Il me faut le nom d'un bon receleur,* » écrivit Clavering. Et tout haut :

— « J'avais espéré que vous pourriez récupérer mon pèze. Sur d'autres mondes, les prisonniers peuvent toujours s'arranger pour recevoir des colis. Ici on est à la diète. »

— « Sur les autres mondes, ils gâtent leurs prisonniers, » dit le Docteur. Il écrivit : « *Je les entends venir. Je dois jeter ces notes aux W.C.* »

— « Après tout... » (Clavering s'adressait à son dos) « nous sommes des êtres humains. »

— « Le sommes-nous ? » On perçut un bruit de chasse d'eau. « Le sommes-nous ? »

— « Un cochon ne pourrait digérer les saletés qu'on nous offre ! »

Un porte s'ouvrit. Un grand civil vêtu de noir entra, suivi de deux gardiens en uniforme. Il échangea un bref salut avec le docteur, s'arrêta près du lit de Clavering et le regarda froidement. Clavering rendit regard pour regard. Il se demanda de nouveau (comme à sa première rencontre avec le directeur) ce qu'un Spatial pouvait faire dans cette galère. Dans les pri-

sons qu'il avait connues, les dirigeants étaient d'anciens militaires ou de hauts policiers.

— « Pas de dégâts inguérissables, j'espère ? » demanda le chef au docteur.

— « Vos brutes ont tout fait pour ça. Mais il vivra. »

— « Nous ne sommes pas ici dans une maison de repos, » dit le directeur, s'adressant à Clavering. « Sur ce monde et sur n'importe quel Monde Ultime, nous ne gâtons pas les criminels. Ils peuvent venir ici — comme vous l'avez fait — pour éviter le châtiment encouru ailleurs dans la Galaxie. S'ils deviennent de bons citoyens, ils sont les bienvenus. Sinon... »

— « Je commence à regretter d'avoir débarqué ici, » firent les lèvres enflées de Clavering.

— « Bien sûr. Vous êtes habitué à être traité en malade, non en forçat. Vous vous croyez un cas intéressant à soumettre aux gentils et indulgents psychiatres. A Faraway, nous ne connaissons qu'une seule école de psychologie. »

— « Laquelle ? » Cette question était attendue.

— « Celle de Pavlov. »

— « C'est difficile, » dit le docteur, « de constituer un réflexe conditionné contre le mal, chez un Humain adulte. »

— « Nous pouvons toujours essayer, » fit le Directeur.



Enfin, et sans remise pour une bonne conduite, les six mois passèrent. Clavering eut une dernière rencontre avec le Directeur, il rendit sa tenue de forçat et reprit en échange ses propres vêtements. Il constata que sa montre, son portefeuille et son argent avaient disparu, mais l'on se moqua de ses protestations.

A la porte de la prison stationnait un camion avec l'enseigne en énormes lettres blanches : « SOCIÉTÉ DE SECOURS AUX PRISONNIERS. » Il n'avait pas le choix. Il rentra à Faraway assis près du chauffeur — un malabar et apparemment un ex-policier.

Dans un faubourg, le camion stoppa devant un bâtiment délavé, une ancienne caserne, abondamment éclairée de néon — le centre de la Société. Le chauffeur conduisit Clavering dans un bureau où une obèse répugnante s'informa de son identité. Puis on lui fit savoir que la Société s'engageait à lui trouver un travail, à le loger et à le nourrir, tous frais déduits de sa paie hebdomadaire. L'emploi d'ailleurs l'attendait déjà : une firme d'importation avait besoin d'un saute-ruisseau. Il commencerait le lendemain matin.

Clavering remercia avec plus de politesse que de sincérité et une fille décharnée l'emmena dans une cellule quasi monastique. Elle allait partir, quand :

— « S'il vous plaît, » dit Clavering, « une minute ! »

La fille répondit, hargneuse : « La vieille patapouf aura une crise de nerfs si je ne suis pas rentrée d'ici deux secondes. »

— « Laissez courir. Comment cela se passe ici ? »

— « Vous faites votre lit et vous balayez la carrée. On mange à sept heures trente et à dix-huit. Le samedi et le dimanche, la cantine fournit aussi un repas de midi. Rien de bon ! »

— « Je voulais dire : a-t-on une chance de filer ? »

Elle rit :

— « Pas mèche. Quand on déduit votre pension, il vous reste de quoi acheter quelques cigarettes et boire un ou deux coups. Etant donné vos antécédents, vous ne trouverez aucun boulot, sinon par la Société. »

— « C'est pire que les prisons sur les planètes civilisées ! »

— « Personne ne vous a invité à venir, non ? »

La fille sortie, Clavering s'approcha du miroir tavelé. Son complet l'habillait encore assez bien — un peu juste aux pectoraux, beaucoup trop vaste au ventre. Il haussa les épaules : aucune importance ! Même si le receleur de Faraway était le moins honnête du monde, il aurait toujours assez d'argent pour s'habiller de neuf et trouver un « job ».

« Un job » ? Il s'interrogeait avec un certain étonnement. « Que m'arrive-t-il ? Ce Pavlov, après tout, aurait-il raison ? En tout cas, je ne veux pas risquer un second séjour dans cette taule ! »

Il quitta le centre.

N'ayant pas d'argent, il fut forcé d'aller à pied. Heureux encore que ce ne fût qu'une bourgade un peu vaste ! Il atteignit d'abord l'Hôtel Rimrock où il apprit que ses bagages étaient dans un garde-meuble, et qu'il y avait des frais à payer. Il promit de revenir. A la Première Banque Nationale, l'employé chargé des coffres-forts se souvenait bien de Mr. Jones, mais tout de même, il y avait certaines formalités — des empreintes digitales, le dessin rétinien à contrôler, des frais de cinq mois de garde à payer, etc. Il était navré, mais les règles étaient faites autant pour la protection des clients que pour celle des intérêts de la banque — et, bien sûr, pas pour être violées.

Clavering quitta la banque à midi passé. Il n'avait rien mangé depuis son petit déjeuner en prison. Il n'avait rien bu depuis six mois ni fumé pendant la même période autre chose que de l'infect et âcre tabac de forçat. Il aurait voulu contacter le receleur dont le docteur lui avait donné l'adresse, mais c'était à l'autre bout de la ville — et l'homme pouvait lui refuser une avance, même pour ses besoins urgents. De toute façon, sa fierté se révoltait, il n'aimait pas les receleurs et détestait l'idée d'être à leur merci.

Heureux encore, pensa-t-il, qu'il ne fût pas un spécialiste : il pouvait piller un coffre-fort aussi bien que contrefaire une signature ou voler — bien sûr, sans rivaliser avec les praticiens de l'art ! La situation imposait plutôt le vol à la tire. Clavering commença à chercher autour de lui une victime désignée.

Tout près de lui, un personnage prospère faisait du lèche-vitrine. Clavering examina ses vêtements en connaisseur : la chemise était en cristal-soie d'Altaïr et ce n'était pas là un textile bon marché. Le veston — en tweed de Nova Caledon, le plus fin et le plus cher, — le kilt et les bas

venaient directement d'Ecosse même. (Clavering se demanda si l'obèse avait droit au tartan du Clan Graeme.) Les chaussures avaient ce vernis particulier qui n'appartient qu'au cuir de grands poissons sauriens des marais de Markara. Et la bosse qui soulevait la jaquette révélait presque certainement un portefeuille bien bourré.

Pour approcher le bonhomme, Clavering attendit le moment où il fixa une vitrine de comestibles, pleine de tentations gastronomiques d'une vingtaine de planètes. Il se dirigea vers le promeneur avec nonchalance et formula :

— « Excusez-moi, quelle heure est-il ? Ma montre est chez l'horloger. »

— « Treize heures douze, » répondit l'autre avec assez d'affabilité.

— « Une belle vitrine, non ? » Clavering l'indiquait d'un signe de tête. « Sans doute bien de ces choses ne sont pas exportables. La seule manière de goûter aux larves des Sorcières est de les cueillir droit sur les cendres chaudes, où elles se tortillent vives... »

— « Je n'ai jamais visité la Terre, » confessa l'obèse. « L'année prochaine, peut-être. Mais je dis toujours que je peux faire le tour de la Galaxie dans ma cuisine. »

— « Qu'est-ce que c'est ? » demanda Clavering. « Cette gelée opalescente dans le bocal doré ? »

— « Cela vient de Windhover. Y avez-vous été ? »

— « Non. »

— « Moi non plus. Mais grâce à mon violon d'Ingres je sais pas mal de choses à ce sujet. En certaines saisons (plutôt compliquées avec leur système binaire), les grandes araignées marines sortent sur la rive et construisent des nids dans les rochers. Des nids — avec leurs sécrétions, bien sûr... »

En ayant entendu assez pour décider que jamais les aliments de Windhover ne figureraient sur sa table, Clavering demanda l'heure de nouveau et s'excusa : il avait un rendez-vous. Il s'en alla — ni trop vite ni trop lentement, juste assez pour mettre plusieurs carrefours entre lui et le bonhomme. Finalement, il atteignit un square. Il y trouva un siège vacant, la journée était belle et chaude et la plupart des employés de bureaux déjeunaient sur l'herbe.

Il retira de sa poche sa prise : le précieux portefeuille.

Mais ce n'était pas un portefeuille.

C'était un porte-cigarettes.

En tout cas, pensa Clavering, je vais fumer une sèche avant d'entreprendre autre chose. Il sortit un gros cigare, le huma et l'alluma avec le briquet qui accompagnait le tout.

Ça avait un drôle de goût...

Ce n'était pas désagréable. En définitive, c'était même *bon*. La singularité du goût ?... Eh bien, il s'était trop habitué à la paille hachée et au crottin de cheval — tout ce qu'on appelait « tabac » à la prison centrale.

Du crottin de cheval ?

Mais c'était une insulte pour les chevaux, la plus noble conquête de l'homme !

Sans chevaux — pas de pari. Sur quoi peut-on parier encore ?

Sur les chiens ?
Au diable les chiens !
Déteste les chiens.
En voilà un qui sort une mémère pour sa promenade.
Il vient par ici.
Au diable.
Il veut me donner un coup de pied.
J' donnerai l' premier.

M'dame, je refuse de recevoir des coups de pieds de votre cabot galeux. J'ai déjà refusé d'en recevoir de tous les cabots hargneux de la Galaxie. Question de principe... c'est ça. J' suis un homme de principe.

Scusez. M' sens mal. Ai mangé du poisson — ou autre chose...

Pure illusion, car depuis des mois Clavering n'avait été à pareil régal. C'était le cigare. Un cigare très cher, fait de tabac terrestre et de kaleph — une plante lyrane. La fumée de ce mélange produit un effet semblable à celui de l'alcool. Un estomac vide, sevré par six mois d'abstinence, en subit l'intoxication.

Clavering comparut devant un magistrat, qui le reçut comme un ennemi intime. Il était accusé d'ivresse et de voies de fait dans un endroit public. Le juge répéta ses remarques au sujet de l'abus de l'hospitalité des Mondes Ultimes. Il rendit sa sentence : elle eût été moins sévère, s'ils n'avaient pas découvert sur le porte-cigarettes un autre nom que celui de Clavering.

Celui-ci fut, de très mauvaise humeur, emmené à la Prison Centrale.

L'air renfrogné, il se présenta au Directeur.

— « Je pensais bien, » fit ce fonctionnaire, « que vous feriez un récidiviste. Mais pas si vite. »

— « Je ne m'attendais pas à retourner ici, du tout. »

— « Mais vous êtes là. Toutefois, j'ai décidé d'être indulgent envers vous. Vous êtes un homme intelligent, qualité gaspillée quand on casse les cailloux. Si étrange que cela paraisse, nous avons ici des machines qui demandent à être entretenues... »

— « Un meilleur travail apportera-t-il une nourriture meilleure ? » demanda Clavering de but en blanc.

— « La nourriture sera la même. Elle devrait être de qualité inférieure, car vous allez dépenser moins d'énergie physique. »

— « Monsieur, » dit Clavering empressé, « puis-je vous poser une question ? »

— « Oui. »

— « Alors, dites-moi, quel crime peut valoir la déportation hors des Mondes Ultimes ? »

— « Pas un meurtre, » dit le directeur avec un sourire froid. « Pour un meurtre, on pend. Nous sommes très vieux jeu ici, vous l'avez peut-être déjà remarqué. En fait, trois condamnations ou trois crimes suffisent. C'est la loi. »

— « Merci, » dit Clavering.

***

Son second séjour en prison traîna. Autant que le premier.

Cette fois, il évita tout sévice et ne visita l'hôpital qu'une fois, par suite d'une légère infection à la main. Les gardiens étaient présents et il ne put rien dire au vieux docteur. Le temps coulait avec lenteur — cependant, quoiqu'il en eût, Clavering se découvrit un véritable intérêt pour la mécanique. Au moment de quitter la prison, il maîtrisa son désir de faire ses adieux à ses vieilles machines — bien soumises, bien polies et laborieuses.

Le même camion le ramena à Faraway, la même obèse l'admit à l'auberge de la Société. Comme la première fois un poste l'attendait — mais cette fois dans un petit garage de la ville.

Cette fois, Clavering décida de prendre son temps. Son premier jour de liberté, il le passa à l'hôtel, il lut et n'alla ni à Rimrock ni à la Banque. Le lendemain il se présenta au garage et employa sa matinée à nettoyer et à polir un camion et deux hélicos. Le patron lui prêta de quoi déjeuner dans un snack-bar, près du garage. Dans l'après-midi, on lui permit de régler un moteur, sous contrôle, bien sûr. Le repas du soir à l'auberge : ce n'était pas beaucoup mieux qu'en prison. Ayant digéré, il résolut de se rendre à l'adresse qu'on lui avait donnée à son premier séjour à l'ombre.

La nuit était claire ; pour la première fois depuis un an, Clavering pouvait voir le ciel nocturne. C'était l'automne dans l'hémisphère Nord et la lentille galactique arrivait à la conjonction avec le soleil. Comme il marchait lentement sur une route bordée de maisons éparses, Clavering leva les yeux. Le vide qu'il rencontra frappait autant que la première fois, dans l'observatoire du *Jolly Swagman*. Maintenant il comprenait toutes ces histoires au sujet des hommes fuyant Faraway pour ne s'arrêter qu'aux Planètes Unies.

Il atteignit enfin la maison du receleur. Il hésita un moment devant la grille où aboutissait une longue allée : il se sentait extraordinairement nerveux. « Qu'est-ce qui va clocher maintenant ? » se demandait-il. Sa vie de fuite l'avait enfin amené au bout des ténèbres, à la frontière extrême de la négation.

Il n'avait plus où fuir.

Il haussa les épaules.

« Ça vous rend fou, » se dit-il, « ces sacrés Mondes Ultimes ! »

Il pressa un bouton secret dans un montant de fer forgé. Un léger bourdonnement : il était sous observation. Puis un émetteur caché fit entendre sa voix métallique :

— « Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? »

— « John Clavering. Je désire parler à votre maître, Mr. Konradis. »

— « A quel propos ? »

— « Je le dirai à Mr. Konradis. »

— « Je répète : à quel propos ? »

— « Sacré robot curieux ! Mes affaires sont personnelles. »

Une voix nouvelle — humaine — interrompit :

— « Que voulez-vous ? »

— « Etes-vous Konradis ? »

— « Oui. »

— « Alors, il s'agit des joyaux de la couronne de Shaara. »

Clavering entendit l'autre reprendre sa respiration. Puis la porte s'ouvrit avec un cliquetis.

Il remonta l'allée de gravier crissant. La maison était une vraie forteresse. La porte d'entrée s'ouvrit devant lui, et il pénétra dans un hall nu, démeublé, inondé d'âpre lumière d'un blanc bleuté.

— « Prenez la porte à droite, » commanda la voix.

Clavering obéit. Il se trouva dans une pièce aussi vaste, mais par contre trop meublée, trop ornée. Un petit homme était assis derrière un énorme bureau. La lumière de la lampe faisait étinceler sa calvitie. Il dit :

— « Asseyez-vous, Mr. Clavering. »

Clavering s'assit.

— « Je suppose que vous venez voir si je peux vous débarrasser de ces bijoux de Shaara ? »

— « Oui. »

— « Je serai honnête avec vous, Mr. Clavering. Je vous donnerai 5 % de leur valeur. Après tout, je vous devrai une des plus belles affaires de ma vie ! »

— « 5 % ! Plutôt les jeter à la mer ! »

— « Mr. Clavering, il y a près de six mois, je fus contacté par une princesse capitaine d'un navire de Shaara et bien que je déteste avoir affaire aux non-humains — spécialement des anthropoïdes — je l'ai laissée me persuader d'employer ma mince influence pour récupérer les diamants entreposés dans votre banque. »

Il s'arrêta. Il plongea ses deux mains dans son bureau. Puis sa main droite brandit une liasse de billets de banque, tandis que la gauche serrait un meurtrier, petit automatique Minetti. Il dit :

— « Pas d'illusions, Mr. Clavering. Je suis gaucher. Attrapez ! »

Clavering saisit les billets. Il les compta. Il pourrait s'acheter un complet neuf et, peut-être, un camion ou un hélico d'occasion. Mais pas le passage sur une autre planète — fût-elle Ultime.

Il dit :

— « La capitaine de Shaara n'a pas été fort généreuse. »

— « Elle m'a donné toute la monnaie fédérale de son coffre-fort. »

— « Alors, il y aura une suite. »

— « Possible. Mais pas pour vous. »

Clavering étouffa sa colère et mit l'argent dans sa poche intérieure. Se levant, il marcha à la porte et le canon du petit revolver le suivait. Clavering l'ignora complètement. Sa mémoire photographique fonctionnait, examinait et fixait les détails des fenêtres, avec leurs espagnolettes, des portes avec leurs serrures. Il avait déjà rencontré des gens du type de ce receleur et il savait qu'ils faisaient davantage confiance aux robots qu'aux humains faillibles.

Il savait aussi (et Konradis l'ignorait évidemment) que les robots *aussi* pouvaient faillir.

Il quitta la maison, le terrain et se dirigea lentement vers la cité. Rentré à l'hôtel, dans son lit, il révisa les faits.

a) Le reste des joyaux de la couronne était de nouveau en possession de la Grande Reine.

b) 20 fois 1 000 crédits (don de Konradis), cela ne faisait que 20 000 crédits. A en juger d'après la récompense promise, le receleur avait dû en recevoir cinq fois autant.

c) La traversée — disons — jusqu'à la planète Van Diemen devait coûter au moins 2 500 crédits.

d) Un homme du genre de Konradis garde presque toujours une forte somme d'argent liquide à domicile, généralement dans le coffre-fort de sa chambre à coucher.

e) Le robot-portier était un Farrar-Blenkinsop, modèle Mark IV. (Et Clavering savait des choses au sujet du Mark IV, qu'il avait su habilement soutirer à un technicien de Farrar-Blenkinsop, ivre !)

f) Sans doute Konradis avait-il des amis parmi les flics. Par conséquent, sa bouche devait rester fermée au moins durant six heures, après le cambriolage. Il y avait un petit pistolet somnifère dans les bagages de Clavering, à cet effet.

g) Lesdits bagages devaient encore se trouver — probablement — dans les dépôts de Rimrock, mais quelques milliers de crédits devaient largement couvrir les frais.

h) Les documents de Clavering-Jones se trouvaient dans ces bagages. Quelques autres billets de 1 000 crédits, judicieusement distribués, devaient les faire viser par les gens en place.

i) Le *Serpent du Delta*, de la Compagnie des Transports Interstellaires, était à Port Remote. Il devait partir pour Mitylène, à 24 heures, la nuit suivante.

« Si je l'attrape, » se dit Clavering, « je cours un faible risque d'échouer, au bout du voyage, dans une prison terrestre. Mais le risque est léger et, après tout, les prisons de la Terre sont des hôtels somptueux en comparaison avec ça ! En tout cas, la Grande Reine de Shaara a récupéré son bataclan et la fièvre a sans doute baissé, là-bas.

» Si je reste ici, on me flanquera de nouveau en taule. Et alors, je serai déporté. Et la police locale et fédérale me cueillera sur la planète où je serais envoyé.

» La partie vaut d'être jouée. »

Il se dévêtit et se coucha. Quelques secondes après, il dormait, comme un gosse heureux.

*
* *

Le lendemain matin, il téléphona au garage pour dire qu'il était malade et ne viendrait pas travailler. Il alla droit à Rimrock, où il dut attendre qu'on lui montât ses bagages. Puis il les rapporta chez lui, par taxi. Fermant la porte, il ouvrit ses valises, vérifia son petit somno-pistolet, en tirant sur un des minuscules lézards-volants, un fléau de Faraway. Ça marchait. Il se procura le papier spécialement traité dont il avait besoin. A défaut d'un

équipement infrarouge, il ne pouvait le vérifier, mais il n'y avait pas de raison pour qu'il ne marchât pas. Il refit ses bagages, mit ses papiers dans sa serviette, le somno dans la poche de son kilt et la feuille de papier spécial, dans la poche intérieure de son veston.

Puis il travailla dans son garage le reste de la matinée et l'après-midi. Tout le monde partit déjeuner, le laissant comme gardien, et il prit une empreinte en cire de la clef de la porte d'entrée. Il choisit une voiture — une grande mono-roue Ferranti, démodée.

Il finit son travail et rentra. Une fois dans sa cellule, il découvrit des traces d'une perquisition. Qui ? La bonne ? Le directeur ? Un de ses camarades de taule ? N'importe. Il se réjouit que ses pinces monseigneur et autres clefs fussent à leur place — toutes les quincailleries étaient fermées à cette heure et elles ne s'ouvriraient qu'au matin.

Après dîner, retourné chez lui, il verrouillla la porte et façonna la clef en sifflotant, pour couvrir le grincement de la lime. Ayant fini, il mit dans sa poche la clef et une lime et ses documents dans sa serviette. Le strict nécessaire dans une mallette — les navires de la classe du *Serpent du Delta* avaient un magasin où l'on pouvait s'approvisionner au cours de la traversée.

Il descendit, serviette et mallette à la main. Il rencontra seulement la petite bonne maigre qui le regarda curieusement.

Il dit : « Je crois que je peux vendre ça à bon prix. Un client du garage m'a dit qu'il achèterait de bonnes valises d'occasion. Je les lui porte ».

Elle dit : « Ça m'est égal, mais je vous souhaite de faire une bonne affaire. »

Lentement, il traversa la ville jusqu'à l'office de la Compagnie des Transports Interstellaires. Le bureau était encore ouvert et ne fermerait qu'après le départ du *Serpent du Delta.*

Au jeune homme ennuyé derrière le comptoir, Clavering demanda :

— « Y a-t-il des places libres ? »

— « Oui, Monsieur. Mais les meilleures sont prises. Il y a une cabine au pont F, si vous ne craignez ni la chaleur ni le bruit. »

— « Je la prends. »

— « Pour Mitylène ou plus loin ? »

— « Combien pour Mitylène ? »

— « 2 000. »

— « Je n'ai pas la somme avec moi, je dois toucher ce soir d'un ami... »

— « 2 000. »

— « C'est assez important pour moi, » dit Clavering. « Il y aura une récompense pour vous. Mettons que je verse un acompte de 500 crédits. Et je laisse mes papiers et cette valise en dépôt. Vous pourrez préparer mon visa et nous nous rencontrerons sur l'astroport, disons, à 23 h 30. Vous me donnerez mon billet et je verserai la différence sur 2 500 crédits. »

Cette arithmétique-là, le clerc l'entendait. Il regarda les papiers, les feuilleta, acquiesça :

— « Très bien, Mr. Jones, » dit-il. « Ça peut se faire. Je suis sûr que ça peut se faire. »

Clavering paya les 500 crédits et sortit. La lèvre sarcastique, il regarda autour de lui. Drôle de ville sur une drôle de planète ! Il leva les yeux vers le ciel vide et noir et pensa combien il serait agréable de voir l'immense et brillante convexité de la Galaxie par les hublots du *Serpent du Delta*, sur la route de Mitylène — et des Mondes Intérieurs, prospères, florissants et actifs.

Clavering consulta sa montre — il avait du temps à tuer. Il entra dans un Cinéac et vit plutôt des événements historiques que des actualités. Quand il vit, pour la deuxième fois, le couronnement du roi James XOV de Waverly, il sortit.

Il marcha nonchalamment vers son garage. Il y avait peu de passants et point de policiers.

Sa nouvelle clef, excellente, fonctionna. La grande Ferranti était là où il l'avait laissée, près de la porte. En moins de trois minutes, le gyroscope atteignit la révolution maxima et Clavering, enlevant les étais, roula doucement dans la rue. Il sortit un instant, pour refermer.

Il fit le trajet jusqu'à la maison de Konradis sans incident, stoppa devant la porte ornementale et sortit, laissant le gyro en marche. Un bruit rauque, imprévu, brisa le silence. Clavering sursauta. Konradis avait un poulailler et un coq, doté d'un sens étrange du temps...

Cela rappela à Clavering la nuit où il avait réussi à saouler Fredericks, le robotiste de la Société Farrar-Blenkinsop.

— « Faut pas oublier, » disait Fredericks. « Y a ça : tous nos robots ont des cerveaux. Mais pas des cerveaux humains. Rien qui ressemble. Prends le modèle IV. Même coefficient d'intelligence qu'une volaille. Drôle de chose, le type qui m'a parlé de ça s'est souvenu comment qu'on hypnotise les poulets. Fantastique ! Ça marche pour le modèle IV aussi. »

— « Comment ça, hypnotiser les poulets ? »

— « Facile. On dessine une ligne par terre. On leur met le bec sur la ligne... »

— « Mais le modèle IV n'a pas de bec ! »

— « Il y a un viseur. On colle devant un papier spécial. C'est visible comme une ligne infrarouge, très droite, très foncée... »

Clavering en fit sa propre expérience. Prudent, il ne s'était servi de cette faiblesse des robots dans aucun cambriolage. Il avait décidé de garder cet atout en réserve jusqu'au moment où son emploi serait justifié.

Le moment était venu.

Il vit, sur le montant de la grille la plus proche, l'éclat terne d'un bouton. Il sortit de sa poche le « papier spécial » qu'il déplia, en voila son visage et se posta devant le montant. Puis son index droit trouva et pressa le bouton. Il entendit le bourdonnement du viseur.

— « Qui êtes-vous ? » demanda la voix métallique.

Un silence tomba.

— « Vous me connaissez, » dit Clavering.

— « Oui. »

— « Je suis un ami. »

— « Oui. »

— « Laissez-moi entrer. »

— « Oui. »

La serrure cliqueta et la porte s'entrouvrit.

— « Oui. »

Clavering retourna à la voiture — il en aurait besoin comme moyen de transport et aussi comme prison temporaire pour Konradis. Il roula vers la maison. A son approche, l'entrée s'ouvrit. Il transféra le pistolet somno dans une poche du veston, quitta la voiture et pénétra dans le logis.

Le canon du pistolet visait la porte du bureau de Konradis. Comme elle s'entrebâillait, Clavering tira. Il vit Konradis trébucher sur le seuil, laisser choir son automatique. Il le vit à terre, à demi paralysé, mais conscient.

Clavering le tira dans son bureau et l'assit sur une chaise.

— « J'aurais pu user toute la charge, » dit le cambrioleur. « Je ne l'ai pas fait. Endormi, vous êtes sans intérêt. Causons. »

— « Je... » (les mots venaient avec une lenteur douloureuse) « ... refuse... »

— « Où est votre coffre-fort ? »

Konradis demeura silencieux.

— « L'embêtant avec ces somno-pistolets, c'est que la victime est insensibilisée, » remarqua Clavering. « Aussi des mesures plus sévères s'imposent. » Il défit la chaussure droite de Konradis et le déchaussa. « Vous ne sentirez rien, » fit-il, « mais vous me verrez faire un feu de joie dans cette belle cheminée. Un feu efficace. Le charbon et le bois sont là, merci. Vous ne sentirez rien, mais ce sera une expérience plutôt pénible de voir votre pied lentement consumé... »

— « Vous... n'oserez pas, » dit Konradis.

— « N'oserai-je pas ? » demanda Clavering. Et il alluma le feu.

Le pied de Konradis était à un pouce du feu.

— « Chambre à coucher, » dit-il. « Derrière le tableau... »

— « Et la combinaison? Vite, ou je me fatigue et je lâche votre pied. »

Konradis le lui dit. Il avoua aussi — à contrecœur — où se trouvait le commutateur secret pour évacuer le gaz anésthésique qui remplissait le coffre-fort. Il le dit, après avoir vu Clavering placer une bougie dans un coffret rempli de matériel très inflammable. Ce faisant, il avait averti Konradis qu'à défaut de son retour à très bref délai, lui, Konradis, subirait de graves brûlures, avant même que l'extincteur entrât en action.

Clavering trouva la chambre à coucher. Il eût voulu en voler le décor et les meubles, car il possédait de solides connaissances professionnelles en ce qui concernait les antiquités. Il trouva le coffre-fort derrière un Picasso authentique. Le commutateur était caché sous le sein droit d'un nu en platine, de Kirschwasser. Il attendit la fin du bourdonnement de la petite machine et ouvrit.

Il y avait là de la bonne et honnête monnaie fédérale à la mesure de ses besoins. Clavering en bourra une taie d'oreiller en vraie soie qu'il avait

prise sur le lit. Il descendit et souffla la bougie sous la chaise de Konradis.

— « Maintenant, » dit-il, « vous venez avec moi. »

— « Pourquoi ? »

— « Parce que. Une décharge de somno ne dure guère et l'effet disparu, rien ne vous empêchera de donner l'alerte. Ligoté, vous pourriez vous libérer. Dans le coffre de ma voiture vous serez en sécurité, un peu secoué de temps en temps. Je suis bon ! »

(« Et, » pensa-t-il, « je peux me permettre ce luxe. Je n'ai pas perdu la main. L'opération a marché comme sur des roulettes. »)

Elle eût continué à marcher, sans un conducteur ivre qui émergea d'une rue adjacente comme un bolide. Sous le choc, le coffre arrière de la voiture de Clavering fut éventré, et le policier surgit sur les lieux considéra son contenu avec un vif intérêt.

Clavering eût bien employé son somno, mais l'accident avait détraqué la petite arme. Saisissant serviette et argent, il essaya de s'échapper. Mais un passant sauta sur lui et le renversa.

⁂

Le Directeur considéra Clavering par-dessus son bureau. Presque... approbativement.

— « Vous voici de retour, » dit-il.

— « Je suis de retour, » admit le prisonnier. « Quand va-t-on me déporter ? Et où ? »

— « Pas si vite, Clavering, pas si vite. Il faut que votre châtiment serve cette prison. Nous avons pour vous de nouvelles machines, des pompes pour notre ferme expérimentale hydroponique. Nous voulons vous préparer à votre vie nouvelle. »

— « Très gentil à vous. »

— « Autre chose, Clavering. Ceci vous évitera pas mal d'ennuis — à l'avenir. Appelez-moi « monsieur », voulez-vous ? »

Clavering répondit :

— « Très bien, monsieur. »

⁂

Il trouva de l'intérêt à son nouveau travail. Les conditions s'étaient améliorées, la nourriture aussi et les gardiens étaient plus indulgents envers le bavardage des prisonniers.

Très vite il comprit qu'il se trouvait parmi les récidivistes comme lui-même, intelligents et incurables. On pouvait bien les opérer du cerveau, mais cette destruction de personnalité était haïe dans tous les univers civilisés. Il posa des questions — mais personne n'avait la moindre idée de la planète où ils allaient être déportés. Il découvrit que de nombreux prisonniers avaient des connaissances mécaniques.

Enfin, il fut réveillé un matin par un geôlier frappant à sa porte, il se leva, chercha ses vêtements. « Pas ceux-ci ! » aboya le gardien. « Mettez-moi ça ! »

Il y avait là des sous-vêtements propres et neufs. Une salopette noire. Des bottes noires, bien cirées. Sur chaque manche de la cotte figurait un cornet de fougère, vert sur une roue d'engrenage dorée.

Les nouveaux vêtements étaient confortables et seyants. Dès que la porte fut ouverte, Clavering quitta sa cellule et prit place dans la procession des prisonniers vêtus comme lui. A la sortie de la prison, où les attendaient les voitures, il s'arrêta, pour demander aux gardiens :

— « Qu'arrive-t-il au directeur ? D'habitude il vient toujours nous faire ses adieux. »

— « Vous verrez encore le capitaine Christophe, » répondit un gardien.

Clavering ne put rien voir de la voiture, mais il ne fut pas surpris quand la portière, s'ouvrant, révéla les environs de l'astrodrôme. Il regardait avec intérêt d'autres voitures qui venaient se ranger en ordre et les hommes en noir qui sautaient à terre. Les déportations en masse devaient être moins chères, se dit-il.

Il devint raide de surprise lorsqu'il se fut tourné vers le navire. Celui-ci était grand, beaucoup plus grand que n'importe quel autre qu'il eût jamais vu. A côté de lui les bâtiments administratifs de l'astroport, les grues, les échafaudages — tout semblait rapetisser singulièrement. Ses ailerons étaient de vrais arcs-boutants et lui-même, une énorme, une invraisemblable tour coulée dans un métal éclatant.

— « Le voyage aura du chic, » fit un homme à gauche de Clavering. « Ils ont envoyé un navire Alpha pour nous emmener. »

— « Ce n'est pas un Alpha, » dit Clavering. « C'est deux fois plus grand encore ! »

Une voix sortit du haut-parleur :

— « Attention ! Attention ! Le personnel s'embarque tout de suite ! »

De longues lignes d'hommes se mirent en marche. Les gardiens les surveillaient à l'entrée du sas d'accès. Un officier âgé, en uniforme de Commissaire du bord, se tenait au haut de la coupée par laquelle Clavering devait monter. Il barrait les noms sur une liste.

— « Clavering, John — Hydroponiques. »

Les insignes sur les manches de Clavering et son dernier travail en prison éclairaient ces mots.

— « On payera le passage en travail ? » demanda-t-il.

Le Commissaire l'ignorait.

— « Cowden, Peter — circulation d'air... Davis, David, circulation d'air... »

— « Les Hydroponiques, par ici ! » hurla une voix.

Clavering avec les hommes de son service suivit le contremaître à travers les coursives et les escaliers et, avec onze autres déportés, il se retrouva dans un dortoir à peine meublé. Le sous-officier ignora leurs questions. La porte en acier coulissa avec un déclic.

Dès lors, le temps s'étira. Les hommes parlaient d'une manière décousue. Ils furent reconnaissants quand l'émetteur mural se ranima et donna l'ordre de s'étendre sur les couchettes, pour le lancement. Le manque d'information sur les événements extérieurs les tourmentait : ils avaient fait

jadis leurs voyages en voyageurs payants — et renseignés. Ils se sentirent soulagés quand le tonnerre mourut et que le poids écrasant déserta leurs poitrines. Ce fut un jeu, quand ils retombèrent en chute libre.

— « Attention ! » clama l'émetteur. La cloison inférieure se transforma en un énorme écran vidéo. Il reflétait sans nul doute le poste de commande de l'astronef. Il montra un homme grand, en tenue noire avec, sur ses manches, les galons d'or de capitaine.

— « Le directeur ! » chuchota quelqu'un. « Et moi qui le croyais un capitaine en retraite ! »

— « Et le vieux toubib est avec lui... » murmura un autre.

— « Hommes, » dit le capitaine Christophe d'une voix calme, « je vous fais l'honneur de vous appeler « hommes », car un travail d'hommes vous attend. Un travail si dangereux et si incertain qu'il est difficile de trouver, pour le faire, des gens libres.

» L'histoire se répète, » dit-il, après une pause. « Il y a des siècles, un autre Christophe (ce n'était que son prénom) sut que la Terre était ronde. C'était l'époque où la plupart des marins refusaient de cingler à l'Ouest, de peur de passer — eux-mêmes et leurs navires — par-dessus bord, dans l'inconnu. Cet autre Christophe donc — Christophe Colomb — fut réduit a recruter ses équipages dans les prisons.

» Vous tous qui êtes venus sur les Mondes Ultimes, vous avez eu votre chance. Votre premier séjour en prison vous a prouvé que le crime ne paie pas et que le jeu ne vaut pas la chandelle. Et, quoique sachant que la déportation châtiait les récidives, vous avez persisté dans cette voie. Votre présence ici est la conséquence directe de vos actions. Quant à nous — officiers et navigants — nous sommes là parce que telle est notre volonté. Et je veux que vous compreniez ceci : nous n'entendons pas être écartés de nos buts. Sachez que nous, les Spatiaux de profession, nous sommes capables de naviguer, quand même vous seriez assez insensé pour vous jeter dans une mutinerie. Je veux que vous reteniez aussi : sous mes ordres, celui qui ne travaille pas ne mange pas.

» Je ne saurais vous dire combien notre voyage durera en temps objectif — c'est une des choses que nous devons découvrir. Je ne puis dire non plus combien il durera, en temps subjectif. Je crois que nous serons de retour bien avant l'expiration d'un demi-siècle.

» Mais je peux vous dire ceci : on ne rebroussera pas chemin. Aucun de vous ne sait mener un astronef. Avec le temps, vous en apprendrez assez pour croire qu'il vous est possible de vous emparer du navire et de forcer mes astronautes et mes mécaniciens à vous obéir. Sachez que l'éventualité a été prévue et que le navire possède tous les dispositifs de sûreté voulus. Dans le cas extrêmement improbable d'une révolte couronnée de succès, je vous promets qu'il n'y aura pas de retour... »

Follement, Clavering fouilla dans son cerveau, cherchant une objection légale, le moindre droit de protester. Il n'y avait rien. Sa fuite sur les Mondes Ultimes le soumettait à leurs lois et une de ces lois punissait un troisième délit de déportation.

Il ne pouvait qu'admirer l'astuce de la Fédération : faire de l'ultime frontière un havre pour les criminels, leur offrir — du moins sur le papier — une chance de se racheter et... Il semblait que ce matériel spatial potentiel n'avait pas eu l'ombre de cette chance.

Clavering et tous les hommes virent le viseur quitter le capitaine et ses officiers et virer — et découvrir devant eux une partie de l'espace où cinglait le navire. Il avait entendu, au départ, l'unique bourdonnement du Propulseur Mannschenn et il savait déjà que dans quelques secondes, l'écran ne montrerait plus que des stries de lumière, dépourvues de sens.

Et celles-là seraient encore préférables au vide froid, au néant infini brisé seulement par la terne et distante nébuleuse vers laquelle fonçait leur astronef — un minuscule nuage luminescent — peut-être une autre Galaxie...

Clavering avait passé toute sa vie à fuir — il avait fui aussi loin que possible — aux frontières mêmes de la nuit.

Et il n'avait pu s'arrêter.

(Traduit par Z. N.)

Le manteau bleu

par THOMAS OWEN

L'univers de Thomas Owen engendre le malaise. Avec une sobriété glacée, ses histoires évoquent un climat peu à peu irrespirable, où une ouverture étroite sur l'inconnu ne laisse filtrer que quelques lueurs de celui-ci. Le nom de cet excellent écrivain belge restera régulièrement à nos sommaires (1).



« ET d'ailleurs, tout ce que l'on peut penser de moi me laisse indifférent... »

Il appuya sur chacune des syllabes de ce dernier mot.

C'est là-dessus que j'entrai dans sa vie ou plutôt qu'il entra dans la mienne.

Son interlocutrice venait de lui tourner le dos dans un mouvement d'humeur qu'elle ne cherchait pas à dissimuler. Elle portait un manteau bleu, à larges revers, avec un col et des poches d'astrakan. Elle était grande, fine, fort jolie, nu-tête. Elle avait secoué ses cheveux noirs et luisants comme une crinière souple. Elle se dandinait impatiemment, d'un pied sur l'autre, et tout à coup se décida. Elle s'éloigna d'un pas rapide et se perdit bientôt dans la foule des voyageurs qui se pressaient sur le quai de la gare.

Lui restait immobile, à deux pas de moi, calme et cependant décontenancé. Etait-il indifférent ou préoccupé ? Je n'aurais pu le dire. Quand elle s'éloigna, il la suivit à peine des yeux. Quand elle eut disparu, il soupira.

Il mit alors ses mains dans ses poches et regarda autour de lui. Ses yeux fureteurs rencontrèrent les miens. Il se sentit un peu ridicule, un peu gauche, sourit avec effort et se frotta brusquement les paumes l'une contre l'autre, d'un geste sec. Il dit :

— « Et voilà !... »

Le ton était anonyme. L'attitude banale. Ainsi font les déménageurs après avoir gravi un escalier trop raide avec un meuble encombrant. Cela pouvait signifier également : « Voilà encore une chose ennuyeuse terminée » ou « Voilà bien la vie avec toutes ses tristesses. »

Il n'avait pas de pardessus et frissonna.

Le train entrait en gare dans un grand fracas de freins et de vapeur. Les portières, presque toutes ensemble, s'ouvrirent en battant. Ce fut alors la poussée double et contraire, du flot humain arrivé à destination et de celui qui s'embarquait.

---

(1) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *Le péril* » (nº 12) ; « *15-12-38* » (nº 24) ; « *Et la vie s'arrêta* » (nº 65) ; « *La présence désolée* » (nº 68).

L'inconnu était allé s'asseoir sur un banc poussiéreux adossé au mur de la salle d'attente, tout contre le kiosque à journaux.

Je m'installai auprès de lui. Il regardait défiler les gens sans les voir, légèrement penché en avant, rêveur et absent. L'odeur de la gare me parut plus répugnante que jamais. Un écœurement terrible me gagnait. Je ne pouvais supporter cet air chargé de poussière et de vapeur d'eau, ces relents d'urinoir, de tisons mal éteints, de senteurs humaines, de cuir, de paille, de bière et de graisse. Je songeais à l'horreur du sort de ces porteurs en blouse bleue, qui passent leur vie dans cette puanteur, à attendre toujours des inconnus, pour en porter les bagages. Comment pouvaient-ils donc supporter, avec une aussi paisible indifférence, ce va-et-vient de gens pressés, agités, émus, joyeux, désolés ou impatients ?

Il y avait un préposé à casquette galonnée assis sur le bord d'un petit chariot à roues de fer. Il roulait une cigarette.

Cela me donna envie de fumer et je pris mon étui. Un vilain étui, par parenthèse, où le cuivre apparaissait sous l'argenture devenue transparente.

— « N'auriez-vous pas du feu par hasard, Monsieur ? » demandai-je à mon voisin.

— « Je ne fume jamais, » dit-il, sans me regarder.

Et, comme je m'excusais, avec un sourire civil :

— « Mais j'ai toujours des allumettes. Voici... »

A ce moment le train se remit lentement en marche en soufflant. Tous deux nous examinions les voyageurs qui se penchaient au dehors et faisaient des signes. Je n'aperçus pas parmi eux la jeune femme au manteau bleu.

— « Elle ne se montrera pas, » dit l'inconnu, comme pour répondre à mon interrogation muette. « Elle ne se montre jamais. Elle déteste cette habitude qui prolonge inutilement le départ. »

Il se leva brusquement et me demanda :

— « Vous avez une minute ? »

— « Oui. »

— « Venez donc prendre un café. Cela nous réchauffera. Je suis glacé. »

Puis il ajouta en secouant ses épaules d'un geste frileux :

— « Il fait un froid polaire... »



Il versa tout le lait dans le marc de son filtre et s'excusa aussitôt avec un geste gracieux de la main.

— « Oh ! je suis confus. Nous n'avions qu'un petit pot pour nous deux. Je vais en redemander. »

— « N'en faites rien. Je bois toujours le café sans lait. »

— « Alors tout va bien. »

Il sourit. Il avait une dent en or. Il bavarda longuement, à bâtons rompus, en faisant d'amusants commentaires sur les autres consommateurs.

Il avait un esprit critique et un humour étonnants. Il attribuait aux gens qui nous entouraient des professions imaginaires qui correspondaient admirablement à leur aspect physique ou à leurs attitudes.

L'un était chasseur de taupes, l'autre fabricant de dominos. Il trouvait à une petite femme noire, entre deux âges, une tête de montreuse de rats. A un homme digne, affairé et sombre, l'allure d'un sonneur de tocsin. Sa verve était intarissable. Il débitait ses plaisanteries d'un ton anodin, impersonnel, du plus comique effet. Je passai auprès de lui une heure extrêmement amusante. Il ne fut pas question une seule fois de la jolie voyageuse que j'avais aperçue à son côté sur le quai de la gare.

Au moment de nous séparer, il me laissa payer les consommations sans protester.

— « Vous avez tout du banquier ! » dit-il en riant. Le geste, le portefeuille.

Je l'arrêtai :

— « Je suis journaliste... mais je deviendrai bientôt fermier. Je compte reprendre, à cent kilomètres d'ici, une petite exploitation agricole appartenant à un vieil oncle. Mais je serai encore en ville pour un mois ou deux. Venez donc me voir un de ces jours. Voici ma carte... (Il l'accepta et la mit dans sa poche.) Mais vous, cher monsieur, puis-je vous demander ce que vous faites ? Cela m'intrigue. »

— « Que croyez-vous ? »

— « Comédien, » hasardai-je.

— « Non !... non. » Il avait l'air flatté et me regardait en souriant. « Je suis graveur sur mémoire. »

— « Sur quoi ?... »

Mais j'avais compris. Mon compagnon n'éprouva pas le besoin de s'expliquer d'ailleurs. Il me fit un large geste de tout le bras et me quitta, satisfait de l'effet produit.

***

Le lendemain, en rentrant du journal, je trouvai une superbe gerbe de roses qui m'attendait chez la concierge. Elle avait été déposée à mon nom avec, épinglée au papier glacé qui l'entourait, une carte : « Etienne Manuel ». Une main ferme avait écrit sur le bristol « graveur sur mémoire » avec un vigoureux point d'exclamation...

Huit jours plus tard nous étions les meilleurs amis du monde. Il me demanda de l'appeler « Pédro », son petit nom d'intimité.

Ce que je fis pour le satisfaire, malgré ma répugnance pour ce genre de coquetterie masculine.

***

J'avais de nombreux loisirs, ayant abandonné l'espoir de faire carrière dans le journalisme d'information. Je pus donc consacrer à mon nouvel ami tout le temps qu'il exigeait de moi. Et je dois en faire l'aveu, je trouvai à sa compagnie un charme indéfinissable. Quelque chose de trouble et de merveilleux. De magique et de réaliste. De railleur et de tendre.

Pédro était un garçon délicieux. Fringant et sarcastique. Spontané et sensible. Original mais incontestablement distingué. Malgré certaines outrances dans le langage ou la pensée, il n'y avait en lui rien de heurtant ni de tapageur. Il avait tout au plus un léger souci de l'effet produit. Mais il atténuait ce travers par une délicatesse dans l'amitié, qui désarmait la réaction.

Il avait, de l'élégance vestimentaire, une idée très personnelle. Ainsi ne sortait-il jamais qu'en veston. L'hiver était fort avancé déjà et je le vis fréquemment bleuir de froid au cours de nos interminables et amicales promenades aux environs de la ville. Je lui connaissais six ou sept complets, tous de teinte claire, gris ou beiges. De la meilleure coupe. Il portait éternellement une cravate rouge-grenat, piquée d'une perle. Jamais de chapeau. Sa tête était plantée d'une chevelure noire et drue, coupée court, luisante, sévèrement brossée, et qu'on devinait toute prête à friser pour peu qu'on l'eût laissée inculte. Il avait au front, juste à la naissance des cheveux, une petite cicatrice blanche, souvenir sans doute d'une enfance turbulente. Son visage osseux passait avec une extrême mobilité du sourire le plus tendre au rictus le plus féroce.

Un matin que nous parcourions la vieille ville et que nous longions les murs du Gymnase transformé en marché public, Pédro me dit à brûle-pourpoint :

— « Vous rappelez-vous la jeune personne qui me quittait le jour où nous avons fait connaissance ? »

— « Le manteau bleu ? » fis-je stupéfait, car c'était la première allusion qu'il eût faite à cet incident déjà lointain. « Parbleu, si je m'en souviens... »

— « Oui, le manteau bleu. » Il souriait. L'expression paraissait lui plaire. Et soudain son visage se fit plus grave, sans être tragique cependant. « Eh bien ! mon ami, le manteau bleu, comme vous dites, est mort. »

— « Mort ? »

Je me récriai, surpris et ému. Ce n'était pas possible. Je ne savais si je devais dire à Pédro la part que je prenais à une douleur profonde qu'il maîtrisait superbement avec sa coutumière emprise sur soi. Valait-il mieux ne pas insister ? Devais-je plutôt l'interroger, témoigner un intérêt fraternel pour le deuil qui le frappait ? J'hésitais. S'il venait d'aborder la question aussi délibérément cependant, c'est qu'il comptait peut-être me faire une confidence trop longtemps retardée.

Nous nous étions arrêtés. Il y avait sur le trottoir des déchets de choux et des navets écrasés. Des maraîchers empilaient dans leurs chariots des paniers vides et des caisses. De petits chevaux trapus, à courte encolure, gaspillaient la brassée de foin qu'on avait jetée devant eux pour tromper leur attente.

Pédro me mit la main sur le bras et me regarda dans les yeux.

— « Je l'ai tuée, » dit-il simplement.

Il ne put s'empêcher de sourire de mon inintelligente stupéfaction.

— « Gardez ça pour vous, mon cher ami, » fit-il en me mettant brus-

quement son index au creux de l'estomac. « Ce sera un petit secret entre nous deux. »

J'étais absolument déconcerté. Je voulus protester, obtenir au moins une précision.

— « Mais, Pédro, pourquoi avez-vous... »

Il m'interrompit d'un ton très net, qui empêchait toute réplique :

— « Comme il fait froid, n'est-ce pas ? Ne croyez-vous pas qu'il vaudrait mieux rentrer ? »

Il eut un grand frémissement frileux de tout le corps et me tendit la main avec une suprême élégance. Je la regardai, la trouvai plus blanche que de coutume et ne la serrai pas. Alors il baissa la tête, me tourna le dos comme un enfant capricieux et s'éloigna à grands pas.



On imaginera aisément mon tourment et mon angoisse à la suite de cet incident. J'avais une profonde affection pour mon ombrageux et mystérieux ami. Je me torturai donc à son sujet.

Que s'était-il donc passé ? Pourquoi Pédro qui ne donnait aucun signe de rancœur, de colère ou de folie s'était-il laissé aller à commettre un meurtre ? Dans quelles mystérieuses circonstances ignorées de moi avait-il agi ? Le fait que je n'avais rien deviné de lui au cours de nos nombreux entretiens n'était pas sans m'affecter profondément. Je suis persuadé à présent que je lui en voulus plus à ce moment de m'avoir caché ses projets que de les avoir réalisés. Mais là n'était point d'ailleurs la question. Avait-on déjà découvert le cadavre ? Trois jours s'étaient passés depuis la tragique confidence et j'étais toujours sans nouvelles de Pédro. La police avait-elle commencé son enquête ? Etait-on déjà sur une piste ? Peut-être mon malheureux ami avait-il été arrêté ? Cette idée me parut insupportable. Il n'était pas de ces êtres qui peuvent vivre en captivité. Mais alors ?... Non. Cela non plus n'était pas possible. Pédro était trop maître de lui pour se laisser envahir par de vains remords, au point de chercher au prix de sa propre existence la libération d'une obsession morbide. Non. Il ne devait certainement pas regretter son geste. D'ailleurs l'aveu qu'il m'en avait fait paraissait plus un cri de triomphe qu'une confession navrée. Il n'avait certainement pas agi de la sorte sans avoir eu de très sérieuses raisons.

Mon amitié pour lui trouvait déjà de multiples prétextes à l'excuser. Je m'en voulais de ma froideur et de mon incompréhension à son égard lorsqu'il m'avait tendu la main avant de me quitter. Peut-être en agissant ainsi lui avais-je laissé croire que je lui signifiais ma réprobation... Je le regrettais amèrement. Car à cet instant-là je n'avais été que surpris et je ne pensais nullement à le juger...

J'en étais là une fois de plus dans mes pensées lorsqu'on sonna. Je sautai de mon lit où je rêvassais, et je courus ouvrir. C'était Pédro. Je l'avais senti. Il pénétra chez moi comme si rien jamais ne s'était passé.

Il me fit un petit salut de sa main fine et racée puis m'indiqua un vêtement qu'il portait sur le bras gauche. Je le reconnus aussitôt. C'était un manteau bleu, à larges revers, avec des appliques d'astrakan.

— « Je l'ai, » dit-il triomphant. « Ce n'est pas trop tôt. »

Puis devant mon interrogation muette :

— « Il faut m'excuser, j'ai été débordé. On n'imagine pas les corvées en cas de décès. J'ai dû m'occuper de tout. Et je n'ai pas fini encore. On l'enterre ce matin. »

— « Mais Pédro, il aurait fallu me prévenir... »

Il me regarda d'un air de reproche :

— « Mais je vous ai prévenu. »

Je secouai la tête amicalement.

— « Il aurait fallu me dire ce que je pouvais faire pour vous. »

— « Vous n'aviez nulle envie de faire quelque chose pour moi. Vous avez refusé ma main. »

J'étais désolé. Prêt à faire n'importe quoi pour dissiper ce cruel malentendu.

— « Vous m'avez mal compris, » dis-je en cherchant à le serrer dans mes bras avec une maladresse ridicule. « Je ne vous en veux pas. C'est moi qui vous dois des excuses... »

Il se dégagea aussi gentiment que possible, pour ne point me froisser, et alla poser soigneusement le manteau sur une chaise.

— « Il me revenait, » expliqua-t-il. « Je le lui avais offert le mois dernier. »

Il épousseta machinalement de la main l'épaule rembourrée du vêtement.

J'avais pris des cigarettes sur mon bureau. Il m'en réclama une d'un geste du doigt.

— « Vous vous mettez à fumer, Pédro ? »

— « Non. Mais il faut absolument que je m'habitue. Je déteste le rhum. Alors je choisirai plutôt la cigarette. » Un sourire ambigu éclaira son visage osseux. « Il ne faudrait pas que la dernière me rendît malade. »

Une fois de plus, il posait. Il cherchait auprès du piètre spectateur que j'étais un bien mince et bien vain succès. Je le sentais triomphant et content de lui. De nous deux, j'avais certes l'attitude la plus contrainte. Je souffrais pour lui, silencieux et inquiet, sans oser le regarder, ne le désirant pas peut-être, dans l'inconscient dessein de lui gâter le plaisir qu'il avait à donner son cynisme en spectacle.

Il alla s'asseoir dans mon fauteuil, d'un geste étudié, et tira quelques bouffées trop rapides, maladroites comme celles de ces femmes d'âge, parfois, qui s'apprennent à fumer et le font mal. Il écrasa ensuite sa cigarette dans le petit cendrier rond qu'une lanière plombée tenait en équilibre sur le bras de son siège.

Il se frotta alors les mains avec une frénésie voulue, se dressa d'un bond, arpenta la pièce en regardant d'un air inquisiteur autour de lui,

s'arrêta devant une petite photo d'amateur qui le représentait en costume de cheval et que j'avais mise sous verre à mon mur, soupira enfin, puis sortit sans un mot.

*
* *

Le lendemain, il se constituait prisonnier sans rien m'avoir expliqué. Je ne pus obtenir de le voir à la prison et, peu de temps après, sur l'avis de psychiatres réputés éminents, il fut interné sans autre forme de procès.

Cet événement, comme bien on pense, m'attrista au plus haut point et toutes les démarches que je pus entreprendre pour le tirer de ce mauvais pas furent désespérément vaines.

Etienne Manuel, dit « Pédro », fut catalogué comme dément précoce atteint de « négativisme » et « donnant des signes de résistance immotivée et excessive à toute sollicitation venant de l'extérieur ».

Les mois passèrent. Mon obstination à venir en aide au malheureux, réputé incurable, faiblit peu à peu. Le moment était venu d'ailleurs pour moi de commencer ma carrière de gentilhomme campagnard. Je me rendis auprès de mon oncle, enchanté de m'arracher à la futile carrière d'écrivassier. Bientôt les soins absorbants de la ferme, l'exaltant contact de la nature et l'intensité d'une vie physique à laquelle je n'étais point préparé ne me laissèrent guère le loisir de me préoccuper du sort d'un ami qui appartenait désormais au passé et dont la personnalité même n'avait jamais été pour moi qu'une énigme assez vaine.

Je restai fidèle néanmoins à son souvenir et ne me départis pas d'un reste de tendresse pour le compagnon qu'il avait été. Chose curieuse et qui s'explique par ce fait, je n'avais jamais songé à me séparer du manteau bleu qu'il avait abandonné chez moi le jour où il me fit sa dernière visite.

Et ce vêtement, qui avait trouvé sa place dans ma garde-robe, était à mon côté, aux heures de solitude et de méditation, comme une présence peu rassurante à laquelle je m'étais habitué et dont je n'aurais pu me passer sans regret. Un curieux et indéfinissable sentiment d'attachement et de crainte m'interdisait de m'en débarrasser, malgré le malaise quasi physique que j'éprouvais à sa vue chaque fois que j'ouvrais la grande armoire de chêne foncé qui sentait la lavande et la naphtaline.

J'avais l'impression confuse qu'un jour ou l'autre je verrais à nouveau Pédro. Qu'il surgirait tout à coup, le visage dur, les yeux brillants, se frottant nerveusement les mains. Ce sentiment s'exacerba en moi au point que j'eus conscience bientôt d'une mission qu'il m'aurait confiée et qui n'était autre que la garde jalouse d'un dépôt sacré.

Je finis par attendre son retour avec une confiance et une certitude véritablement superstitieuses. Je prenais du manteau bleu un soin scrupuleux. Je devenais maniaque. Je l'aérais et le brossais fréquemment pour le protéger de l'appétit des mites.

J'avais remarqué sur le revers, une petite tache de sang séché que je me gardai bien de faire disparaître. Elle me donna les plus étranges joies de ma vie et je pourrais vivre cent ans, je crois, que je n'oublierais pas à quel point elle finit par meubler mes pensées.

Elle me glaçait certains jours comme une trace de mort et j'évitais alors de laisser mon regard s'y attarder. D'autres fois, par contre, elle provoquait en moi une émotion un peu fébrile, une exaltation morbide. Une force inconnue s'emparait de moi qui me poussait à ouvrir mon armoire comme on viole une sépulture. Il fallait que j'allasse la contempler de très près, les joues brûlantes, les yeux enfiévrés, avant de me mettre au lit. Je la caressais du bout des doigts, en tremblant, j'y appuyais ma joue moite, mes lèvres sèches, enivré, gagné peu à peu par une terrible et douce contagion qui faisait naître en moi l'effrayant et délicieux besoin d'une amie qui me serait chère, à laquelle j'offrirais ce manteau sanctifié par le crime et que je pourrais à mon tour sacrifier à l'étrange passion qui me dominait.

Une nuit, je fus réveillé par un craquement familier. La porte de ma garde-robe venait de s'ouvrir. Je devais avoir oublié de la fermer avant de me mettre au lit et je me levai dans les ténèbres afin de prendre ce soin.

Peu de temps après, avant que je me fusse rendormi, un nouveau craquement se fit entendre. La porte de l'armoire s'ouvrait à nouveau en grinçant lugubrement. Je fis cette fois la lumière, dans l'intention de vérifier le bon fonctionnement de la serrure. Avant de le faire, je jetai néanmoins un rapide coup d'œil à l'intérieur et examinai rapidement mes vêtements qui pendaient là, inertes et disciplinés, comme autant d'aspects de moi-même.

J'aperçus alors, à ma grande stupéfaction, que sur le revers du manteau, la tache de sang avait grandi. J'y mis le doigt, fort impressionné, pour m'assurer que je n'étais pas victime d'une illusion ou d'un jeu d'ombre.

J'en frissonne encore d'épouvante. Au lieu du contact rugueux que j'attendais et auquel mon épiderme s'était habitué, j'eus la sensation écœurante de quelque chose de gluant et de tiède qui tacha mon doigt. *Le manteau saignait...*

Je fermai l'armoire à double tour, sortis précipitamment de la chambre et allai me réfugier dans la salle commune, près de l'âtre où craquaient encore quelques bûches de hêtre.

Et là, près du grand chien brun couché en rond à mes pieds et que torturait un cauchemar couleur de fumée, j'attendis en grelottant que vînt le jour...

*
* *

Le lendemain, le facteur m'apportait une lettre du directeur de l'établissement pour aliénés où avait été hébergé Pédro. Celui-ci venait de mourir la veille d'un transport au cerveau, alors que son état laissait prévoir une amélioration.

On m'annonçait l'envoi par colis spécial de quelques menus objets ayant appartenu au défunt et qu'il me destinait. Un lot de cravates, une épingle à perle fine, un couteau à cran d'arrêt, détenus au greffe de l'établissement depuis le jour de son admission.

Je n'eus de cesse que je me fusse mis en rapport avec mon correspondant. Ce haut fonctionnaire voulut bien accepter de répondre à mon appel. Il me rassura sur les circonstances de la mort de mon ami.

— « Il a eu une fin fort paisible, » me dit-il. « Il était d'ailleurs un pensionnaire très calme... Un homme bien élevé... »

— « Pourrai-je le revoir une fois encore avant l'inhumation ? »

— « Je regrette de devoir vous le refuser. Le règlement s'y oppose. »



On devait enterrer Pédro le lendemain. Je pris donc les dispositions nécessaires avant mon départ. Je me rappellerai toujours cette scène hallucinante et véridique cependant, dont furent témoins plusieurs membres du personnel de la ferme.

Il pouvait être trois heures. Un cavalier qu'on n'avait pas vu venir déboucha tout à coup dans la cour. Il montait une jument blanche et menait par la bride un autre cheval, rouan celui-là, tout sellé, fringant, à crinière flottante.

L'inconnu sauta à terre et tendit les rênes à un valet d'écurie qui passait. Il portait un costume d'équitation en drap beige, des bottes vernies. Sur sa chemise blanche une cravate rouge. Sur la tête un feutre noir. Il regardait autour de lui avec insolence. J'étais sur le perron et lorsqu'il m'aperçut, il vint à moi en faisant tournoyer joyeusement sa cravache. Alors seulement, je le reconnus.

— « Pédro ! » m'écriai-je en m'élançant à sa rencontre.

Il me salua de sa badine, sans un mot. Son visage était pâle et dur. J'avais compris.

— « Vous venez pour le manteau ? » demandai-je haletant.

Il fit signe que oui et tapota sa botte avec impatience.

— « Je vais le chercher... »

Quelques instants plus tard je lui remettais le précieux dépôt, trop ému pour l'interroger encore.

Il l'examina comme pour s'assurer de son parfait état de conservation et me gratifia en signe de satisfaction d'un sourire que je trouvai cruel. Il toucha de sa cravache le bord de son feutre noir et traversa la cour à grands pas en faisant sonner ses éperons.

Il jeta le manteau en travers de la selle sur le cheval rouan et enfourcha sa jument blanche. Il fit claquer sa langue contre son palais et les deux superbes bêtes se mirent en marche au pas.

Je les suivais des yeux et j'eus l'impression tout à coup que le manteau, sur le cheval rouan, s'était alourdi. Qu'il était maintenant comme une forme molle et vivante, en travers de la selle, avec des bras et des jambes qui flottaient. Avec une tête ballante au flanc de la monture.

Je me mis à courir à leur suite sur le chemin de terre entre les deux haies touffues des vergers. Pédro fit prendre le trot aux deux bêtes, qui cheminèrent dès lors à une cadence inégale, l'une contre l'autre, à s'écraser les flancs. Puis soudain elles partirent au galop. Un galop rapide, désordonné, à corps perdu, où les chevaux déchaînés parurent bientôt se confondre.

Je courais à perdre haleine. J'étais égaré, hypnotisé, désespéré. Je les avais perdus de vue...

Je dus m'arrêter pour souffler. Mes yeux alors suivirent machinalement sur le sol humide la double trace de la galopade. Chose singulière, les deux pistes parallèles se rapprochaient peu à peu. Les empreintes se mêlaient, se confondaient pour n'en former bientôt plus qu'une. Après quelques mètres, je dus me rendre à l'évidence. *Le chemin ne portait que la trace d'un seul cheval.*

Un seul cheval... Rien n'indiquait cependant qu'une des montures eût pu s'écarter du chemin encaissé où je me trouvais.

Je suivis sans aucune difficulté les empreintes nettement marquées d'une seule bête. Elles s'inscrivaient en traces très nettes et toutes fraîches dans le sol amolli par les pluies récentes.

Elles devinrent plus profondes, juste avant le ruisseau, à l'endroit où le cheval avait fait effort pour sauter.

Mais de l'autre côté, plus rien...



NOTRE RÉFÉRENDUM 1960

Il vous suffit pour participer à ce référendum de remplir le questionnaire ci-dessous et de nous l'adresser (ou de recopier le numéro des questions sur une feuille séparée). Nous vous offrons ainsi une chance d'influer sur l'orientation future de **« Fiction »**, dans la mesure où l'expression de vos préférences peut servir à nous guider.

Ce référendum sera poursuivi pendant plusieurs mois. Nous incitons vivement tous ceux qui nous ont fait le plaisir de répondre à celui de 1958-1959 (ainsi bien sûr que les autres) à nous témoigner leur intérêt en nous envoyant leurs réponses.

QUESTIONNAIRE

1. Aimeriez-vous que **« Fiction »** augmente le nombre de ses pages (quitte à le payer plus cher) ? ....
2. Avez-vous, dans l'ensemble, aimé le présent numéro ? ....
3. Quelle est la nouvelle que vous avez préférée ? ....
4. Quelle est celle que vous avez aimée le moins ? ....
5. Parmi les auteurs de ce numéro, y en a-t-il que vous aimeriez lire plus souvent ? ....
6. Aimez-vous la formule d'un conte « ultra-bref » dans chaque numéro ? ....
7. La répartition de la S.F. et du fantastique dans ce numéro vous a-t-elle satisfait ? ....
8. Sinon, lequel des deux genres vous a-t-il semblé avoir une importance excessive ? ....
9. Dans ce numéro, avez-vous aimé la Chronique Scientifique ? ....
10. Goûtez-vous la formule de la Tribune Libre ? ....
11. Appréciez-vous la rubrique **« Aux frontières du possible »** ? ....
12. Le style du dessin de couverture vous a-t-il plu ? ....
13. Avez-vous aimé sa couleur d'accompagnement ? ....
14. Dans ce numéro, le dessin occupe toute la surface de la couverture. Aimez-vous cette formule ? ....
15. Etes-vous désireux de participer durant plusieurs mois à ce référendum ? ....
16. Avez-vous des observations et suggestions à formuler ? ....

NOM ET ADRESSE : ....

Chronique Scientifique

INTRODUCTION A UNE BIOLOGIE COSMIQUE

par Jacques GRAVEN

A la veille de découvrir ce que recèlent les mondes qui nous entourent, sur la point de se trouver en face de nouvelles formes de vie, le biologiste peut s'interroger et se demander s'il est possible de prévoir où l'on peut trouver de la vie et ce qu'elle va être. Bien sûr, un grand nombre de ces rêveries sont assez stériles et il n'est que trop tentant de laisser galoper l'imagination. En attendant d'être allé voir sur place, on peut cependant se livrer à un petit exercice à notre portée. Il s'agit de regarder quelles sont les limites de la vie sur notre planète. Il n'est pas question d'être exhaustif en la matière ; notre seul but sera de jeter en pâture aux esprits quelques faits de nature à faire réfléchir.

Prenons par exemple la résistance aux températures extrêmes. Certaines formes de vie y sont très sensibles, on ne sait même pas pourquoi d'ailleurs. Ainsi un crocodile meurt à 10° au-dessus de zéro, ce qui ne dénote pas une très grande résistance. La plupart des insectes ne peuvent supporter — 20° pendant plus de 2 heures et beaucoup meurent avant. Mais certains, lors d'un état physiologique spécial caractérisé par une basse teneur en eau, résisteraient jusqu'à — 50°.

Il ne s'agit d'ailleurs pas là d'un record et de petits animaux fort communs : les rotifères, sont capables, du moins certaines espèces, de résister à — 78° pendant plusieurs heures. Ils vivent naturellement dans les boues des glaciers et l'on imagine que la température de la glace fondante doit correspondre pour eux à la température préférée.

Les rotifères peuvent d'ailleurs faire beaucoup mieux ; ils savent prendre une forme de résistance en expulsant toute l'eau de leur corps et, dans cet état, résistent à n'importe quel froid.

On en a vu ainsi qui supportaient gaillardement une immersion de huit heures dans de l'hélium liquide, à — 272°, par conséquent à 1° du zéro absolu. Comme d'autre part ils peuvent conserver cet état d'anhydrobiose pendant une soixantaine d'années au moins, on peut sans scrupule parler de résistance extraordinaire.

En ce qui concerne la chaleur, on se rend compte que la plupart des insectes sont tués par 15 minutes passées à 60°. Mais des larves de chironomes, sorte de moucherons, vivent très à l'aise dans des geysers à 51°. Et dans les mêmes eaux on trouve des bactéries qui supportent 74°.

L'homme est d'ailleurs assez résistant à cet égard ; dans une atmosphère à 50 % d'hygrométrie, il supporte 50° pendant 3 heures, 70° pendant 1 heure, 130° pendant 15 minutes et 250° pendant 5 minutes. Ces expériences faites en Allemagne pendant la dernière guerre sont assez étonnantes, avouons-le. Nous ne sommes pas beaucoup dépassés par les rotifères, dont certains supportent 150° pendant 35 minutes et 200° pendant 5 minutes. Avec cependant cette différence que les rotifères, étant très petits, sont portés à la température am-

biante très rapidement, tandis qu'il n'en est heureusement pas de même pour nous qui arrivons à assurer dans une certaine mesure notre propre réfrigération.

En ce qui concerne la dépression, bien des insectes supportent des atmosphères raréfiées pendant plusieurs jours et l'on sait qu'il existe des bactéries qui se passent très bien de notre air.

La pression ne semble pas un obstacle insurmontable. Dans la fosse des Mariannes, à la profondeur maxima que nous connaissions, soit 10 990 mètres, il existe une vie abondante. Le navire soviétique *Vitjaz* a remonté de cette profondeur douze animaux appartenant à quatre espèces différentes d'un seul coup de filet.

Si nous regardons du côté des régimes alimentaires, nous trouverons les faits les plus stupéfiants.

Contentons-nous de signaler une mouche appelée psilope, qui vit dans les flaques de pétrole en Californie ; elle s'en nourrit avec succès grâce à la présence dans son gosier de micro-organismes capables d'oxyder la paraffine.

Mais c'est peut-être dans les faits de résistance à la radio-activité que l'on trouve les phénomènes les plus déroutants.

50 % des hommes sont tués par une dose de 400 rœntgens ; nous partageons ce rang avec le cochon d'Inde alors que la dose équivalente pour les singes est de 550 rœntgens. 600 rœntgens tuent absolument tout être humain. Il en faut 800 pour obtenir le même résultat chez la souris. La mouche du vinaigre, la petite drosophile, en supporte jusqu'à 80 000, du moins certains individus, et 30 000 rœntgens n'en tuent que 50 %. Un autre insecte, une sorte de guêpe connue sous le nom d'habrobracon, en supporte 300 000 et une dose de 180 000 produit le curieux effet de prolonger notablement la vie de l'individu qui la reçoit.

On savait que les organismes inférieurs étaient encore plus résistants, mais on ne s'attendait pas à la surprise annoncée récemment par les techniciens de Los Alamos.

Un beau jour, ceux-ci s'aperçurent que l'eau d'une pile piscine, la pile Omega West, avait un aspect étrange. Elle était devenue laiteuse et trouble, d'une manière assez intrigante pour inciter les physiciens à faire appel à un biologiste. Ce dernier, après avoir fait un prélèvement, vit avec surprise que l'eau grouillait littéralement de vie.

Une bactérie du genre pseudomonas vivait confortablement dans l'eau de la pile piscine en se nourrissant de la résine du système de filtration. Jusqu'ici, rien d'extraordinaire, mais quand vous saurez qu'en vivant dans de pareilles conditions on reçoit toutes les huit heures environ 10 millions de rœntgens, vous ne manquerez pas d'être étonnés. D'autant plus étonnés que dans ces conditions la bactérie se reproduit ; or des insectes peuvent survivre à des doses de 100 000 à 300 000 rœntgens, mais à 5 000 ou 10 000, ils sont déjà stérilisés et l'espèce est tuée finalement par des doses plus petites que celles nécessaires pour détruire l'individu.

Quelle est l'explication du mystère de Los Alamos ? S'agit-il d'une préadaptation ou d'une mutation ? Il est difficile de répondre ; mais les spécialistes semblent pencher pour la deuxième hypothèse. De toute manière, cet exemple a le mérite de mettre en évidence la légèreté de ceux qui assignent des limites à la vie, car elle n'en connaît peut-être pas. Même dans le cadre restreint de notre planète, mille faits semblent nous le prouver.

Toujours en ce qui concerne la radio-activité, une autre forme d'adaptation semble exister. Il s'agit de la fuite. Nous y avons tous pensé, mais en ce qui nous concerne nous sommes bien empêchés de

fuir un danger nucléaire si nous sommes livrés à nos seuls organes sensoriels. Nous avons dû créer des instruments de mesure et aucun instinct ne nous avertit de ces dangers. Tous les animaux ne sont pas comme nous et nombreux sont ceux qui réagissent à des doses très faibles de rayonnement.

Ainsi, les escargots rétractent leurs cornes, les moules ferment leur coquille et les fourmis tentent de fuir la zone dangereuse. Très récemment, on vient même de découvrir des réactions de fuite chez des animaux bien plus proches de nous, par exemple la souris.

Eh bien, maintenant, si un esprit fort vient vous dire : la vie est impossible sur telle ou telle planète parce qu'on sait à la suite des travaux des astrophysiciens qu'elle est à peu près entièrement composée de nappes d'hydrocarbures, que sa température diurne est de 40° et sa température nocturne de — 100° et que d'autre part la radio-activité y est terrifiante, vous pouvez vous permettre de ricaner, car déjà sur terre la *Vie* que nous connaissons, avec les seuls moyens classiques, est capable de surmonter tous ces obstacles.

Et si alors, convaincu de l'existence de la vie sur cette planète, ou du moins de sa possibilité, on vous objecte qu'il ne peut s'agir que de formes inférieures, vous pouvez toujours répondre que l'on n'en saura rien avant d'y être allé voir, pour un grand nombre de raisons.

En particulier, si la vie est possible dans un monde fortement radio-actif, il n'est pas impossible que la formule choisie par l'évolution pour faire progresser cette vie soit différente mais parallèle à celle choisie pour notre Terre.

Mais nous voici peut-être bien proches de ces rêveries dont je parlais tout à l'heure et mieux vaut peut-être attendre... que l'on y soit allé.



ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. **La ligne : 1 N F.** (3 lignes gratuites et remise de 10 % pour tous nos abonnés.)

RECHERCHE tome IV — ou série complète — « Aventures extraordinaires Savant Russe dans Univers » par H. de Graffigny, Edinger Editeur, 1890.
Ecrire : FICTION, Serv. AA, 96, rue de la Victoire, Paris (9e).

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

SCIENCE-FICTION

LE TEMPS CASSÉ (Seeds of time), par **John Wyndham** (Denoël, « Présence du Futur »).

Les dix nouvelles groupées sous ce titre sont caractéristiques du genre dans lequel excelle John Wyndham : elles présentent, sur un mode généralement mineur, les réactions d'êtres humains moyens devant quelque conséquence plus ou moins inattendue du progrès scientifique.

Le mode est mineur : c'est-à-dire que John Wyndham ne prend jamais un ton grave pour faire son récit ; même dans « *Survie* », où il dépeint l'hypertrophie monstrueuse de l'instinct de conservation et de l'amour maternel, il demeure distant, presque paisible. Ce détachement ne devient toutefois jamais un procédé par lui-même, et l'auteur conduit toujours sa narration avec une vivacité suffisante pour que l'attention du lecteur soit maintenue en éveil tout au long de chaque nouvelle (à l'exception peut-être de « *Fleur sauvage* », où le ton languit de façon perceptible).

John Wyndham met en scène des humains moyens, protagonistes plutôt que héros. Jointe au soin avec lequel leur psychologie est évoquée, cette particularité contribue à donner aux nouvelles un caractère de vraisemblance qui fait plus d'une fois songer à Arthur C. Clarke.

Cependant, contrairement à ce dernier, Wyndham possède des connaissances scientifiques relativement limitées. Il en a conscience et, plutôt que d'aborder la peinture de civilisations galactiques (il se contente d'en esquisser une dans « *De Caïphe à Pilate* »), il préfère s'en tenir à quelques thèmes éprouvés.

Le voyage dans le temps est ainsi sollicité dans « *Chronoclasme* » — superbe néologisme —, dans « *De Caïphe à Pilate* », et aussi dans « *Les lunettes de Pawley* ». Le thème de ce dernier récit est analogue à celui d'une nouvelle de Wilson (Bob) Tucker, « *The tourist trade* » : une agence de tourisme des temps futurs pilote ses clients à travers notre XXe siècle et, dans les deux cas, le même procédé est utilisé pour décourager ces visiteurs importuns ; cependant, John Wyndham introduit suffisamment de touches personnelles, en particulier dans son évocation d'une petite ville anglaise, pour que sa nouvelle puisse intéresser même ceux qui connaissent l'œuvre de l'auteur américain (1).

« *Météore* » raconte l'arrivée sur terre d'une colonie de minuscules extraterrestres, et leur sort lamentable en face d'un chat, de quelques rats, et d'humains armés d'insecticides. « *Le temps du repos* » est beaucoup plus convaincant — bien qu'il s'y passe moins de choses — et son mélange de mélancolie et d'optimisme dégage une poésie certaine. Deux des nouvelles restantes valent par l'utilisation originale de thèmes connus : celui du robot domestique, dans « *Circuit de compassion* », et celui des univers parallèles, dans « *Numéro opposé* ».

Mieux peut-être que les autres récits du livre, « *Le temps du repos* » et « *Numéro opposé* » mettent en lumière les limitations et les qualités de John Wyndham. Les premières sont évidentes : l'auteur du « *Temps cassé* » est à l'opposé d'un Edmond Hamilton ;

(1) Cette nouvelle de Wyndham avait précédemment paru, sous le titre « *Touristes des temps futurs* », dans le recueil « *Escales dans l'infini* ». (Rayon Fantastique).

aucun souffle épique ne passe dans ses narrations et, si l'on y évoque la destruction d'un monde — comme dans « *Le temps du repos* » — c'est plutôt à travers l'émotion d'un personnage que par la description de catastrophes ; l'action, en outre, progresse souvent de façon lente, et la science est confinée à l'emploi de prétexte.

Quant aux qualités, elles sont plus subtiles : en sacrifiant volontairement tout côté spectaculaire, John Wyndham peut porter ses soins à ses personnages, à leur psychologie, à leurs réactions devant les décors et les événements qu'il nous présente : vus à travers des êtres humains, ces derniers gagnent ainsi en relief et en vraisemblance. Le lecteur d'un space opera peut prendre plaisir à s'identifier avec le pilote dont l'héroïsme sauve la Terre et l'humanité ; dans les récits de John Wyndham, aucune identification n'est nécessaire : le lecteur sent qu'il pourrait en être le protagoniste — sans retouche.

La traduction d'Elisabeth Gille parvient à rendre de façon satisfaisante le naturel et la fluidité du style de l'original ; elle contient toutefois une incorrection difficilement pardonnable dans un livre de science-fiction : à la page 45, un des satellites de Mars est désigné sous le nom de Phoébé...

Demètre IOAKIMIDIS.

•

LA GUERRE DES MACHINES, par le **Lieutenant Kijé** (Hachette, « Rayon Fantastique »).

Signé d'un pseudonyme curieux (et inspiré de Prokofiev), ce roman ne l'est pas moins. L'action se déroule dans un monde futur où neuf milliards d'êtres humains vivent sous terre, ayant à leur tête l'Eternité, être quasi mythologique que l'on croit vieux de plusieurs siècles. Pourquoi cette civilisation souterraine ? Parce que la surface de la planète, elle, est occupée par les machines, restes des temps jadis, mais machines qui se sont révoltées et livrent une lutte impitoyable à tout ce qui paraît à l'extérieur. L'humanité semble s'accommoder de cet état de choses, mais un homme, Morton, estime le moment venu de se rebeller. Les sages qui entourent l'Eternité s'y opposent, mais Morton n'hésite pas à déclencher une terrible guerre civile, avec l'aide d'une ravissante femme qu'il a tirée des griffes du chef des forces militaires souterraines.

Le roman, qui ne fait que retracer une suite de batailles, a le caractère d'une épopée. Il n'est pas d'une lecture facile et son début est susceptible de décourager quiconque a l'habitude des « Tarzans » de l'espace. Mais le lecteur qui aura le courage de poursuivre en sera récompensé, car l'ouvrage est écrit avec une grande richesse d'imagination et dans un style si vigoureux qu'il semble s'en dégager un bruit métallique.

« *La guerre des machines* », je l'ai dit, se déroule dans un monde futur, mais l'action pourrait aussi bien se jouer dans un lointain passé, le contexte de la civilisation mis à part (à moins qu'on n'admette, comme certains auteurs de S. F., que l'humanité a connu il y a des dizaines de milliers d'années une ère infiniment plus brillante que la nôtre). C'est qu'en effet, la lutte entreprise par Morton contre les machines a un aspect symbolique, mythologique même, et les personnages, avec leur façon de se vêtir, d'agir et de parler, évoquent des légendes que l'on retrouve dans le folklore de nombreux peuples.

J'ai beaucoup aimé le roman du « Lieutenant Kijé » (auteur français mystérieux), et je crois que vous l'aimerez aussi si vous êtes prêts à y trouver mieux qu'un simple délassement.

Igor B. MASLOWSKI.

•

LE SANG DU SOLEIL, par **Maurice Limat** (Fleuve Noir).

Maurice Limat, lui aussi, fait appel à la légende ou plus exactement à la mythologie dans ce roman. Mais l'action, tout au long de son déroulement,

se présente sous des dehors de *space opera*, le thème réel ne se révélant qu'à la fin. N'attendez pas de moi que je vous révèle cette fin ! Je me contenterai de dire que l'histoire est celle d'un adolescent dont le père est un astronaute chevronné et qui, rencontrant un jour un astronef échoué, avec à l'intérieur une authentique belle au bois dormant, se fait enlever et est amené à absorber un breuvage mystérieux qui transformera le cours de son existence.

« *Le sang du soleil* » se laisse lire avec agrément et intéressera sans doute un large cercle de lecteurs.

I. B. M.

•

ON A HURLÉ DANS LE CIEL, par **F. Richard-Bessière** (Fleuve Noir).

Ce livre nous conte la révolte des hommes contre les Kerlosiens, envahisseurs venus d'une lointaine planète et qui, en l'an de grâce 2145, asservissent la nôtre. Le seul moyen de provoquer une révolte efficace est de faire sauter Mars, Q.G. des Kerlosiens dans le système solaire, et c'est à quoi s'emploie, malgré les persécutions et les traquenards, un petit groupe de résistants composé aussi bien de savants et de spécialistes que d'hommes de condition plus modeste, à qui le joug de l'envahisseur pèse terriblement lourd. Les humains ont à un certain moment l'espoir de s'allier aux habitants d'une planète invisible, mais c'est finalement grâce à leurs propres efforts qu'ils pourront, laisse entendre l'auteur, se libérer.

L'action est assez lente, sur cette intrigue standard, mais l'ouvrage est écrit avec la sûreté de main de l'habitude (F. Richard-Bessière n'en est-il pas à son vingt-huitième roman ?).

I. B. M.



■ *Une démission.*

Notre ami René Barjavel nous prie de faire savoir qu'il a dû donner sa démission à la présidence du Club Nova (Académie Jules Verne), ses obligations ne lui laissant malheureusement pas le temps nécessaire pour se consacrer aux charges entraînées par ce poste.

■ *Télémicroscope en couleurs.*

On pouvait voir, lors de l'Exposition de Physique réalisée l'an dernier au Grand Palais, un télémicroscope réalisé par la compagnie Thomson-Houston et projetant, sur un grand écran, en couleurs naturelles, les objets vus par un microscope. Ce dispositif permet en particulier d'examiner au microscope des produits radio-actifs.

■ *Société Antarès.*

Cette société, qui s'occupe d'exploitation de machines électroniques et analogiques, a un nom très science-fiction et l'un de ses directeurs est M. André-Louis Hirsch, qui fonda avant la guerre le prix Esnault Peltery-Hirsch d'astronautique. Parmi les titulaires de ce prix, on compte Werner von Braun, Louis Damblanc et Frank Malina. M. Hirsch possède la plus belle collection de science-fiction des deux continents et on peut penser que ce sont ses lectures de science-fiction qui lui ont fait donner à sa société un nom si poétique.

L'ÉCRAN A QUATRE DIMENSIONS

FILMS EN VRAC

par F. HODA

« *Le décapité vivant* » est un film qui mêle sorcellerie, vampirisme et hypnotisme pour aboutir à un des produits les plus hybrides que le cinéma d'épouvante nous ait jamais livré. On y trouve même une jeune fille possédant des dons de divination et qui emploie, pour trouver de vieux tombeaux, une baguette de sourcier ! Une de ses découvertes est un coffre vieux de 400 ans enterré dans la propriété de sa tante. Comme il fait nuit, on décide d'attendre le lendemain pour ouvrir la boîte au trésor. Mais les gardiens, impatients de s'emparer de l'or, brisent le couvercle et y trouvent une tête encore vivante. Le décapité hypnotise un des gardiens qui tue l'autre et cache la tête. Bientôt deux jeunes filles sont à leur tour hypnotisées et se mettent avec toute la maisonnée à la recherche du tombeau où se trouve le reste du corps. On apprend que le décapité n'est autre qu'une créature de Satan et qu'il fut condamné jadis par un tribunal d'inquisition. Dès que les deux parties du corps sont mises en présence, elles se soudent et, enfin, le décapité parle. Un jeune homme livre combat à l'être satanique et grâce à un talisman religieux le réduit en poussière.

Comme on le voit, ce n'est guère par le scénario que ce film peut briller. Ajoutons que la mise en scène de Will Cowan n'apporte rien de nouveau pour accrocher le spectateur. Pourtant les truquages sont excellents et, à la première apparition de la tête sinistre, quelques cris fusent dans la salle. Mais l'émotion ne persiste guère. Comme toujours dans les films américains de ce genre, les effets spéciaux sont très soignés. Ils sont signés ici par Clifford Stine, spécialiste en la matière. Mais l'inanité du scénario de David Duncan, l'absence d'invention du metteur en scène et la laborieuse progression des séquences engendrent un ennui immense.

***

Le hasard veut que je puisse parler ici du nouveau film de Jean Renoir, « *Le déjeuner sur l'herbe* ». Je conçois qu'il puisse irriter une partie du public. Pour ma part, je l'aime beaucoup. Non que j'approuve la thèse de l'auteur opposant la nature à la science et au progrès. D'autant plus qu'il y a, à cet égard, dans les vues de Renoir un simplisme et un schématisme inconcevables. Mais justement, cette absence même d'idées fait qu'on ne s'arrête pas sur le propos. Dans la mesure où Renoir entend prouver quelque chose, son film est un échec. Mais les images en sont si belles qu'on oublie vite la démonstration.

Disons-le tout de suite, malgré un prologue « scientifique » sur l'insémination artificielle, il ne s'agit pas de science-fiction. Tout au plus pourrait-on parler d'un conte philosophique, et encore cette philosophie, si philosophie il y a, paraît fort élémentaire ! Il s'agit au fond d'une aimable anticipation, d'ailleurs à très court terme et sans grande portée. Avant « *Le déjeuner sur l'herbe* », Renoir avait tourné « *Le docteur Cordelier* », adaptation libre du « *Dr. Jeckyll* ». Mais ce qui intéresse l'auteur de « *La grande illusion* » dans notre genre, ce n'est certainement pas ses possibilités. Je crois que si Renoir

touche à l'anticipation, ce n'est pas pour exprimer sous cette forme des idées, mais plutôt pour tenter une nouvelle expérience de mise en scène, brisant avec les obligations sacro-saintes du cinéma standard.

Il y a dans « *Le déjeuner sur l'herbe* » une extrême liberté de réalisation ; des plans très longs, tournés avec plusieurs caméras, pour éviter le fractionnement dans le tournage ; une absence quasi-totale de temps morts ; une désinvolture déconcertante dans la conception et l'agencement des plans. On a l'impression que le film a été tourné un peu à la bonne franquette. Le résultat est un naturel peu commun au cinéma. Si, comme moi, on oublie les naïvetés du scénario et des dialogues, on ne laisse prendre à l'entreprise. La beauté des couleurs et des paysages, la joie de vivre des personnages, la caricature burlesque de certains d'entre eux, se fondent en dégageant une sorte de magie. Pour ceux qui s'intéressent plus particulièrement à la technique, ce film apparaîtra comme une expérience dont il faudra beaucoup retenir. Mais, ainsi que je l'ai dit, si l'on s'appesantit sur le scénario et le thème, on pourra se trouver irrité.

Du point de vue qui nous intéresse ici, et quelle que soit l'opinion qu'on retienne au sujet du « *Déjeuner* », le dernier film de Renoir apporte la preuve que le cinéma de science-fiction pourrait s'accommoder dans un style nouveau de mise en scène, et permettre l'adoption d'un ton nouveau pour raconter des histoires qui sortent de l'ordinaire.

*
* *

Le Japon revient à la charge avec « *Prisonnières des Martiens* », pour écran large et en couleurs, toujours signé par notre vieille connaissance Inoshiro Honda et toujours distribué par les firmes américaines. Je suis allé voir ce film sans beaucoup d'illusion. Ma surprise fut d'autant plus grande. Certes le scénario n'est guère meilleur que dans les précédentes productions de Honda. Le titre français ne correspond d'ailleurs qu'à un petit épisode ; je préfère pour ma part le titre anglais « *The Mysterians* », par lequel on désigne les « Martiens » venus chercher des épouses sur Terre.

Ainsi que je l'avais déjà écrit, on assiste à un processus d'américanisation des films de S.F. japonais, il se poursuit ici. Il n'y a donc rien de nouveau quant au fond. Mais la forme par contre dénote des améliorations inattendues. Les truquages extrêmement soignés s'intègrent dans le cadre réel sans hiatus. C'est du travail pour le plaisir des yeux, sinon pour celui de l'esprit. Ce n'est déjà pas mal ! Un film de science-fiction soigné est chose si rare aujourd'hui que je m'en voudrais de faire la fine bouche.

*
* *

Décidément, le thème de la fin atomique de l'humanité n'a guère de chance au cinéma. « *Le dernier rivage* » (*On the beach*) sombre dans l'ennui et l'invraisemblance. Ni les bonnes intentions ni les recettes commerciales et publicitaires que le producteur-réalisateur Stanley Kramer semble connaître à merveille, n'arrivent à sauver l'entreprise.

Au départ, il y a le best-seller de Nevil Shute : « *Sur la plage* » (1). Je ne connais pas ce livre, mais un fait est là : le scénario qu'en a tiré John Paxton nous entraîne dans de bien fausses situations. A aucun moment les personnages n'ont l'air de se rendre compte de ce qui est arrivé. Je ne sais évidemment pas comment se comportera l'humanité en cas de suicide atomique, mais je vois assez de catastrophes dans le monde qui nous entoure pour admettre qu'une situation exceptionnelle provoque des changements (au moins provisoires) dans le comportement humain. Ce comportement anormal est indiqué en tout et pour tout dans le film de Kramer par une jeune

(1) Paru en France chez Stock.

femme qui se saoule ! Une fois, on assiste à un grand pique-nique : ces Australiens très sages boivent et chantent la valse de Matilda jusqu'à très tard dans la nuit. Voilà à peu près tout ce que l'approche de la mort atomique provoque comme bouleversement. On dirait que l'annonce de la fin de l'humanité a été faite à des élèves de la maternelle !

Quant à la critique que Kramer entend faire, elle est en porte-à-faux dès le début : les savants sont mis en cause, mais non point les militaires. Je ne dirai rien de plus sur le fond ; quant à la forme (exception faite de la séquence montrant le télégraphe et la bouteille de Coca-Cola, et de quelques plans de villes vides), elle se rapproche plus du théâtre que du cinéma : longs dialogues, discours édifiants, absence d'idées. Kramer dirige ses acteurs comme s'il s'agissait d'un petit mélo se passant en 1959. Certes, il veut faire parfois des effets (ainsi ce travelling circulaire dans la scène du baiser) ; malheureusement il les rate — ce baiser nous laisse indifférent et on songe au modèle saccagé : le baiser « circulaire » de « *Vertigo* ». Aucun des personnages n'arrive à nous convaincre ; pourtant Fred Astaire se révèle excellent acteur dramatique et Ava Gardner est toujours fort belle.

Kramer lui-même doit (je l'espère pour lui) se rendre compte du gâchis, puisqu'il se lance dans une des campagnes publicitaires les plus fantastiques qu'on ait vues. Même feu De Mille ne voyait pas aussi grand dans le domaine de la réclame. Mais c'est ce qui arrive toujours aux gens qui jugent les choses de l'extérieur : Kramer a cru avoir trouvé le grand sujet *signifiant* de sa vie. Quand donc saura-t-il que les petits sujets sont plus payants, et aussi plus profonds ! Ainsi « *Forbidden planet* » et « *This island earth* » militaient davantage en faveur de la paix atomique que la super-production de Kramer.

***

Autre sortie : « *Crime au musée des horreurs* » (*Horrors of the black museum*), film anglais d'Arthur Crabtree. Malgré un côté Grand-Guignol, cette bande ressortit davantage au genre policier et je laisse volontiers à mon ami Dorémieux le soin d'en parler dans sa rubrique de « *Mystère-Magazine* ».



■ *Association des Écrivains Scientifiques.*

L'Association des Ecrivains Scientifiques de France a organisé il y a quelque temps une conférence de presse à la Salle de la Présidence du Conseil à Paris, dans le but de mettre la presse et le grand public au courant de ses activités.

Au cours de cette réunion présidée par M. Roger Frey, ministre de l'Information, M. François Le Lionnais, président de l'Association, a rappelé qu'elle avait créé un « Service de Consultations Scientifiques Téléphoniques », service entièrement gratuit et qui permet aux journaux et publications de vérifier sans retard le bien-fondé des informations, en s'adressant à des experts qualifiés et en évitant aux savants toute perte de temps par la brièveté des entretiens téléphoniques.

A l'issue de la réunion il a été remis à chaque assistant un tableau pour affichage dans les salles de rédaction et une brochure contenant la liste des experts, leur spécialité et leur numéro de téléphone.

(Secrétariat Général de l'A. E. S. F. : M. Jean Bodet, 24, rue Dauphine, Paris-VI.)

AUX FRONTIÈRES DU POSSIBLE

par JACQUES BERGIER et ALAIN DORÉMIEUX

Plusieurs des échos de cette rubrique ont précédemment paru, sous le titre « **Nouvelles de nulle part** », dans « **Ailleurs** », bulletin du club Futopia. Nous devons à l'amabilité du président du club, Pierre Versins, de pouvoir les reproduire dans « **Fiction** ».

LA SCIENCE-FICTION N'EST JAMAIS TROP INVRAISEMBLABLE

Une nouvelle de Eando Binder, parue dans **Future Science-Fiction** et intitulée « **Iron man** », décrivait un fou qui croyait être un robot. Deux ans après la parution de la nouvelle, on trouve dans le **Scientific American**, mars 1959, p. 116, l'article « **Joey : a mechanical Boy** », par Bruno Bettelheim (**How a Child who thought he was run by Machine was brought back to Reality**), racontant comment la même histoire s'est produite en réalité.

Rien, décidément, n'est trop fantastique.

DES MUTATIONS CAUSÉES PAR LES ONDES DU RADAR

Un groupe de savants américains a trouvé un nouveau moyen de produire des mutations. Sous l'effet d'ondes de radar pulsées, les chromosomes s'enroulent sur eux-mêmes et il y a transfert de gènes d'un point à l'autre.

Idée pour auteur de science-fiction : le savant qui trouve moyen d'enrouler les chromosomes en bande de Moebius, fabriquant ainsi des êtres à quatre dimensions.

DES FORCES INCONNUES

Sous le titre « **Les frontières du hasard éclatent** », M. le Professeur Rémy Chauvin, directeur de recherches à l'Institut National de la Recherche agronomique, a publié dans **Science et Vie** de décembre 1958, p. 120, un article extraordinaire où il montre que des forces d'origine inconnue, mais très probablement cosmique, agissent à la fois sur la météorologie, les équilibres des êtres vivants, et même sur des phénomènes purement physico-chimiques, tels que la surfusion de l'eau. Chaque être vivant est lié à l'Univers entier, et une science nouvelle, la cosmo-biologie, est en train de naître.

UN EXTRA TERRESTRE FAIT UNE CONFÉRENCE

Le 12 août 1959, à Pasadena (Californie), un personnage prétendant venir d'une autre planète et s'intitulant modestement le prince Neason a fait une conférence. Il a recommandé à tous les hommes de s'unir et a dit que toutes les planètes, y compris la Lune (sic !), avaient une atmosphère. La conférence avait lieu à l'amphithéâtre des gens bizarres (Odd Fellows Hall).

(Réf. : « **New York Herald Tribune** », 12 août 1959.)

UN TROU AU-DESSUS DE L'AFRIQUE

Un des résultats les plus extraordinaires de l'expérience « Argus » des Américains est la découverte qu'il existe au-dessus de l'Afrique, à 20 000 km d'altitude, un trou où le champ magnétique et le champ électrique terrestres ne pénètrent pas. Les particules électrisées produites par les trois bombes atomique de l'expérience « Argus » ont contourné ce trou sans y pénétrer. C'est peut-être une porte s'ouvrant sur d'autres dimensions ?

TRIBUNE LIBRE

A PROPOS DE « SURFACE DE LA PLANÈTE »

Une mise au point de Gérard Klein

Dans un article paru dans le numéro 73 de **« Fiction »**, un certain Intérim s'en prenait au roman de Daniel Drode, **« Surface de la planète »**, et sous couleur de traiter avec bienveillance ce livre, lui décernait quelques compliments d'une singulière ambiguïté.

Il reprochait notamment, dans la mesure où j'ai pu le comprendre, et son style et son pessimisme, à Daniel Drode. Il lui en voulait parce que son ton n'était point celui auquel Murray Leinster, Jimmy Guieu et Richard-Bessière nous ont habitués à force de prouesses littéraires, parce que son style avait fait quelques emprunts à celui de Raymond Queneau sinon à ce qu'il est convenu d'appeler le néo-roman.

Reproches considérables, on en conviendra. Car, comme chacun sait, les thèmes et le style de la science-fiction doivent être étroitement circonscrits. Il convient que tout roman de science-fiction soit écrit dans le style du XVIIIe siècle français et qu'il ne fasse jamais aucun emprunt à aucune mythologie moderne, sous peine de fatiguer intellectuellement un public épris de platitudes autant que d'habitudes.

Mais, toute ironie mise à part, le problème est grave. Il s'agit de savoir si la science-fiction est une littérature régionaliste comme la littérature provençale ou comme la poésie bretonne (contre lesquelles je n'ai rien), dotée d'un vocabulaire propre et d'un registre de thèmes limités. Il s'agit de savoir si les écrivains de science-fiction ont le droit de tenter certaines expériences, ou s'ils doivent se cantonner dans les voies certes éprouvées mais à coup sûr peu glorieuses du roman populaire, ou de l'intrigue sentimentalo-technicienne.

Nous sommes quelques-uns à penser, Pierre Versins et Jacques Van Herp entre autres, que Daniel Drode a pris certains risques, mieux, qu'il a été le premier à les prendre en France. Comme le fait remarquer Stephen Spriel, Daniel Drode est le premier qui ait tenté de faire coïncider des idées et un style d'avant-garde.

Nul parmi les critiques ne considère que sa réussite a été totale. Mais certains, dont je suis, estiment qu'il y a un réel courage dans le fait de sortir des domaines soigneusement défrichés par les autres, et considèrent que ce courage comme l'intelligence dont a fait preuve Daniel Drode méritent, mieux que l'indulgence, une certaine admiration.

A PROPOS DE « L'OGIVE DU MONDE »

Une lettre de Jacques Bergier

Mon cher rédacteur en chef et ami,

C'est avec beaucoup d'amusement que j'ai lu, dans le numéro 74 de **« Fiction »**, l'article de Gérard Klein au sujet des étranges ressemblances entre **« L'ogive du monde »** de M. et F. Tavéra et **« S'il n'en reste qu'un »** de Christophe Paulin. Mais la triste vérité, c'est que ces deux livres sont tous deux copiés pratiquement mot à

mot sur un troisième : **« Le nuage pourpre »** de M. P. Shiel, paru chez Pierre Lafitte vers 1910. C'est même de cet ouvrage que vient la belle expression « ogive du monde », sur la provenance de laquelle notre ami Klein s'interrogeait précisément. Il ne reste donc plus **rien** à l'actif de MM. Tavéra !

Très amicalement vôtre.

Jacques BERGIER.

NOS LECTEURS ONT LA PAROLE

M. Henri Louis ANNONE, Aix-en-Provence.

Ce n'est pas tant le désir de faire connaître une opinion personnelle plus ou moins valable, que l'intérêt que je porte à votre revue, qui m'incite à ajouter quelques précisions au questionnaire que je vous envoie.

Je tiens à vous signaler d'abord que la nouvelle de Sturgeon **« L'homme qui a perdu la mer »** a déchaîné l'enthousiasme des lecteurs aixois de **« Fiction »** de ma connaissance, et que mes camarades et moi avons beaucoup aimé également **« Premier Empire »** de Carsac, **« Celui qui savait »** de Sternberg et **« Le cri »** de Graves, nouvelles toutes trois excellentes tant par la richesse du contenu que par l'habileté de la composition dramatique et du style.

Mais il est décevant — et j'espère ne point être seul de mon avis — de découvrir sous la plume de Poul Anderson, dont j'ai pourtant beaucoup aimé **« L'autre univers »,** une histoire aussi ridicule que cette salade archéologique sur Cyrus le Grand, bourrée d'inexactitudes historiques — sans parler de la platitude de l'expression et de la terrible lenteur de l'action.

Il est vrai qu'étant étudiants en philologie de 3ᵉ année, mes copains et moi sommes peut-être trop difficiles en matières de civilisations archaïques romancées. Ensuite, qu'il soit dit à ce propos qu'on trouve parfois dans « **Fiction »** des récits vraiment trop « non littéraires » pour notre goût. C'est ici le cas de **« Démons et chimères »** et de **« Un bon diable ».**

Je ne prétends pas que la science-fiction doive nécessairement user d'un vocabulaire précis, d'idées hautement morales et d'un style balzacien. Plus qu'en un autre genre — et c'est pour cela que je l'aime extrêmement — la liberté y est de règle ; mais encore faut-il un certain talent. (**« An premier, ère spatiale »** contenait une puissance d'évocation, un souffle poétique que l'on ne retrouve absolument pas dans **« Démons et chimères ».)**

Si l'on tient à ce que **« Fiction »** se répande largement, il faut compter sur le public dit « intellectuel ». Je n'aime pas ce mot qui sert à tout, mais je crois qu'il situe tout de même une réalité de pensée. Or, ledit public se moque en général de la science-fiction, et n'y vient pas, parce que trop souvent les romans ou les nouvelles du genre sont stupides et naïfs au point de ne même pas pouvoir faire l'objet d'un scénario de film américain ! Et je dois dire que, lorsque des gens non lecteurs de votre revue me voient avec **« Fiction »** entre les mains, ils arborent l'air d'un psychiatre en présence d'un catatonique. Cela tient, je crois — et je ne suis pas le seul parmi les étudiants aixois à le penser —, à la mauvaise présentation de votre revue, avec ses illustrations trop souvent aberrantes. Traduisez l'esprit, l'âme de la revue, et non un moment d'une nouvelle! Faites que votre revue soit vraiment une revue « littéraire », en

essayant de donner à sa page de couverture un aspect réellement artistique, au lieu d'en faire une élucubration digne d'un magazine pour enfants en mal de Martiens! Des exemples précis, me direz-vous : eh bien, une couverture vraiment poétique, c'était celle qui illustrait **« An premier, ère spatiale »** (la forme féminine en moins « pin-up » cependant) ; et dans le numéro de janvier, il y avait dans **« L'homme qui a perdu la mer »** des idées de dessins vraiment magnifiques.

C'est tout ce que j'avais à dire, et nous l'avons jugé suffisamment important pour l'intérêt à venir que l'on portera à la science-fiction, pour que je m'en sois fait le greffier.

•

NOTRE REPONSE

Vous nous avez écrit une lettre bien sympathique, M. Annone. Nous sommes flattés de penser qu'il existe à Aix un groupe d'étudiants pour qui « Fiction » **représente un prétexte à enthousiasme ou critique. Nous ne pouvons que souhaiter qu'il en soit de même dans toutes les Universités de France !**

Cela dit, nous permettez-vous de vous dire que votre opinion, à notre avis, manque un peu de souplesse ? Vous faites en somme partie de ceux qui nous reprochent de n'être pas assez littéraires, de ne pas viser un public assez intellectuel. Nous vous accordons, en toute franchise, qu'il y a dans « Fiction » **tout un contingent de récits qui servent plus à distraire l'imagination qu'à satisfaire les exigences de l'esprit. Mais admettez que de tels récits sont nécessaires dans une revue comme la nôtre. La science-fiction, c'est aussi (et même surtout, penseront certains) un délassement.**

En fait, la majorité des lecteurs qui répondent à notre référendum, n'étant pas comme vous des spécialistes en philologie et en archéologie, sont en train de classer « Le Grand Roi » **en tête des nouvelles préférées de notre dernier numéro (vous verrez les résultats détaillés le mois prochain). Nous les comprenons parfaitement, car** « Le Grand Roi » **représente exactement le genre de récit attractif qu'on peut attendre de la science-fiction. On ne saurait donc nous en vouloir de publier des choses de ce genre.**

Maintenant, s'il faut vous faire un aveu, nous ajouterons que, dans ce numéro de janvier, la nouvelle qui avait toutes nos faveurs, à « Fiction », **était** « L'homme qui a perdu la mer ». **Nous tenons à publier des nouvelles de cette classe pour montrer que** « Fiction » **est aussi une revue littéraire, et nous en sommes récompensés, puisque tout un clan de lecteurs s'est enthousiasmé comme vous pour l'histoire de Sturgeon. Mais il n'en reste pas moins que si nous passions exclusivement des récits comme** « L'homme qui a perdu la mer », **notre chiffre de vente baisserait de moitié.**

Et là, nous vous renvoyons aux commentaires que nous inspire, plus loin, la lettre de M. Robert Fruchard. Croyez bien qu'il existe d'autres lecteurs qui, au contraire, nous reprochent d'être trop **« littéraires ». Et que toute notre tâche consiste à maintenir un équilibre aussi juste que possible entre les goûts et les aspirations de chacun — goûts dont le rôle de notre référendum actuel est de donner une image concrète.**

•

M. BRUGIER,
Saint-Leu-la-Forêt (S.-&-O.)

D'après vos Tribunes Libres d'il y a quelque temps, j'ai vu qu'une saine réaction se dessinait contre la trop grande place accordée dans votre revue aux auteurs français. Pour un Charles Henneberg — et encore emprunte-t-il pas mal de ses effets à une féerie symboliste peu inspirée — combien de prétentieux « poèmes en

prose » sans vigueur, ni réalité, ni conviction, ni effets de choc ! C'est un fait : **seuls** les Anglo-Saxons sont les virtuoses de l'étrange et de la science-fiction.

J'ignore comment se fait le choix des récits étrangers de **« Fiction »**. Etes-vous tenus à une seule revue américaine ou avez-vous la possibilité de choisir parmi toute la production anglo-saxonne ? Si tel est le cas, je ne comprends pas que vous ne choisissiez pas **le meilleur,** et rien que le meilleur serait bien suffisant pour remplir chaque mois **« Fiction »** en laissant de côté la pacotille. Il existe suffisamment de récits de Simak, Asimov, Van Vogt, Blish, Philip K. Dick, Algis Budrys. Voilà les auteurs qui rendent la science-fiction digne d'être lue. Donnez-nous des histoires excitantes, brillantes, ravissantes, non pas de ces pauvres essais amphigouriques et sans imagination. Sinon vous finirez par dégoûter de nombreux lecteurs. Certains se plaignent déjà que vous abandonniez les histoires galactiques pures et simples pour un fantastique de mauvais aloi. Je suis pour le fantastique, quand il est signé Robert Graves, Walter de la Mare, Roald Dahl, Idris Seabright, John Collier, mais **contre** quand il s'agit, comme l'a dit si bien un de vos lecteurs, de ce « délire verbal démodé » auquel s'adonnent vos écrivains amateurs. Même s'ils font partie de la rédaction de la revue, certains devraient se rendre compte combien leurs tentatives pâlissent à côté des réalisations des vrais écrivains anglo-saxons. Vous êtes intelligents, messieurs Klein, Sternberg et autres, vous le prouvez dans vos articles, mais ne vous manque-t-il pas la modestie ? Je suis persuadé que ma critique, si elle est lue, ne saurait vous incommoder, car aussi bien que moi vous devez mesurer le gouffre qui sépare **« Le cercle de peur »** d'Algis Budrys de **« La géométrie dans l'impossible »,** pour ne citer qu'un exemple.

En somme **« Fiction »** tend à devenir, tant par ses récits que par sa couverture, l'organe d'un exécrable surréalisme, primaire et démodé. Il est temps, messieurs, de revenir à une saine conception de notre littérature favorite, vous qui en étiez le seul bastion ; sinon, qui s'opposera, d'une part, à **« La Tour Saint-Jacques »** et à **« Bizarre »,** et d'autre part au **« Figaro littéraire » ?**

Soyons modestes et pas chauvins. Nous avons tout à apprendre des Anglo-Saxons en matière de littérature de choc, pas le moindre doute, et il en va de même pour les illustrations. La contemplation des couvertures d'**« Astounding »** me plonge à chaque fois dans un abîme de rêve et d'admiration.

Je ne compte guère que mes suggestions soient prises le moins du monde en considération. Mais considérez que toutes ces réflexions amères ou coléreuses ne sont que l'expression de mes déceptions devant la revue qui devrait m'apporter tant de joies et de beauté.

•

NOTRE REPONSE

Votre lettre, M. Brugier, appelle quelques remarques. Tout d'abord, comme vous en suggérez vous-même l'éventualité, nous n'avons pas le choix dans toute la production anglo-saxonne, étant simplement l'édition française d'une revue américaine et ne pouvant publier que les textes qu'elle nous envoie. Le fait même que presque tous les grands noms de la science-fiction aient pu, un jour ou l'autre, paraître au sommaire de « Fiction », **prouve assez l'éclectisme et l'importance de cette revue américaine. Mais, nous le répétons, nous sommes tributaires d'elle.**

En ce qui concerne les auteurs français, par ailleurs, ils n'ont jamais eu la prétention de se croire les égaux des Américains — ni nous celle de les imposer comme tels. Relisez plutôt la préface de notre numéro spécial fran-

çais de l'an dernier, où nous étions les premiers à souligner leur dépendance à l'égard de la science-fiction anglo-saxonne — dépendance normale puisque celle-ci a, historiquement, trente ans d'avance.

Est-ce à dire qu'il faille supprimer les auteurs français de nos sommaires ? Nous ne le pensons pas. Il nous semble au contraire, sans être chauvins, que c'est notre rôle (et notre devoir) de leur accorder leur chance. Et le meilleur encouragement dans ce domaine nous a été donné par les Américains eux-mêmes. Grâce à nous, en effet, un auteur de science-fiction de langue française vient pour la première fois d'être publié aux U.S.A. : il s'agit de Charles Henneberg, dont deux nouvelles parues dans « Fiction » (« Les non-humains » **et** « Au pilote aveugle ») **ont été jugées dignes d'être traduites dans notre revue-mère américaine. Il faut donc croire qu'on a estimé, là-bas, que cela valait bien les productions des auteurs du cru. Regrettons seulement que cette consécration parvienne à Charles Henneberg après sa mort (ainsi que celle des éditeurs français et italiens, qui s'intéressent maintenant à ses romans posthumes), alors que naguère nous étions les seuls à lui faire confiance.**

●

M. Robert FRUCHARD, Poitiers.

Je pense faire partie des pires « fans » qui vous suivent régulièrement, et si je ne dévore pas tout de ce qui se publie, c'est uniquement parce que l'expérience m'a appris à être méfiant. Aussi j'attache beaucoup d'intérêt à vos critiques de livres qui sont une solide référence : je n'achète jamais un « Fleuve Noir » qui n'ait eu votre agrément de manière spéciale, par exemple. Et au train où vont les choses, je pense faire de même désormais pour le « Rayon Fantastique », lorsqu'il ne s'agira pas d'auteurs connus. Voilà bien une collection qui ne tient pas ses promesses : à quoi bon nous mettre l'eau à la bouche avec **« Le silence de la Terre »** et **« Fondation »**, pour laisser inachevées ces deux publications ? Mais ceci est une autre histoire.

Venons-en plus précisément à votre dernier numéro. Il est évident que vous avez fait là un effort considérable. Dans la ligne d'améliorations sensibles que vous suivez depuis de nombreux mois, le numéro 74 marquera une étape. Mais attention : on s'habitue très vite à la qualité et la moindre faiblesse est ensuite fort mal jugée. Il est normal que le choix des auteurs du numéro 74 vous ait permis d'atteindre un sommet — Anderson et Asimov pour les Américains, Carsac et Henneberg pour les Français, voilà qui est magnifique — mais il faut continuer. Et si, parmi les auteurs dont vous annoncez la publication dans les mois à venir, je relève nombre de noms brillants, il en est quelques-uns qui me plaisent beaucoup moins — goût personnel qui doit passer après celui de l'ensemble de vos lecteurs — ; mais surtout il me semble qu'il manque quelques auteurs qui mériteraient pourtant bien de figurer à votre sommaire.

Par association d'idées, j'en viens à penser « Anthologie ». Vous en avez publié une l'an passé intéressant les auteurs de langue française. Elle était excellente. Recommencerez-vous ? Il faudrait que le genre soit étendu. Tout reste à faire pour la science-fiction en France.

Personne n'a jamais publié les « Œuvres complètes » de personne — sauf Jules Verne qui a maintenant droit de cité chez les « littéraires », sans doute parce que l'étranger le lit autant sinon plus que Balzac. Mais il serait tellement agréable de trouver réunis en un, deux ou trois forts volumes, sinon l'œuvre complète de chacun des « grands » de la science-fiction, du moins la plus grande part de cette œuvre. Ce procédé aurait l'avantage de tout réunir en peu de place

et de faciliter incomparablement la lecture et surtout la **relecture.** Car rien n'est plus désagréable que de rechercher les textes de Carsac, Heinlein, Brown, Asimov, Henneberg, Anderson et tant d'autres dans vingt volumes ou publications. Je comprends parfaitement qu'on ne puisse éditer les « Œuvres complètes » que d'un auteur mort — mais on doit pouvoir aisément rassembler en volumes successifs et **suivis** celles des vivants.

Dans une époque où la méthode est reine, où tout est classé, répertorié, analysé, fiché, etc., on constate avec peine que la littérature la plus représentative de ce temps, celle qui ouvre les portes du futur, est un vrai terrain vague où tout est laissé en friche, à l'abandon presque. Il ne reste plus au patient chercheur qu'à user ses nerfs à la poursuite des textes qui l'enchantent. Alors même que certains auteurs modernes, dont je m'abstiendrai de qualifier la production, voient leurs éditeurs leur consacrer de véritables collections. Bien sûr, il y a l'impitoyable loi de l'équilibre commercial. Et sans doute faut-il beaucoup de courage à un éditeur, de nos jours, pour lancer une série science-fiction. **A fortiori** une série d'anthologies du genre. Mais ne serait-ce pas le moyen de relever précisément le niveau des ouvrages publiés ? Car il est certain que la science-fiction souffre en France de deux maux principaux : le Français n'a pas l'esprit scientifique en général et, surtout, les collections de science-fiction publient trop de sous-œuvres. Là encore je ne veux citer quiconque, mais vous connaissez bien les auteurs que vous ne sauriez consentir à publier. Il est évident que lancer une anthologie Simak, par exemple, se heurterait à une première difficulté : à part les « mordus » de science-fiction, personne ne connaît ce nom. C'est un écueil terrible et sans doute celui qui fera très longtemps encore que les lecteurs de mon genre resteront avec leurs regrets.

Il faudrait que, parmi ceux notoirement épris de « grande littérature », les « tarés » qui osent aussi aimer la science-fiction lorsqu'elle est bonne fassent quelque chose pour elle. Ce n'est pas la foule des « fans » anonyme qui donnera au genre ses lettres de noblesse. C'est la publication des chefs-d'œuvre par les éditeurs en renom. Or, qu'ont fait Hachette, Gallimard et Denoël ? Ils ont ouvert des collections assez peu dynamiques qui semblent n'avoir qu'un but : être bien placées au cas où le genre prendrait un essor inattendu. Et ainsi on prend des options sur des titres qu'on ne publiera jamais, empêchant d'autres de les publier, et on « sort » des ouvrages plus ou moins opportunistes, en se moquant bien de la suite...

Vous devriez faire un autre référendum. Il faudrait savoir combien nous sommes. Et voici quelques questions qui pourraient y figurer :

— Quels sont vos dix auteurs préférés (dans l'ordre) ?

— Quels sont vos vingt titres préférés (romans) ?

— Quels sont vos vingt titres préférés (nouvelles et récits) ?

— Aimeriez-vous voir publier des séries d'œuvres complètes ?

— Lesquelles et pourquoi ?

— Lisez-vous **tout** ce qui se publie ?

— Choisissez-vous en fonction de certains critères ?

— Lesquels ?

— Comment voyez-vous le moyen de faire monter la science-fiction en France ?

Et je suis certain que vous pourriez trouver une bonne douzaine d'autres questions du même genre. Il faut que **« Fiction »** vive et prospère. Il faut donc que vous cultiviez l'enthousiasme chez vos lecteurs. Il faut que **« Fiction »** soit comme une sorte de tremplin pour la science-fiction dont je crains fort qu'elle soit actuellement dans une mauvaise passe. Et pourtant il faut voir à quelle vitesse disparaissent les **bons** ouvrages des étalages, même

à Poitiers où l'on est demeuré d'un demi-siècle en retard. C'est bien la preuve qu'il existe une clientèle attentive pour la bonne science-fiction, puisque, au contraire, ce qu'on peut appeler les romans de « quat'sous » jaunissent sur les rayons sans trouver acquéreur. J'espère que d'autres lecteurs auront des idées parallèles et qu'en fin de compte, à force de frapper sur le clou, nous finirons bien par l'enfoncer.

•

NOTRE REPONSE

Merci, M. Fruchard, pour votre lettre lucide et encourageante. Si tous les « fans » étaient tels que vous (au rang des « pires », comme vous dites), faire une revue comme la nôtre deviendrait une affaire de tout repos.

Nous avons particulièrement apprécié votre modération. Quand vous parlez par exemple de votre « goût personnel qui doit passer après celui de l'ensemble de nos lecteurs ». Notre but bien sûr est de satisfaire le plus possible le plus grand nombre d'entre ceux-ci — c'est à quoi sert notre référendum. Mais il est impossible de satisfaire tout le monde à 100 %.

Or, beaucoup de nos correspondants semblent croire que leur **goût personnel est automatiquement celui de la majorité, et qu'il nous faut donc répondre à ce goût et rien qu'à lui. Ils refusent de voir que ce qui leur plaît déplaît à d'autres, et vice-versa. Le plus souvent, d'ailleurs, moins leurs préférences sont répandues statistiquement, plus ils se montrent intransigeants. Ce sont ces mêmes gens pourtant qui trouvent normal de ne pas lire, dans leur quotidien, la page des sports, ou la page financière, ou la page de la mode, parce qu'elle ne les intéresse pas, et qui ne songent pas à s'en plaindre.**

Sacrifier à une seule tendance équivaudrait pour nous à ne travailler que pour une fraction — plus ou moins large — de notre public. Or « Fiction » **ne peut pas, avec son tirage hélas trop limité, s'amputer d'une partie de ses lecteurs. Il y a là une question vitale. Que ceux qui nous reprochent notre formule mi-chair, mi-poisson (elle n'est certes pas idéale) méditent ce fait : c'est cette formule qui nous permet d'avoir une audience suffisante pour subsister.**

Il y aurait un autre moyen, qui serait de verser dans un commercialisme notoire. Cela, nous ne le voulons pas, et les lecteurs de «Fiction » **non plus, nous en sommes persuadés. Il leur reste, s'ils nous font confiance, à tolérer que** tout **dans la revue ne réponde pas toujours à leur attente, à moins qu'ils ne tiennent à voir** « Fiction » **disparaître.**

Pour en revenir à votre lettre, M. Fruchard, votre idée d'anthologie est évidemment tentante. Mais ne croyez-vous pas que des récits déjà parus en revue risqueraient d'offrir un intérêt limité pour la plupart des lecteurs ? Il faudrait ne choisir que de l'inédit. Et là se poseraient alors des questions de droits de reproduction. Un tel ouvrage coûterait fort cher et tout le problème est de savoir s'il trouverait assez d'acquéreurs pour être rentable. C'est bien volontiers que nous poserons, dans un prochain questionnaire de notre référendum, des questions à ce sujet, comme vous le préconisez.



Dépôt légal : 1er *trimestre* 1960. — *Le Gérant :* M. Renault.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.